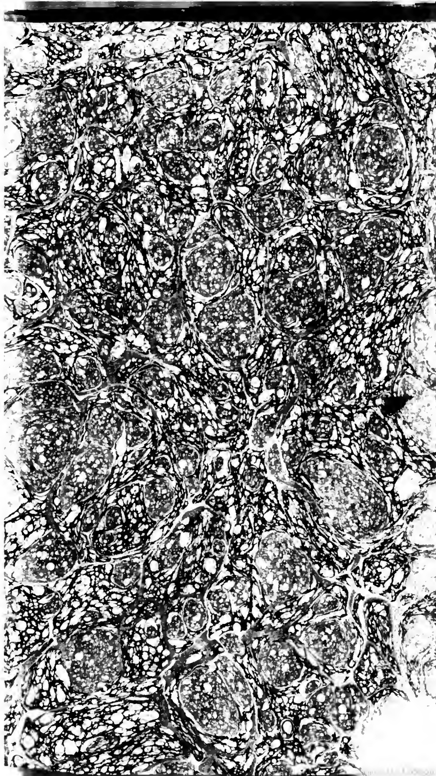






VIE
DE
FRÉDÉRIC II.

TOME SECOND.

VIE
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée de Remarques, Pièces justificatives & d'un grand nombre d'Anecdotes.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de beaucoup d'Anecdotes intéressantes.

TOME SECOND.





A STRASBOURG,
Chez J. G. TREUTTEL, Libraire.
A PARIS,
Chez les principaux Libraires.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
1788.



CINQUIÈME PÉRIODE.

Depuis le commencement de la guerre de ſept ans, juſqu'à la paix de HUBERTSBOURG.

1756 - 1763.

L'ANNÉE 1756 eſt célèbre dans l'hiſtoire de Pruſſe, par le commencement d'une guerre où un grand nombre d'ennemis ligués contre cette puiſſance, ébranlèrent ſes fondements, & dont elle ſortit cependant couverte de gloire, après ſept ans de travaux & de combats.

Avant de paſſer au récit de cette guerre fameuſe, donnons une idée des négociations qui y ont rapport.

Au commencement de cette année, le duc de Nivernois vint à Berlin, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire de la cour de France.

Il était chargé d'empêcher Frédéric de s'allier avec l'Angleterre, & il voulait négocier une alliance entre ce prince & la France. Il ne fut point écouté ; & on continua les négociations avec l'Angleterre. Le traité fut conclu à Londres. (1) Les deux puiſſances paraiſſaient n'avoir d'autre intention que de conſerver la paix en Allemagne, & de s'oppoſer aux troupes étrangères qui voudraient entrer dans l'Empire. (*a*)

La France perdit donc l'eſpérance de voir la Pruſſe ſe ranger de ſon côté, ou prendre le parti de la neutralité. Elle ſe vit arrêtée dans le projet de rendre l'Allemagne le théâtre de la guerre, & d'attaquer l'Angleterre dans l'électorat de Hanovre. Dans cette ſituation, elle conclut avec l'Impératrice-Reine un traité de neutralité & de défenſe réciproque. Il fut ſigné à Verſailles le 1 mai 1756. L'Impératrice-Reine y promettait de ne point

(*a*) A l'occaſion de ce traité, on arrangea encore quelques différends qui régnaient entre les deux cours. Le Roi devait des arrérages à l'Angleterre, pour des dettes hypothéquées ſur la Siléſie ; ils furent payées : & l'Angleterre de ſon côté fit dédommager quelques ſujets du Roi de Pruſſe auxquels on avait pris des vaiſſeaux dans la derniere guerre.

prendre part à la guerre de la France avec l'Angleterre ; mais ſe traité portait que les deux puiſſances contractantes , ſe garantiraient mutuellement leurs poſſeſſions en Europe , & qu'elles fourniroient 24,000 hommes de troupes auxiliaires contre ceux qui voudraient les attaquer. Par ce moyen , la France ſe procurait un allié puiſſant en Allemagne ; & l'Impératrice-Reine qui ne pouvait attendre aucun ſecours de l'Angleterre pour exécuter ſes projets contre la Pruſſe , ſe lia volontiers avec la France , parce qu'elle s'aſſurait par-là un ſecours conſidérable , & qu'elle eſpérait , par l'influence de cette puiſſance , pouvoir engager les Suédois à s'allier avec elle , contre la Pruſſe.

Le Roi de Pruſſe informé de tout , fit quelques négociations pour prévenir les deſſeins ſecrets de ſes ennemis ; & travailla auſſi de même que les autres puiſſances , à ſe mettre en état de repouſſer la force par la force.

Il avait lieu de croire que les cours de Vienne , de Pétersbourg & de Saxe avaient formé le projet de le détruire , il avait découvert par hazard & par la trahiſon d'un ſecrétaire Saxon, que ces trois cours , auſſitôt après la paix de Dreſde (1746) avaient conclu un traité d'al-

liance & de pattage éventuel de ses états en cas de guerre. Depuis 1753 jusqu'en 1756, il recevait tous les jours de poste des copies de outes les dépêches de la cour de Saxe, & il croyoit ne pouvoir plus douter que ces trois cours, ne travaillassent à amener la guetre.

Ayant appris au mois de juin que les armemens de la Russie en Livonie devenaient trèssérieux, il envoya dans la basse-Poméranie 7 bataillons avec un régiment de dragons & de housards, dans le dessein de renforcer les troupes prussiennes qui se trouvaient déjà dans cette province. Bientôt après, étant instruit des prépatatifs de guerre considérables que la cour de Vienne, à la suite de son traité avec la France, faisait en Bohême, sur les frontières de la Silésie, & dans tous ses états héréditaires, il fit demander amicalement à la cour de Vienne, si ces préparatifs le regatdaient? L'Impératrice-Reine répondit que dans les circonstances actuelles, elle avait jugé à propos d'en faire quelques-uns pour sa défense & celle de ses alliés; ce qui ne pouvait tournet au préjudice de personne. Une réponse si vague ne pouvait satisfaire le Roi. Il déclara qu'il était instruit que les cours de Vienne & de Pétersbourg avaient

formé le projet de l'attaquer, & demanda une réponse claire & précise, par laquelle l'Impératrice déclarerait qu'elle ne voulait l'attaquer ni dans l'année 1756, ni dans la suivante. Il ajoutait qu'il regarderait toute réponse équivoque comme une déclaration de guerre. On lui répondit que la cour de Prusse avait commencé à faire les préparatifs & les armemens; qu'il n'existait entre l'Impératrice-Reine & l'Impératrice de Russie, aucune alliance contre le Roi de Prusse; & qu'en conséquence on ne pouvait imputer à l'Impétrice-Reine les fâcheux événemens que le Roi paroissait craindre. Frédéric fit encore une nouvelle démarche pour engager la cour de Vienne à la paix; & lorsque ses troupes furent entrées en Saxe, il fit déclarer à Vienne, qu'il les retirerait & mettrait tout dans le premier état, si l'Impératrice voulait seulement lui donner l'assurance qu'il avait demandée dans sa déclaration précédente. Cette démarche n'eut pas plus de succès que les autres; toutes les négociations furent alors rompues; & les envoyés des deux cours se retirèrent chez eux (*a*).

(*a*) Weingarten, secrétaire de légation de la cour de Vienne à Berlin, gagné par la cour de Pruf-

Bientôt après parut un reſcript circulaire de la cour Impériale, où il était queſtion des armemens du roi de Pruſſe au milieu de la paix; & où on aſſurait que l'alliance conclue avec la France, ne contenait aucun article ſecret qui eût rapport à des changemens dans la religion, à l'oppreſſion de la religion Proteſtante en Allemagne, ou qui tendît à porter atteinte à la liberté de l'Empire au ſujet de l'élection d'un roi des Romains. Frédéric publia auſſi de ſon côté un écrit de la même nature, où il prouvait que la cour Impériale avait commencé les armemens, & lui reprochait d'avoir refuſé de s'expliquer amicalement ſur le but de ces préparatifs.

Ces négociations de la part du Roi, lui donnèrent du moins le tems de ſe préparer. En preſſant la cour de Vienne de s'expliquer, il eſpérait ou de diſſiper l'alliance formée contre lui, ou du moins d'acquérir ſur ſes opérations des lumières qui le dirigeraient

---

ſe, donnait des copies de toutes les dépêches qu'il recevait; craignant enfin d'être tôt ou tard victime de ſa trahiſon, il prit le parti prudent de s'échapper. La cour de Vienne exigea vainement qu'on le lui rendit, le roi le fit chercher de manière qu'on ne le trouvât pas.

dans la manière de les prévenir. La conduite de la cour de Vienne juſtifiait aſſez ſes craintes. La ſituation des états Pruſſiens fait aux ſouverains de cette monarchie, une loi indiſpenſable de n'attendre jamais l'ennemi dans leur pays. Frédéric ſentait la vérité de ce principe; & l'expérience lui avait appris combien il pouvait lui être avantageux. L'incendie était inévitable, Frédéric crut gagner beaucoup en la portant lui-même dans un pays éloigné de ſes états, & en forçant à la défenſe, un ennemi qui ſe préparait à l'attaquer. La guerre fut réſolue. (2)

Vers la fin du mois d'août, les troupes pruſſiennes ſe mirent en mouvement. Un corps commandé par le Feld-maréchal de Lewald, reſta en Pruſſe, pour s'oppoſer à l'armée Ruſſe. On ne laiſſa que quelques régiments dans l'Oſt-Friſe & la Weſtphalie, parce que le Roi prévoyait, qu'au milieu du grand nombre d'ennemis qu'il avait à combattre, il lui ſerait impoſſible de défendre ces provinces éloignées contre les forces de la France. La Poméranie ne fut gardée de même que par un petit nombre de troupes, parce qu'alors on craignait peu les Suédois.

40,000 hommes divisés en trois différens corps, entrèrent en Saxe; le premier qui formait l'aîle droite, était commandé par le duc Ferdinand de Brunswic. Du duché de Magdebourg il se rendit par Halle, Leipzic, Borna, Chemnitz, Freiberg & Dippolswalde, à Dresde, où était le rendez-vous général de l'armée. Le second qui formait le milieu était commandé par le Roi lui-même. Il prit sa route le long de la rive gauche de l'Elbe, passa par Wittenberg, Torgau & Meissen, d'où il se rendit à Dresde par Kesselsdorf. Le troisième qui formait l'aile gauche, partit sous les ordres du duc de Bevern, des environs de Franc-fort sur l'Oder; & passa par Elsterwerda, Bautzen, Stolpe & Lohmen pour aller camper vis-à-vis de Pirna, sur la rive droite de l'Elbe. Le 6 septembre toute l'armée prussienne était rassemblée dans le voisinage de Dresde.

La Saxe avait à peine 15,000 hommes pour sa défense; & cette faible armée n'était pas encore assemblée. Dresde était sans garnison. A la nouvelle de l'itruption des Prussiens, Auguste avait rassemblé toutes les troupes saxonnes, & s'était campé avec

elles près de Pirna ſur l'Elbe, entre les forteresſes de Kœnigsſtein & de Sonnenſtein. La Saxe fut ſoumiſe ſans coup férir, Dreſde ouvrit ſes portes. Frédéric avait deſſein de forcer le Roi de Pologne à ſe joindre à lui, pour attaquer la Bohème; ou du moins, en cas de refus, il ſe ménageait un prétexte pour garder la Saxe. Une autre intention dirigea les arrangements de cette campagne. On vouloit fouiller dans les archives de Dreſde, & on eſpérait y trouver des pièces propres à juſtifier la conduite du Roi. En effet, Frédéric ne fut pas plutôt entré dans la ville, qu'il demanda les clefs du cabinet & des archives. On refuſa de les lui remettre. La Reine de Pologne, fille de l'Empereur Joſeph, ſe mit elle-même devant les portes pour empêcher de les enfoncer; & on fut obligé d'uſer de violence, pour la faire retirer.

On ouvrit le cabinet & les archives, & Frédéric y trouva des preuves de la défiance que ſa puiſſance avoit fait naître dans l'eſprit de ſes voiſins. La cour de Pruſſe cita dans ſes manifeſtes pluſieurs lettres par leſquelles la cour de Saxe avoit déclaré qu'elle était prête d'accéder à l'alliance de Péters-

bourg, contre la Prusse; *pourvû qu'on fixât la part qu'elle aurait à la conquête des états prussiens, aux prisonniers & au butin.* (3) Cependant, selon ces mêmes lettres, au mois de juin 1756, la Saxe n'avait pas encore accédé à cette alliance. Ce pays, pour-ainsi-dire, sans défense, crut le danger plus éloigné qu'il ne l'était en effet. La plus grande faute que l'on puisse faire, dans l'administration actuelle, c'est de n'être pas toujours préparé à la défense. La Saxe était épuisée. Un Electeur revêtu de la dignité royale, tirait sans cesse de cette province de quoi soutenir un luxe & une magnificence excessives; & le désordre des finances achevait de perdre ce malheureux pays. La Saxe n'avait plus ni argent, ni troupes, ni forteresses. On avait oublié l'art militaire, pour ne songer qu'à la pompe & aux plaisirs. (4)

Cette prise de possession de la Saxe ne fut point appellée attaque, irruption, invasion, conquête; mais seulement *dépôt* pour la sûreté des états du Brandebourg. Le Roi laissa à la plume de ses ministres le soin de justifier cette démarche aux yeux de l'univers, & il se trouva des gens qui s'épuisèrent en vains raisonnemens pour prouver que ce

n'était point une violence, & qui crurent avoir démontré que la Saxe avait formé des projets terribles pour attaquer la Pruſſe, tandis qu'elle n'avait pas encore ſongé ſeulement à ſa propre défenſe. La vraie philoſophie mépriſe ces vains raiſonnemens ; mais malheureuſement pour l'humanité, la politique les adopte. Le Roi de Pruſſe ne ſe fondait que ſur des conjectures. On ne rougit pas de dire, parmi les raiſons qui tendaient à les appuyer, que l'on avoit trouvé ſur quelques chemins de la Saxe des poteaux avec l'inſcription *Heerſtraſſe* (chemin de l'armée;) on reprochait auſſi aux Autrichiens d'avoir fait à Vienne une proceſſion en l'honneur de Ste Hédewige, patrone de la Siléſie, & quelques habiles publiciſtes du cabinet pruſſien en concluaient avec autant de ſcience que d'eſprit, qu'on vouloit gagner la patrone, pour qu'elle aidât à recouvrer la province.

A conſidérer la choſe du côté de la politique, rien n'était plus naturel que la conduite du Roi de Pruſſe. La Saxe lui procurait une infinité d'avantages importans pour la guerre avec l'Autriche. C'était une barrière, un paſſage, une communication avec

le Brandebourg & la Siléfie. Il fe voyait maître de l'Elbe depuis Magdebourg jufqu'en Bohême, & pouvait entretenir fon armée au dépens d'autrui. Il aurait été bien moins avantageux que la Saxe fe fût déclarée neutre, ou même qu'elle fe fût alliée avec lui.

Afin de s'affurer tous ces avantages, il forma le projet de défarmer l'armée faxonne, & de l'empêcher de fe joindre aux Autrichiens. La nature & l'art avaient fortifié le camp de Pirna où elle fe trouvait. Le Roi réfolut de l'y bloquer & de la forcer à fe rendre. 38 bataillons & 30 efcadrons l'environnèrent, tandis que le refte de l'armée, c'eft-à-dire, 28 bataillons & 60 efcadrons continuèrent leur route vers la Bohème, fous la conduite du général Keith.

La cour Impériale avoit difpofé les chofes de manière qu'il fe trouva en Bohème deux armées pour s'oppofer aux entreprifes des Pruffiens. La plus confidérable commandée par le général Broun, campa près de Collin, & l'autre s'affembla près de Kœnigsgrætz fous les ordres du prince Piccolomini. Lorfque le général Broun apprit que l'armée pruffienne s'approchait, il détacha le général de Wied avec un corps pour aller camper

près de Nollendorf & former des avant-poſtes près de Péterswalde, afin d'établir une communication avec l'armée ſaxonne bloquée à Pirna. Le Roi, pour couvrir ſes troupes qui aſſiégeaient l'armée ſaxonne, détacha le duc Ferdinand de Brunſwic avec un petit corps & l'envoya en Bohème. Le duc avait ordre de ſe camper de manière qu'il pût réſiſter à un corps ſupérieur en nombre; & l'empêcher de pénétrer en Saxe. Il s'acquitta très-bien de ſa commiſſion, chaſſa ſans beaucoup de peine les ennemis de Péterswalde & Nollendorf, & campa près d'Auſſig, où on établit la boulangerie. On prit la forterreſſe de Teſchen qui fit peu de réſiſtance. La garniſon fut faite priſonnière; & on établit le camp près de Johnsdorf. Le général Broun qui avoit ordre de délivrer l'armée de Pirna, était ſorti du camp de Collin, & s'était campé à Budin. A cette nouvelle, le Roi partit de la Saxe avec un renfort, & ſe rendit au camp de Johnsdorf. Quoique ce camp fût retranché, il ne jugea pas à propos d'y attendre l'ennemi, & prit la réſolution de s'avancer par Tirmitz & Welmina, pour s'emparer des paſſages des montagnes, & mettre Broun hors d'état de faire la moindre entrepriſe en

faveur des Saxons. Broun s'était rendu dans les environs de Lowofitz ; & le 1 octobre, le Roi s'étant avancé de Welmina vers cet endroit, il y eut une bataille, où les deux partis disputèrent avec courage la victoire, qui resta enfin aux Prussiens. (5) Le feu dura depuis sept heures du matin, jusqu'à trois heures après midi. La cavalerie prussienne attaqua avec quelque succès la cavalerie autrichienne; mais ayant voulu franchir une tranchée, elle fut reçue par un feu violent, & forcée de se retirer avec perte. L'aile gauche des Prussiens s'empara de la montagne de Lobosch & de la ville de Lowositz, malgré la vive résistance des ennemis ; mais la droite resta tranquille sur le mont Homolca, sans prendre part à la bataille. Le général Broun couvrit avec son aile gauche, la retraite de son armée, qui regagna pendant la nuit le camp de Budin.

Ce mauvais succès ne découragea point Broun. Quelques jours après, il fit une nouvelle tentative pour délivrer les Saxons. Son plan était bien conçu. Le 11 octobre, il avait conduit 10,000 hommes vers Schandau près du camp Saxon, sur les bords de l'Elbe. La marche se fit avec tant de secret & de précaution, que les Prussiens les virent paroître tout-

à-coup, avant d'avoir été informés de leur dessein. Le poste de Schandau était occupé par 4000 Brandebourgeois. On était convenu que les Saxons sortiraient de leur camp la nuit suivante, sous le canon de la forteresse de Kœnigsstein; & qu'ils passeraient l'Elbe pour se joindre aux Autrichiens, tandis que les derniers attaqueraient les Prussiens près de Schandau; & les empêcheraient par-là de s'opposer au passage. Mais les ponts de bateaux destinés à ce passage ne furent prêts que la nuit suivante, & les Saxons disent eux-mêmes que les pêcheurs refusèrent leur secours. Tant il est vrai qu'il y a une liaison étroite entre l'obéissance des sujets & la puissance du souverain qui est chargé du soin de les protéger ou de les défendre. La sortie du camp se fit lentement à cause des mauvais chemins, & les Saxons ne se trouvèrent que le 13 à l'endroit indiqué. De cette manière, les Prussiens eurent le tems de se renforcer. Broun commençoit à douter du succès, & le 14 il se retira en Bohème sans avoir tenté la jonction. Les Saxons n'étant plus défendu par leur camp, perdirent tout courage & se rendirent prisonniers. On en

fit des troupes prussiennes, les régimens furent obligés de prêter serment à Frédéric, qui leur donna des officiers pour les commander. L'infanterie fut mise dans les villes de ses états, & on dispersa la cavalerie dans les escadrons de l'armée. 200 pièces de gros canon, avec les bagages & les provisions devinrent la proie du vainqueur.

Auguste demanda que ses gardes ne fussent point faits prisonniers. Mais Frédéric répondit qu'il ne voulait pas avoir la peine de les prendre une seconde fois (*a*). Auguste après avoir perdu ses états héréditaires, son armée & sa garde, fut obligé de recevoir, comme une grace de la part de son vainqueur, des passeports & des chevaux de poste pour se rendre en Pologne. Son royau-

(*a*) Le Roi écrivit à côté de cet article de la capitulation : » Il n'y a point d'exception à faire, d'autant plus que le Roi de Pologne a donné ordre à » ses Saxons en Pologne de se joindre aux Russes, » pour se porter sur les frontières de la Silésie ; & » il faudroit être fou, pour relâcher des troupes » que l'on tient, s'exposer à se les voir opposer » une seconde fois, & être obligé de les prendre » de nouveau. »

me lui fournit une retraite; ce fut le seul secours qu'il en tira. Les Polonois ne mirent pas un homme sur pied, & ne firent pas un pas pour soutenir leur Roi.

L'armée prussienne prit ses quartiers d'hiver en Saxe & fut entretenu aux dépens de ce pays.

Avant & après l'invasion de la Saxe, le Roi de Prusse avait toujours entretenu des négociations avec le Roi de Pologne. (*6*) Mais il paraît que son unique but était d'ôter à ce prince le tems de prendre des mesures pour s'opposer aux opérations qu'il méditoit contre l'Autriche. Frédéric n'avait sans doute nulle envie de faire un traité, puisqu'il n'exigeait rien moins que de garder la Saxe, & que l'armée saxonne se dispersât. Il est clair qu'il n'en agissoit ainsi que pour faciliter ses projets en Bohème, & pour dissiper, sur son passage, tout ce qui auroit pu s'y opposer. Rien n'étoit plus prudent que cette conduite, il étoit trop bien informé des liaisons de la Saxe, pour se fier aux promesses d'Auguste; il est bien croyable qu'il se serait repenti d'avoir laissé derrière lui l'armée saxonne. Le Roi de Pologne avait beau promettre de la disperser, il lui était

aiſé de la raſſembler bientôt, & de lui couper à ſon gré le paſſage.

Frédéric ayant rempli ſes vues pour cette campagne, ordonna à ſon armée de Bohême de ſe retirer en Saxe pour y prendre ſes quartiers d'hiver. Le 20 octobre, il alla en Bohême pour faciliter cet teretraite. Au milieu de novembre, l'armée du Roi entra en quartiers d'hiver; de manière qu'elle était couverte par des poſtes conſidérables, du côté des frontières de la Bohème. Le lieutenant-général de Winterfeld qui avait été envoyé de Saxe dans les environs de Landshout & de Hirſchberg avec ſept bataillons & dix eſcadrons, ſe trouva entre l'armée du Roi, & celle que le maréchal de Schwérin commandait en Siléſie; & il y avait une chaîne de poſtes depuis les frontières de la Moravie juſqu'au Vogtland, vers les frontières de la Bohême.

Du côté de la Siléſie, le général Schwérin était entré en Bohême par le comté de Glatz, & avait campé près d'Aujeſt, non loin de Kœnigsgrætz. Dès les premiers jours, il y eut une eſcarmouche ſanglante avec l'avant-garde autrichienne, commandée par

le général Buccow. Ce dernier avait envoyé vers la forêt d'Oberbles le colonel de Luſinski avec un détachement de 700 houſards & dragons d'élite, pour ſurprendre les avant-poſtes gardés par des houſards pruſſiens. Ils attaquèrent vivement ; mais les régiments de Wartemberg & de Wechmar, les forcerent à ſe retirer avec une perte de 127 priſonniers. L'armée autrichienne commandée par le général Piccolomini ſe retrancha avantageuſement dans ſon camp près de Kœnigsgrætz, au confluent de l'Adler & de l'Elbe ; de manière que Schwérin ne put l'attaquer. Le 21 octobre, l'armée pruſſienne commença la retraite. Vers les frontières du comté de Glatz, l'arrière-garde eut une eſcarmouche à eſſuyer, dont elle ſe tira avec honneur ; & vers la fin de novembre, l'armée du général Schwérin était dans ſes quartiers d'hiver.

L'année 1757 eſt remarquable. L'Empereur demanda du ſecours aux états de l'Empire ; qui levèrent une armée en ſa faveur.

Le Palatinat, la Bavière, le Wirtemberg, Mayence & Wirzbourg envoyèrent des troupes auxiliaires à l'Impératrice-Reine, & l'Empereur lui-même en qualité de

grand-duc de Toscane tira quelques troupes de Florence.

Pendant tout l'hiver, l'armée fut le rendez-vous des troupes de l'Impératrice-Reine qui y vinrent des Pays-Bas, de l'Italie, la Hongrie, & de toutes les provinces d'Allemagne. Cinq régimens d'Oulans se joignirent à la cavalerie saxonne, & passèrent de Pologne en Moravie. Jamais l'Autriche n'avait eu une armée plus forte. Le prince Charles de Lorraine en eut le commandement.

Le Roi de Prusse renforça son armée en Saxe, & pour s'opposer aux troupes légères des Hongrois, il forma une espèce d'infanterie légère ou *bataillons-francs*, dont il se servait à-peu-près en guise de Croates.

Mais l'Autriche ne fut pas la seule puissance contre laquelle Frédéric eut à se défendre. Une armée Russe commandée par le général Apraxin s'avança contre le royaume de Prusse. Cent mille François se préparèrent à faire une irruption dans la Westphalie prussienne. Les états de Suéde avaient déjà résolu en qualité de garants de la paix de Westphalie, d'envoyer une armée en Poméranie, pour s'opposer au Roi de Prusse, & secourir les états de l'Empire.

Dès le mois de ſeptembre 1756, le tribunal de l'Empire, ou plutôt le conſeil aulique, avait ſommé le Roi de Pruſſe à venir rendre compte de ſa conduite, comme perturbateur de la paix publique. On lui ſignifia de retirer ſes troupes de la Bohème & de la Saxe; & comme il refuſa de le faire, on le mit au ban de l'Empire, & les états furent ſommés d'aſſembler une armée pour exécuter la ſentence (7).

La puiſſance des ennemis de Frédéric montait à 700,000 hommes, & Frédéric avec tous ſes alliés en avait à peine 260,000.

Comme quelques-uns de ſes ennemis ne pouvaient commencer leurs opérations que fort avant dans l'année, il réſolut d'ouvrir la campagne le plutôt qu'il pourrait; & d'attaquer avec toutes ſes forces réunies, le plus puiſſant & le plus à ſa portée, c'eſt-à-dire, l'Impératrice-Reine. Il ſentait que s'il avait le bonheur de frapper un coup déciſif, dès l'ouverture de la campagne, il ralentirait, ou diſſiperait peut-être tout-à-fait l'exécution des projets des autres puiſſances.

Si ces motifs pouſſaient le Roi à preſſer une action déciſive, les mêmes raiſons enga-

geaient l'Impératrice-Reine, à ſuivre un ſyſtême oppoſé. Elle réſolut de ſe tenir ſur la défenſive, juſqu'à ce que ſes alliés puſſent entrer en campagne. Elle prévoyait qu'alors Frédéric ſeroit obligé de partager ſon armée en différents corps, & n'attendait que ce moment favorable pour commencer ſes opérations. Juſqu'alors elle ne ſongea qu'à mettre ſes poſſeſſions en ſûreté contre les attaques de ſon ennemi.

D'après ce ſyſtême, le général Broun diviſa ſon armée en différents corps. Le premier qui était commandé par le duc d'Aremberg ſe poſta près d'Egra; le ſecond ſous les ordres de Broun près de Budin; le troiſième commandé par le comte de Kœnigſegg, près de Reichenberg; & le quatrième reſta en Moravie, ſous les ordres du comte Serbelloni.

Par cette diſpoſition, le général croyait pouvoir couvrir la Bohème. Chacun de ces corps était conſidérable, & on pouvait aiſément les raſſembler pour repouſſer l'ennemi par-tout où il tenterait d'entrer dans le royaume.

Le Roi qui voulait entrer dans la Bohème, diviſa auſſi ſon armée en quatre corps. Le

premier commandé par le prince Maurice d'Ahal-Deſſau était près de Chemnitz, Frédéric commandait le ſecond à Lokowitz, le troiſième était à Zittau ſous les ordres du duc de Bevern, & le quatrième en Siléſie ſous le général Schwérin. Chacun de ces corps était aſſez fort, & le Roi crut qu'ils pouvaient entrer ſéparément dans la Bohème. Cependant pour ne pas les expoſer à être battus, il ordonna aux deux premiers de ſe réunir dès qu'ils auraient derrière eux les chemins étroits des montagnes qui ſont entre Lowoſitz & Egra. La même jonction devait avoir lieu ſur l'Iſer, dans les environs de Turnau. En réuniſſant ainſi ces quatre corps, il croyait pouvoir parvenir en ſûreté juſqu'à Prague, où était le rendez-vous général de l'armée.

Le Roi craignant que l'ennemi ne fît occuper par un corps d'infanterie, les défilés des montagnes, entre Lowoſitz & Lokowitz, ordonna au prince Maurice d'entrer dans le cercle de Satz, & de l'occuper ſans délai, du côté de la Bohème. Cette démarche aurait ſans doute forcé l'ennemi de quitter les montagnes, de peur de ſe trouver enfermé par ces deux corps.

En conſéquence, le prince Maurice quitta

Chemnitz au commencement d'avril, & s'avança droit vers Egra par Zwikkau & Plauen, dans le deſſein de faire croire à l'ennemi qu'il avait deſſein d'attaquer cette place, ou d'entrer en Bohême par cet endroit. Le duc d'Aremberg trompé par cette fauſſe marche, raſſembla toutes ſes forces près d'Egra; alors le prince Maurice prit une autre route, & marcha en grande hâte vers l'endroit où il devait ſe rendre. Le 23 avril, il ſe joignit à l'armée du Roi près de Linay. Frédéric avait auſſi paſſé les montagnes ſans de grands obſtacles, après avoir mis en fuite les Autrichiens qui gardaient les poſtes d'Auſſi, ſous les ordres du général Draſſchkowitz.

Comme le camp de Budin était très-fort, parce qu'il était couvert par l'Eger, le Roi ne jugea pas à propos de l'attaquer de front, il remonta la rivière vers Koſchtitz, y fit jetter des ponts, & la paſſa avec toute l'armée, dans la matinée du 26.

Là, ſes troupes légères & ſon avant-garde rencontrèrent les troupes du duc d'Aremberg qui venaient d'Egra dans le deſſein de camper dans cette contrée, ou de ſe joindre au général Broun. Mais cette rencontre inattendue fit prendre au duc le parti de ſe retirer vers Welwarn.

Broun voyant que le Roi avoit paſſé l'Egra & s'était campé ſur ſon flanc gauche, jugea à propos de quitter ſa poſition près de Budin & de ſe retirer vers Prague. Il y réuſſit ſans perdre un ſeul homme.

Alors le Roi fit raccommoder les ponts de Budin, pour faire paſſer plus aiſément ſes convois, & dirigea auſſi ſa marche vers Prague, où il arriva le 2 mai. Il campa ſur le Mont-Blanc à la gauche de la Mulde. Les Autrichiens commandés alors par le prince Charles de Lorraine, avaient abandonné ces poſtes, & s'étaient retirés de l'autre côté de la rivière.

Pendant que ces choſes ſe paſſaient, le duc de Bevern avait auſſi fait des mouvemens le 20 avril, & s'était avancé le même jour de Zittau vers Reichenberg. Là, il trouva le comte de Kœnigsegg campé avec 20,000 hommes dans une vallée ſituée entre deux hautes montagnes. Sa poſition était telle, que l'aîle droite & le centre étaient très-forts, & qu'il n'était pas aiſé de l'attaquer de front. Le duc de Bevern ayant choiſi cette route, pour ſe joindre au général Schwérin, ſe vit obligé de ſe battre; il ne lui reſtoit plus qu'à choiſir la manière la

plus avantageuſe. Ses troupes étaient derrière un ruiſſeau bourbeux, qu'il ne pouvait paſſer ſans s'expoſer au feu de l'ennemi, avant que d'être formé. Réſolu d'attaquer leur aîle gauche, il commença par envoyer le général Leſtwitz au-delà de la Neiſs, pour attaquer l'aîle droite, ou plutôt pour l'amuſer. Il donna ordre en même tems à la cavalerie d'avancer. L'attaque fut vive; mais ſans ſuccès. Le duc ſentit alors qu'il ne pourrait jamais forcer la cavalerie ennemie, tant que ſes deux flancs ſeraient couverts par l'infanterie & l'artillerie. Il fit donc retirer ſes troupes, & détacha différens bataillons de ſon aîle droite, auxquels il donna ordre de monter le plus haut qu'ils pourraient ſur les montagnes, au pied deſquelles étoit le bois où l'ennemi aveit retranché ſa cavalerie. On la prit ainſi, de flanc & de queue. Forcée de quitter le bois, elle donna occaſion à la cavalerie du duc de renouveller l'attaque, qui ſe fit alors avec ſuccès. L'ennemi ne put réſiſter en même-tems au choc & au feu de l'infanterie pruſſienne, qui occupait le bois. Cette habile manœuvre acheva de donner tout l'avantage au duc de Bevern, & les Autrichiens furent chaſſés de la vallée

Le duc les ſuivit. Ils s'étaient campés à Saskal dans une poſition avantageuſe, & on croyait qu'il y aurait une nouvelle action; mais les Autrichiens ayant appris que le général Schwérin arrivait de Siléſie avec ſon armée, quittèrent tout-à-coup leur poſition, & ſe retirèrent vers Prague pour rejoindre la grande armée. Alors le duc ſe joignit au général Schwérin, & forma ſon aîle gauche juſqu'à Prage.

Le 5 mai, les troupes du Roi ſe réunirent près de Prague, où l'armée autrichienne était raſſemblée, preſque ſous le canon de la fortereſſe. Sa poſition avantageuſe, dans un camp retranché & entouré de batteries, n'empêcha point le Roi de l'attaquer le lendemain; & cette bataille fut une des plus fameuſes de cette guerre.

La veille de l'attaque, après avoir poſté ſur le Mont-Blauc le général Keith avec un corps de troupes, le Roi paſſa la Mulde au-deſſous de Prague, avec le reſte de l'armée qu'il avoit amenée de Saxe; & le 6 il ſe joignit à Schwérin, qui avoit paſſé l'Elbe auprès de Melnic. L'armée pruſſienne était de 80,000 hommes; celles des Autrichiens de 75,000; ces derniers commandés par

le prince Charles de Lorraine, avaient formé un camp défendu à gauche par la citadelle de Ziskaberg, en queue par la ville de Prague, & en tête par des montagnes escarpées & des batteries. A droite était un pré marécageux, traversé par une chaussée pour le canon. Le Roi resta une demi-heure avec le général Schwérin à examiner d'une hauteur la position de l'armée ennemie. (*a*) L'attaque devoit se faire en tête. Schwérin ne fut pas de cet avis, & il fit tant, que le Roi lui permit d'avancer vers l'aîle droite des Autrichiens. Pour y parvenir, il fut obligé de faire un grand détour, ce qui donna le tems aux Autrichiens de s'y renforcer, & de s'emparer de quelques hauteurs. Le prince de Lorraine fit avancer la seconde ligne de cette aîle dans la première, afin de l'allonger; & comme l'aile gauche était assez défendue par la ville, il en détacha 13 régiments de cavalerie pour aller au secours de la droite. Lorsque la cavalerie prussienne fut arrivée

(*a*) Quelques généraux étoient d'avis de différer l'attaque jusqu'au lendemain, parce que les troupes avaient fait ce jour-là une forte marche, & qu'elles étoient fatiguées; mais le Roi répondit, *il faut battre le fer pendant qu'il est chaud*, & l'attaque fut résolue.

vers la chaussée, elle trouva devant elle une ligne de 104 escadrons. A la vue des Prussiens, cette ligne tira à cinquante pas, & fondit ensuite sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils furent obligés deux fois de reculer. Un pareil sort semblait attendre l'infanterie prussienne. Pour pouvoir se former, elle était obligée de sortir d'un chemin étroit. Une batterie de douze canons défendait la sortie; & mit l'infanterie en désordre. Ceux qui étaient déjà passés, & qui s'étaient formés ne pouvaient résister au feu de l'ennemi. Quelques régiments reculèrent au-delà de la chaussée; toute l'aile gauche commençait à plier, la bataille semblait perdue. On ordonna à la seconde ligne de tirer sur la premiere qui pliait. Ce moyen augmenta le carnage, sans rendre le courage aux soldats. Une action héroïque fit changer la fortune. Schwérin était dans le défilé. Il voit son propre régiment hésiter devant une batterie. Aussi-tôt il arrache un drapeau des mains d'un enseigne, l'agite, s'avance à la tête du régiment, & s'écrie : *Lâche qui refuse de me suivre!* Il marche, on le suit, on se presse; le régiment sort du défilé, & Schwérin tombe mort sous le drapeau qu'il tenait à la

main. Ce ſacrifice héroïque qui n'eut d'exemple que chez des peuples libres, (8) fut le ſignal de la victoire. Les Pruſſiens reprennent courage; toute la ligne s'avance avec intrépidité, le Prince Henri de Pruſſe & Ziethen font des prodiges de valeur, & ce qui avoit paru donner la victoire aux Autrichiens eſt cauſe de leur perte. Leur aîle droite, en s'avançant ſur l'aîle gauche des Pruſſiens, s'étoit trop éloignée de l'armée. Le Roi fait avancer auſſitôt quelques régiments dans l'eſpace qui les ſéparait : l'aîle droite eſt coupée, elle ſe trouve entre deux feux; & dans l'impoſſibilité de rejoindre la gauche, elle ſe retire ſur Beneſchau.

Alors Frédéric attaque l'aîle gauche avec un feu égal. Le carnage eſt affreux. Les Autrichiens cédent, & ſe trouvant enfermés de tous côtés, ils ſont forcés de ſe jetter dans la ville. Ils comptaient ſortir par une autre porte; mais Keith les en empêcha.

48,000 Autrichiens avec un grand nombre de princes & de généraux ſe virent bloqués dans Prague. 10,000 avaient été faits priſonniers par les Pruſſiens. 5000 étaient tués ou bleſſés ſur le champ de bataille, & le vainqueur avait pris 240 pièces de canon. (9)

Frédéric perdit 10,000 hommes dans cette action ; il perdit plus encore par la mort du général Schwérin. Broun fut auſſi enlevé aux Autrichiens, & cette perte ne dut pas leur être moins ſenſible. Il avait commandé l'aîle droite contre Schwérin, & mourut quelques jours après, des bleſſures qu'il avait reçues dans la bataille. (*a*)

On eſt effrayé, quand on penſe qu'une journée, où dans l'eſpace de quelques heures, 30,000 hommes furent tués ou eſtropiés ſur quelques arpents de terrein, ne changea preſque rien à la ſituation des affaires, ne ralentit point les fureurs de la guerre, ne fit point naître l'eſpérance de la paix. Cette bataille eſt remarquable par les ſuites qu'on en attendait, & qu'elle n'eut point. Il étoit naturel de pourſuivre & d'exterminer les Autrichiens qui avoient pris la fuite, & de forcer par la famine & le feu, ceux qui étaient dans Prague à ſe rendre à diſcrétion. On gageait que le Roi de Pruſſe ne manquerait pas d'en agir ainſi, & on croyait le voir maître de la Bohème, avant que les Autri-

(*a*) Trois autres généraux, Fouquet, Winterfeld & Hautcharmoi furent auſſi bleſſés dans cette bataille.

chiens puſſent lui oppoſer une nouvelle armée. On ſe trompa.

Frédéric envoya le Duc de Bevern avec 20,000 hommes à la pourſuite de l'aîle droite des ennemis; ſes efforts furent vains, & malgré le duc, ils ſe joignirent à un autre corps Autrichien qui était près de Collin. Ces troupes furent augmentées par des renforts qui vinrent de la Moravie & de la Hongrie. En peu de tems, on vit dans cet endroit une armée conſidérable; & Daun fut envoyé de Vienne pour la commander. (*a*)

Daun eſt le premier général dont les talens ſurent balancer ceux de Frédéric. Il eut l'art d'obſerver attentivement les mouvemens du Roi, & de deviner ſes deſſeins, de lui échapper, ou de le prévenir par des manœuvres adroites, d'éviter la bataille en plaine, ou du moins de ne l'accepter qu'avec l'avantage du terrein & des circonſtances.

Depuis la bataille de Prague, cette ville

(*a*) Daun aimait l'ordre; il ſavoit ſe poſsèder, & conſerver ſa tête auſſi libre au milieu du feu que dans ſon cabinet. On lui a reproché d'avoir ſouvent trop temporiſé; mais a-t-il toujours pu agir comme il voulait?

était inveſtie & bloquée de tous côtés. Une grande partie des édifices étaient déjà réduits en cendres ; les vivres commençaient à manquer, on dreſſait de nouvelles batteries pour forcer les aſſiégés à ſe rendre. Mais l'armée de Daun, forte alors de 60,000 hommes, voulut s'approcher de la ville, pour tâcher de la délivrer. Bevern trop faible pour lui réſiſter, fut obligé de ſe retirer. Le Roi fit continuer le ſiège par Keith. Pour lui, il ſe joignit au comte de Bevern, & s'avança contre Daun avec 23 bataillons & 90 eſcadrons.

Les gens de l'art prétendent que le Roi aurait pu choiſir une poſition d'où il aurait empêché Daun de pénétrer juſqu'à Prague, ou l'engager dans un combat en plaine, s'il avait voulu forcer le paſſagé. Prague ne pouvait plus tenir que quelques jours. Frédéric accoutumé à bruſquer la victoire, voulut attaquer & fut vaincu.

Daun s'étoit poſté ſur des hauteurs, entre Collin & Planian ; & dans cette poſition, il attendit l'attaque de l'ennemi. Les deux aîles étaient appuyées contre des petites montagnes, & défendues par du canon, auſſi-bien que le front. Le Roi fit l'attaque (le 18

juin) avec des grenadiers, sur le flanc de l'aîle droite. Daun la renforça. Les grenadiers Prussiens furent obligés de gravir des hauteurs escarpées. Ils s'emparèrent chemin faisant d'un village & de quelques batteries, & poussèrent le flanc derrière l'aîle droite. Daun songeait à la retraite, & avait déjà écrit aux généraux des billets pour leur indiquer l'endroit où ils devaient se rendre. L'aîle droite des Prussiens commandée par le prince Maurice, ne devait point engager le combat avec l'aîle gauche des ennemis : mais tirer toujours à gauche, pour soutenir l'attaque de la cavalerie. Celle-ci pénétrait toujours de plus en plus dans l'aîle droite des Autrichiens : on croyait la victoire sûre, & le prince Maurice, brûlant d'y prendre part, fit avancer l'infanterie sur l'aîle droite, contre la ligne des Autrichiens. Ceux-ci avaient l'avantage des hauteurs & étaient défendus par de fortes batteries. Les Prussiens furent repoussés. Leurs lignes se divisèrent, la cavalerie, & sur-tout les chevaux-légers Saxons profitèrent de ce désordre, & les deux aîles furent coupées. Alors la ligne des Autrichiens avait encore quatre hommes de hauteur. Cette disposition leur fut

très-favorable ; car tandis que les grenadiers Pruſſiens attaquaient les flancs de l'aîle droite, les deux rangs de derrière faiſaient volte-face, & couvraient le dos des rangs de devant. Le Roi n'était pas accoutumé à trouver une réſiſtance invincible. Il fit recommencer l'attaque avec des renforts. Ses deux frères Henri & Ferdinand ſe mirent à la tête des grenadiers. Le carnage fut horrible. La moitié des bataillons Pruſſiens fut emportée par le feu des batteries & de la mouſqueterie des Autrichiens ; & leur aîle droite fut ſi affaiblie, que le Roi après ſept attaques conſécutives dans l'eſpace de quatre heures, ſe vit forcé de renoncer à ſon deſſein. L'aîle droite ne fut pas plus heureuſe. Elle fut obligée de plier. Mais les Autrichiens inſtruits par l'exemple récent du 6 mai, ſe gardèrent bien de la pourſuivre, & de s'expoſer à ſe laiſſer couper. Ils gardèrent leur poſition, & vers le ſoir, le Roi ſe retira vers Nimbourg avec ſon armée diminuée de moitié. 6,500 hommes étaient reſtés ſur le champ de bataille, & plus de 12,000 bleſſés, pris, ou déſertés. La perte des Autrichiens ne fut guère moins conſidérable. (10)

Ce revers de fortune ſervit à faire connaî-

tre ce que pouvait Frédéric dans son adversité. Son courage força ses détracteurs au silence, & augmenta le nombre de ses admirateurs.

Après cette bataille, on fut obligé de lever le siège de Prague. Il est peu de ville qui ait eu autant de fois le sort d'enfermer des armées, & d'en être assiégée. Si elle ne fut pas prise alors, cela prouve moins sa force, que le peu d'expérience des Prussiens dans l'art des sièges. 170,000 bombes ou boulets rouges, détruisirent 900 édifices, mais on n'emporta aucun ouvrage. Comme la ville est fort grande, on ne put mettre le feu à de grands magasins de paille & de foin qui se trouvaient dans le milieu. Les Prussiens essuyèrent encore quelques pertes en se retirant de Prague. Ils furent obligés de laisser 2,500 blessés qui furent faits prisonniers, & quelques pièces de canon qui tombèrent entre les mains du vainqueur.

Après la bataille de Collin, le Roi divisa son armée en deux corps. Il conduisit le premier en Saxe, & envoya l'autre dans la Lusace, sous les ordres du prince héréditaire son frère. Le premier se retira sans perte considérable ; mais l'armée du prince royal ne fut pas si heureuse. La grande armée au-

trichienne s'était poſtée de manière à arrêter la marche du prince vers Gabel. Elle attaqua le major-général de Putkammer, qui gardait cette place avec une garniſon de quatre faibles bataillons, & l'obligea de ſe rendre. La priſe de ce poſte, coupant au prince royal la communication avec les magaſins de Zittau, il fut obligé d'en chercher une autre par Kamnitz & Kreywitz. Dans cette marche, les chariots de bagage qui étaient eſcortés par un faible bataillon de Saxons, furent attaqués près de Haſel. Le déſordre & la peur des Goujats furent cauſe que pluſieurs chariots s'entrechoquèrent & ſe rompirent, pluſieurs pontons furent renverſés. L'ennemi pilla beaucoup de bagages & prit un bon nombre de chevaux. Les pandoures qui s'étaient poſtés derrière un abattis fait à la hâte, firent feu ſur les troupes du prince, pendant que d'autres attaquèrent les bagages. Une compagnie franche de Pruſſiens & les chaſſeurs firent le tour de l'abattis, attaquèrent les pandoures & les obligèrent de ſe retirer. Comme les bagages bouchaient entièrement le chemin, il fallut ſe réſoudre à les mettre en pièces & à les laiſſer ſur la place, à l'exception de ceux dont on ne pouvait ſe

passer. Le prince était obligé de faire un détour pour arriver à Zittau ; & les Autrichiens prirent le chemin le plus court. Ils arrivèrent les premiers, & s'emparèrent du poste avantageux d'Eckersberg. L'armée manquait de pain depuis trois jours, le général Winterfeld eut le bonheur d'en procurer de Zittau. Lorsque les batteries de l'ennemi furent prêtes, il se mit à bombarder la ville ; six bataillons de la garnison en sortirent, & joignirent heureusement l'armée. Un bataillon de grenadiers, formé de régimens saxons, battit la chamade, força une des portes & s'enfuit vers l'ennemi, à 100 hommes près qui arrivèrent à l'armée. Le colonel Diricke qui en était le commandant, fut séparé de ses gens par une maison renversée, & fait prisonnier, ainsi que le major de Kleist, du régiment du Margrave Henri, avec la division du drapeau.

Le prince se retira en diligence vers Bautzen ou Budissin pour pouvoir tirer sa subsistance de Dresde. Le Roi vint l'y joindre avec seize bataillons & vingt-huit escadrons, (11) & prit le commandement de l'armée. Le maréchal de Keith qui était resté en Bohème avec 30 bataillons & 60 escadrons,

dans les environs de Linnay, ſe rendit auſſi en Saxe par Nollendorf, vers la fin de juillet. Le prince Maurice reſta près de Cotta pour couvrir Dreſde, & Keith avança vers Roth-Nauſlitz pour aſſurer la communication entre Bautzen & Dreſde. Le 16 août, le Roi, après avoir rappellé les détachemens, partit pour Zittau. Il y trouva l'ennemi dans une poſition ſi avantageuſe, qu'il y aurait eu de la témérité à tenter la moindre entrepriſe : d'autres affaires le rappellèrent en Saxe.

La bataille de Collin ſemblait avoir été un ſignal pour les Ruſſes, les Français, les troupes de l'Empire & les Suédois. Les états Pruſſiens diſperſés çà & là, & conſiſtant en pluſieurs pays étroits, étaient difficiles à défendre & à ſecourir. Le royaume de Pruſſe & le duché de Clèves ſont diſtants de plus de 320 lieues. La Poméranie & la Siléſie de plus de 160. La Pruſſe n'avoit qu'une armée de 30,000 hommes à oppoſer au général Apraxin qui s'avançoit au mois de juin avec 100,000 Ruſſes. Le maréchal de Lewald qui la commandait, ſe trouva trop faible pour aller à leur rencontre. Bientôt il fut obligé de ſe retirer pour couvrir Kœnigsberg, & ſe plaça près de Wehlau. Les Ruſſes rava-

gèrent le pays. Lewald résolut enfin de les attaquer, malgré la supériorité du nombre. L'attaque se fit le 30 août près de Gros-Jægersdorf. Au commencement les Russes eurent l'avantage. Leur aîle gauche avait été attaquée la première ; les dragons & les houssards avaient emporté une batterie. Mais comme l'infanterie n'était pas encore assez près pour les soutenir, & qu'il y avait d'autres batteries derrière la première, ils furent obligés de se retirer. L'aîle droite des Russes fut mise en fuite & poursuivie assez loin. Le régiment de Plettenberg attaqua l'infanterie en queue & en flanc, s'empara d'une batterie de dix canons ; mais l'infanterie Prussienne de l'aîle gauche étant trop éloignée, pour le soutenir, cet avantage lui échappa bientôt. Le général Romanzow étant arrivé avec un corps de réserve ; le désordre se mit parmi les Prussiens, & Lewald les ramena dans son camp de Wehlau.

Les Prussiens perdirent 4,000 hommes, & 12 pièces de canon. Après la bataille, les Russes restèrent pendant quelque tems auprès d'Jægersdorf, sans faire aucun mouvement. Vers le mois de septembre, ils se retirèrent vers Tilsit & de-là à Memmel. Le

manque de vivres ſervit de prétexte à cette retraite ; mais la ſuite a prouvé que le chancelier Beſtuchef craignant beaucoup pour la vie de l'Impératrice qui était malade, & ayant des projets de révolutions, avait rappellé, de ſa propre autorité, le général Apraxin qui était ſon ami. A la fin du mois de ſeptembre, les Ruſſes avaient quitté la Pruſſe à l'exception de Memmel. Au mois de novembre, Lewald ſe retira avec ſes troupes en Poméranie ; & il ne reſta plus en Pruſſe que deux bataillons de garniſon, quelques régimens provinciaux & 60 houſards.

Vers le même tems, 17,000 Suédois avaient paſſé la mer Baltique. Au mois de ſeptembre, ils paſſèrent la Péene, entrèrent ſans obſtacle dans la Poméranie Pruſſienne, pour pénétrer enſuite dans la Marche de Brandebourg. Pour les arrêter ainſi que les Ruſſes, il auroit ſuffi d'une médiocre eſcadre anglaiſe dans la Baltique ; mais elle ne parut point.

Frédéric n'avait point de troupes à leur oppoſer. Les états de Poméranie lui propoſèrent de lever 10 bataillons de milices provinciales, & il y conſentit, afin de pouvoir

du moins mettre une garnison à Stettin. La chose eut lieu. Il envoya outre cela dans cette province, le major-général de Manteufel, avec les régiments de Bevern & prince Maurice, & lui donna le commandement des troupes qu'on opposait aux Suédois. Les Suédois s'emparèrent sans peine d'Anclam, de Demmin, Pasewalk, Wollin & Prentzlau. Au commencement de novembre, le général d'Ungern partit d'Anclam avec le principal corps de l'armée Suédoise, & s'avança jusqu'à Ferdinandshof. Vers ce tems, Lewald arriva avec ses troupes dans les environs de Stettin. Alors les Suédois se retirèrent dans la partie de la Poméranie qui leur appartient. On reprit Wollin & Anclam, & à la fin de l'année les Prussiens étaient déjà sur les terres des Suédois.

L'armée Française avoit été renforcée par quelques bataillons Autrichiens, commandés par le général de Dombasle, & par quelques régiments du Palatinat. Au mois d'avril, elle passa le Rhin, pour camper dans les environs de Dusseldorf, & se préparait à attaquer en même tems la Hanovre & les états Prussiens. Le Roi de Prusse n'avait pas de force suffisantes pour couvrir ses états de

Weſtphalie contre une ſi forte armée. Il fit évacuer la forteresse de Weſel, (12) de ſorte que les troupes Françaiſes ne trouvèrent aucune réſiſtance pour s'emparer des duchés de Clèves & de Gueldres. On ne laiſſa de garniſon que dans la ſeule forteresse de Gueldres, & on tâcha de la défendre par des inondations. Frédéric avait laiſſé la défenſe de ce pays à ſes alliés de Hanovre, de Brunſwic & de Heſſe. Leurs troupes formèrent une armée d'obſervation d'environ 50,000 hommes, commandée par le duc de Cumberland. Elle ne put empêcher les Français de paſſer le Weſer & fut battue le 26 juillet près d'Haſtenbek, par le maréchal d'Etrées.

Depuis ce tems-là, elle fut toujours obligée de ſe retirer vers Stade, & enfin de conclure le 8 ſeptembre à Cloſter-Seven, (13) une convention qui ôta toute activité aux troupes de Hanovre & de Brunſwic, & mit les Français en état de marcher librement contre les états Pruſſiens. Cette convention était l'ouvrage du maréchal de Richelieu, qui avait ſu, par des intrigues de cour, ſe faire donner le commandement de l'armée.

Le maréchal, qu'aucun obstacle ne pouvait plus arrêter, se retira dans les terres de Brunswic, & établit son quartier-général à Wolfenbuttel. Il envoya ses troupes légères dans la vieille-Marche & à Priegnitz, ainsi que dans la principauté d'Halberstadt; fit mettre toutes les provinces à contribution; & établit une garnison à Regenstein, qui n'était gardé que par 80 invalides. Son plan était de prendre Magdebourg.

20,000 hommes de troupes levées par l'Empire s'étaient assemblés près de Nurenberg. L'Evêque de Bamberg les exerçait lui-même; & un prêtre de cet Evêque était si persuadé de la victoire, qu'il s'écria dans un de ses sermons : » La victoire ne saurait » nous échapper; car, outre cette armée » puissante, nous avons pour nous plusieurs » saints chevaliers; *le Pape*, *le Roi très-* » *chrétien*, *le Saint Empire Romain*, *&* » *la plupart des Potentats*. Mais les Protes- » tants, qui ont-ils pour les soutenir? Per- » sonne que *le Roi de Prusse & le bon* » *Dieu*. »

Au mois d'août ces troupes s'étaient réunies avec une armée Française commandée par le prince Soubise. Elles furent renfor-

cées par quelques régiments Autrichiens, & paſſèrent bientôt après en Saxe.

Après la bataille de Collin, la grande armée Autrichienne s'était retirée vers la Luſace, ſous les ordres du prince Charles & de Daun. Le prince de Bevern étoit deſtiné à lui réſiſter. Il ſe trouva trop faible. Au mois de ſeptembre, il fut obligé de quitter la Luſace & de ſe retirer. Il paſſa le Bober près de Bunzlau & ſe retira en Siléſie. Les Autrichiens le ſuivirent pied à pied, juſqu'aux portes de Breſlau.

Le Roi était avec une autre armée près de Naumbourg, pour obſerver les mouvemens des Français. Dans ces circonſtances, Haddick, général Hongrois, ſe gliſſa par la baſſe-Luſace dans le cœur de la Marche de Brandebourg avec 4,000 hommes de troupes légères & quelques pièces d'artillerie. Marie-Thérèſe eut la ſatisfaction de poſſéder pendant 24 heures la capitale de Frédéric II. Berlin fut mis à contribution. (le 16 octobre) L'entrepriſe de Haddick étonne d'abord, mais elle n'était pas difficile. La ville de Berlin n'a ni remparts, ni foſſés; elle eſt ſeulement entourée de paliſſades deſtinées à arrêter les contrebandiers. La garniſon, qui

en tems de paix eſt de plus de 25,000 hommes, n'était compoſée alors que de 5 faibles bataillons de milice provinciale. Deux de ces bataillons ayant fait quelque réſiſtance à la porte, furent taillés en pièces ou faits priſonniers. Les autres eſcortèrent la Reine, les princeſſes & le commandant de la ville, qui ſe ſauvèrent à Spandau. La conduite du vainqueur fut prudente, ſes demandes modérées, & la diſcipline admirable. Quand on ſonge qu'il conduiſait une troupe de gens que l'eſpoir du butin avait rendus infatigables, & qui ſe croyait en droit de piller une ville ſans défenſe, on eſt ſurpris de ſa modération. Ils ſemblaient d'autant plus autoriſés à une conduite différente, que pluſieurs bourgeois s'étaient mêlés parmi la garniſon, & qu'un colonel Hongrois nommé Bobokzai, avait été bleſſé par un boucher. Haddick demanda 300,000 écus. Comme on ne les lui compta point au tems qu'il avait fixé, il s'empara des portes & en demanda 500,000. Cependant il ſe contenta de 200,000.

Dans le même tems, Schweidnitz fut aſſiégée par le général Nadaſti.

L'armée combinée des Français & des

cercles, ſe répandit dans les environs de Leipzic; tandis que le Roi avait affaibli la ſienne en envoyant quelques corps pour couvrir le Brandebourg.

Telle était la ſituation du Roi de Pruſſe & de ſes états vers la fin du mois d'Octobre. Au mois d'août, le tribunal de l'Empire l'avait déclaré déchu de toutes ſes dignités & de toutes ſes poſſeſſions dans l'Empire. Il paroiſſait ne lui plus reſter aucune reſſource, (14) il en trouva dans ſon génie, & ſur-tout dans la fortune; & il continua l'exécution de ſon plan avec autant d'aſſurance que s'il eût été ſûr de la victoire. Il réſolut d'abord de marcher contre l'armée combinée. Il n'avait pas 30,000 hommes; l'armée combinée étoit forte de plus de 60,000.

A l'approche du Roi, Soubiſe paſſa la Sale, brûla les ponts, & ſe campa avantageuſement près de Micheln, entre la Sale & l'Unſtrut. Le Roi fit rétablir les ponts, ſuivit l'ennemi, & campa devant lui le 2 Novembre, près du village de Rosbach. Le 5 il y eut une bataille, que l'on peut nommer plaiſante, ſans être taxée d'inhumanité. Il y eut peu de ſang répandu. La

rufe fuppléa à la force, les vaincus fongèrent à peine à fe défendre, & une terreur panique caufa leur défaite.

La rufe du Roi confifta à tirer l'armée ennemie de fa pofition avantageufe; & à diriger l'attaque vers le flanc gauche, où il voulait qu'elle fe fît. La bataille de Collin avoit infpiré plus de prudence à Frédéric & plus de confiance à fes ennemis. L'armée combinée avait devant elle une hauteur & de fortes batteries. L'aîle droite formée par les troupes des cercles, était défendue par des bois & des abattis; & des marais empêchaient d'approcher de l'aîle gauche. Le 4 Novembre, le Roi fit rentrer dans le camp fon armée qui était auparavant en ordre de bataille. Les ennemis prirent cette conduite pour un effet de la crainte & de l'irréfolution des Pruffiens. Il fe confirmèrent encore dans cette idée, lorfqu'ils les virent abandonner leur camp comme en défordre. Soubife craignit que cette petite armée ne lui échappât; & il réfolut de l'enfermer le lendemain, & de l'enlever ou de la détruire.

D'après ce plan, l'armée fe mit en mouvement le 5 Novembre dans la matinée.

Les

Les deux aîles défiloient en colonne à droite & à gauche, pour envelopper celles des Prussiens, & les attaquer en queue. Saint-Germain s'en approcha de manière à cacher le mouvement de l'aîle droite qui devoit passer derrière leur armée. De ce côté, leurs colonnes s'étaient avancées sous les ordres du Prince de Soubise, & de Hildbourghausen, jusques vers l'aîle gauche des Prussiens, & elles commençaient à tourner par derèrire. La position de l'armée française ressemblait pour-ainsi-dire à un arc, dont celle des Prussiens formait la corde.

Il était midi ; jusqu'alors le Roi avait observé les mouvements des ennemis, & il avoit deviné tout leur plan. Il ordonna à l'armée de dîner au camp, dîna tranquillement à Rosbach, & ne se mit en mouvement qu'à une heure.

Avant la bataille, le Roi fit à son armée le discours suivant ;

Mes amis,

» Voici le moment où tout ce qui nous est, & nous doit être cher, dépend de nos armes & de notre conduite. Le tems ne me permet pas de vous faire un long discours, & il seroit inutile. Vous savez

qu'il n'eſt aucune peine, aucun beſoin, aucun froid, aucune veille, aucun danger, quelque grand qu'il pût être, que je n'aie partagé avec vous; & maintenant vous me voyez prêt à perdre la vie avec vous & pour vous. Je ne demande que la promeſſe d'attachement & de fidélité que je vous donne moi-même. J'ajouterai ici, non pour vous encourager, mais comme une marque de ma reconnaiſſance, qu'à compter de ce moment, votre paie ſera doublée. Allons, mes amis, du courage & de la confiance en Dieu «.

Ce diſcours prononcé avec ce ton enthouſiaſte & flatteur que Frédéric ſavait ſi bien prendre, enflamma le courage de tous ſes ſoldats; ils ne répondirent que par des cris d'approbation & de joie, & volèrent au combat avec une eſpèce de fureur héroïque.

Le Roi feignit d'abord de ſe retirer vers Merſebourg. Les tentes reſtaient dreſſées. L'armée ſemblait vouloir éviter l'attaque. Une petite hauteur la dérobait aux yeux des ennemis. Ces derniers craignirent de perdre l'occaſion, & ſe hâtèrent, afin de diviſer les Pruſſiens. Mais Seidlitz à la tête

de la cavalerie de l'aîle droite qu'il commandait, n'avoit ſuivi le chemin de Merſebourg, que tant qu'il avait été à portée d'être vu; dès qu'il ſe vit caché par les hauteurs, il vint ſe réunir à la gauche de l'armée, & ſe trouva ſur le flanc de celle de l'ennemi. Celle-ci s'avançait toujours ſur la hauteur, croyant pourſuivre une armée en déroute, lorſque tout-à-coup, elle trouva les Pruſſiens en ordre de bataille, avec une rangée de batteries. Auſſitôt Seidlitz ſe précipite avec ſa cavalerie ſur l'ennemi. Les régimens de celle de Bretlach, & Trautmanſdorf autrichiens, firent une vigoureuſe réſiſtance; mais ils furent obligés de céder à une ſeconde attaque auſſi impétueuſe que la première. Auſſi-tôt tout le reſte de la cavalerie ennemie les ſuivit au grand galop; & bientôt après toute l'armée combinée en fit autant. L'aîle droite qui s'était avancée, fut troublée par l'apparition ſubite d'une ligne de Pruſſiens, & par le feu continuel de la groſſe & de la petite artillerie. Le déſordre ſe mit parmi les ſoldats; on ne leur laiſſa pas le tems de ſe former en colonne & en ordre de bataille. Soubiſe

essaya d'attaquer la bayonnette au bout du fusil, sans tirer. Il ne fut pas heureux. L'infanterie Prussienne avança toujours, & tirait sans cesse comme à l'exercice. Les Français crurent voir leurs maîtres, ils perdirent courage, & prirent la fuite. On a remarqué à l'honneur des Suisses, que leurs brigades furent celles qui tinrent le plus long-tems. Elles ne cédèrent que lorsque le prince de Soubise leur eût ordonné de faire retraite.

L'aîle gauche des ennemis, n'attendit point l'attaque, elle chercha son salut dans la fuite. La déroute fut générale, & la bataille complette. Les Prussiens ne perdirent qu'un colonel, & 1500 hommes tout au plus furent tués ou blessés. La chose est compréhensible; car, outre la cavalerie, il n'y eut que douze bataillons Prussiens de l'aîle gauche qui se battirent; & la bataille ne dura pas deux heures. Les Français auxquels on défendait de tirer, & qui avaient ordre d'attaquer avec la bayonnette, ne firent ni l'un ni l'autre; ils jettèrent leurs armes, qui les embarrassaient, & prirent la fuite à toutes jambes.

Il ne reſta guères plus de 2000 hommes de l'armée combinée ſur le champ de bataille ; mais il y eut 6000 priſonniers, parmi leſquels on comptait 11 généraux & 250 officiers. La plus grande partie de l'armée aurait été maſſacrée ou priſe, ſi la nuit n'était venue au ſecours des fuyards. Les Pruſſiens prirent auſſi 72 canons, 22 étendards, & une grande quantité de croix de Saint-Louis, que les houſards attachaient à leur boutonnière par plaiſanterie.

Le Roi alla voir tous les officiers bleſſés, & dit : *Je ne puis m'accoutumer à regarder les Français comme mes ennemis.* Depuis ce tems-là, jamais Frédéric n'eut de plus grands admirateurs que les Français. Ils le regardèrent comme le héros de ſon ſiècle, ſupérieur dans l'art militaire à tous ſes ennemis ; & cette idée diminua le chagrin de leur défaite. C'eſt ainſi que les héros d'Homère & les chevaliers de tous les tems ſe conſolèrent d'être vaincus, en attribuant à leurs ennemis le ſecours de quelque Dieu inviſible, de quelque ſaint ou de quelque taliſman inſurmontable.

Il eſt peu de victoires qui aient fait une ſenſation ſi générale. On eût dit que le Roi

de Pruſſe avait pris la cauſe des nations contre les Français ; & les Allemands eux-mêmes, alliés des Français, & qui venaient de mettre Frédéric au ban de l'Empire, regardèrent cette journée comme un triomphe national.

Un cavalier du régiment de Seidlitz qui, au milieu du combat, était ſur le point d'atteindre un Français, apperçut au même inſtant derrière lui un cuiraſſier autrichien, le ſabre levé & prêt à lui fendre la tête. *Camarade allemand*, lui crie le Pruſſien en ſe retournant, *laiſſe-moi prendre ce Français. Prends-le*, répond l'Autrichien ; & en diſant ces mots, il tourne ſon cheval & ſe retire (15).

Les troupes battues ſe ſéparèrent de divers côtés, & détruiſirent tous les ponts de peur d'être pourſuivies. Le Roi ne put pouſſer plus loin la leçon qu'il venait de leur donner. Un danger plus preſſant exigeait ſa préſence en Siléſie ; il était menacé de perdre cette province. Marie-Thérèſe déclara qu'elle ſe croyait en droit de reprendre la Siléſie, parce que Frédéric, par ſon irruption en Bohème, avait rompu les articles des traités par leſquels on l'avait

cédée. Il n'est pas étonnant que cette conquête fût le principal objet du plan de la cour de Vienne. Depuis que cette province était sous le gouvernement prussien, on sentait mieux tout ce qu'elle valait. Une meilleure administration, sans nouveaux impôts, mettait le Roi en état d'y entretenir une armée de 30,000 hommes; & c'est alors qu'on sentit pour la première fois que les montagnes de Bohème & de Moravie étaient des barrières trop faibles contre un voisin si puissant.

Les troupes légères des Autrichiens après avoir ravagé la Silésie de tous côtés, ruinaient cette province par des contributions continuelles. On n'avait point d'armée assez forte à leur opposer, & les forteresses étaient sans défense. Les majors-généraux Keytzen & Mitzscheval ayant attaqué le 14 août, le colonel Janus, près de Landshout, en avaient été repoussés avec une perte considérable. On envoya aussitôt en Silésie le major-général de Grumkow, avec un corps de troupes, & le prince de Bevern eut ordre de camper avantageusement près de Gœrlitz, afin de conserver la communication avec la Silésie. Son camp étoit disposé de ma-

nière à ne pouvoir être attaqué aisément avec avantage. Le lieutenant-général de Winterfeld était au-delà de la Neisse avec un autre corps, & avait devant lui le Holzberg, sur lequel campaient deux bataillons. Le 7 Septembre, les ennemis attaquèrent avec des forces supérieures, & il y eut une action, où le général de Winterfeld fut blessé mortellement, & la montagne abandonnée après une vigoureuse résistance. Les Autrichiens prirent quelques drapeaux, & quelques canons, & firent 300 prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le général de Kannacker, & le comte d'Anhalt qui était blessé. Le prince de Bevern attira à son camp le corps de troupes qui était à Bautzen, sous les ordres du général Rebentisch. Après cette retraite, les ennemis s'emparèrent de Bautzen, & firent prisonnier de guerre le bataillon-franc de Chossignon, qu'on avait laissé dans le château. Le 10 septembre, Bevern marcha vers la Silésie, passa la Queis sans obstacle, & arriva à Bunzlau. Les Croates qui le suivaient furent repoussés par les bataillons-francs, que le régiment de Brunswic soutenait Comme le principal but de Bevern était de couvrir

Breſlau, il continua ſa marche vers cette ville par Lignitz. Arrivé auprès de Breslau, il y forma un camp retranché, & l'armée autrichienne forte de 100,000 hommes, après les renforts des Bavarois & des Wirtembergeois, le ſuivit toujours, & ſe campa vis-à-vis de lui.

Les Autrichiens aſſez forts pour ſe diviſer, détachèrent un corps conſidérable ſous les ordres du général Nadaſti, pour aller aſſiéger Schweidnitz; tandis que l'armée de Bevern s'affaibliſſait de jour en jour, par les détachements qu'il était obligé d'envoyer, pour renforcer les garniſons des places de Siléſie. Ces détachemens envoyés à Schweidnitz, Glogau, Brieg & Coſel, il lui reſtait à peine 25,000 hommes. Le major-général Sers commandait la fortereſſe de Schweidnitz, dont il avait été lui-même l'architecte. Elle fut inveſtie le 15 octobre; & le 12 novembre elle fut priſe d'aſſaut. Le corps des aſſiègeants étoit de plus de 30,000 hommes, & le colonel de Riverſon, ingénieur français, dirigeait le ſiège. La garniſon, forte de 6000 au moins, était pourvue de tout; elle ſe défendit avec

courage. Les assiégeants composés en grande partie de Bavarois & de Wirtembergeois, perdirent 2500 hommes. Quatre généraux & 3000 soldats de la garnison furent faits prisonniers. Ils ne se rendirent que malgré eux, & la plupart s'échappèrent des mains du vainqueur Sers qui conclut la capitulation, sentit apparemment, ou que la forteresse n'était pas assez forte, ou qu'il n'était pas assez fort lui-même pour la défendre. L'ennemi trouva une grande quantité de munitions, & une caisse considérable. Cette conquête fut importante pour les Autrichiens; elle leur ouvrit une libre communication avec la Bohème. Quelques jours après, le corps de Nadasti se joignit à l'armée qui était près de Breslau.

Le prince de Bevern, retranché dans son camp, avait devant lui le Lohe, ruisseau marécageux, & une chaîne de villages, de parapets & de batteries; à droite l'Oder; à gauche des retranchements; & la ville derrière. Dès que les Autrichiens eurent appris que le Roi avait remporté la victoire à Rosbach, & qu'il venait en Silésie, ils se hâtèrent d'attaquer le camp avant

ſon arrivée. Le matin du 22 Novembre, ils paſſèrent le Lohe, après avoir forcé les batteries que les Pruſſiens avaient de ce côté. Vers midi, on en vint au feu de la mouſqueterie. Le combat fut opiniâtre & ſanglant. Chaque pas que faiſaient les Autrichiens, leur coûtait des milliers d'hommes; mais ils avaient de quoi les remplacer auſſi-tôt.

Nadaſti qui formait l'aîle droite avec le corps qu'il commandait, trouva devant lui le général de Ziethen, & fut obligé de céder. Les Autrichiens crurent la bataille perdue de ce côté; les Pruſſiens défendirent le champ de bataille juſqu'au ſoir. Alors ils ſe rapprochèrent de la ville. Mais le lendemain, le Prince de Bevern ſe crut trop affaibli pour s'expoſer à une ſeconde attaque, de la part d'un ennemi ſi ſupérieur. Il traverſa la ville, paſſa l'Oder le lendemain, & abandonna Breſlau à la défenſe d'une garniſon de 3000 hommes.

On a blâmé la conduite de Bevern. Les officiers autrichiens aſſurèrent que le ſoir même de la bataille, ils ne s'étaient pas crus ſi près de la victoire. On fait monter leur perte à 20,000 hommes tués ou bleſſés.

Supposons que les Prussiens n'en eussent perdu que 10,000, c'était assez pour justifier les craintes de Bevern. Deux jours après la bataille, le prince de Bevern s'étant avancé à cheval pour reconnaître les ennemis, fut fait prisonnier. On ne sait si ce fut par imprudence, ou s'il aima mieux être prisonnier des Autrichiens, que général d'une armée battue. (*a*)

Deux jours après cette victoire, les Autrichiens prirent Breslau. 3000 hommes de garnison ne pouvaient défendre cette vaste place contre une armée aussi forte que celle des Autrichiens. Les dispositions d'une grande partie des habitans & de la garnison, facilitèrent beaucoup cette conquête;

(*a*) Le duc de Bevern écrivit au Roi : » J'ai l'honneur de mander très-humblement à votre Majesté, qu'étant sorti ce matin par un beau clair de lune, pour visiter les avant-postes de nos houssards, & reconnaître le terrein au point du jour, je me suis trompé de chemin, & au lieu de prendre à droite, celui qui conduisoit à mon quartier de Protsch, je me suis avancé à gauche vers Pransern, & j'ai été donner contre un avant-poste de Croates, dont j'ai pris les feux pour ceux de nos houssards. Ils m'ont arrêté & conduit au général Beck, &c. « Le duc n'avoit qu'un valet avec lui.

ils ſe prêtèrent eux-mêmes à la victoire. La garniſon eut la libre ſortie ; mais la plupart des ſoldats quittèrent leurs drapeaux & paſſèrent du côté du vainqueur. Kolowrat, miniſtre autrichien, reçut au nom de l'Impératrice-Reine, le ſerment de ceux qui voulurent conſerver leurs emplois. Schafgotſch, évêque de Siléſie, fut le premier à donner l'exemple. Il ſe courba devant le vainqueur, & oublia les devoirs de la fidélité & de la reconnoiſſance qui devaient l'attacher à Frédéric. (16) Cet honnête eccléſiaſtique s'était imaginé que la Siléſie était perdue ſans retour pour le Roi de Pruſſe, & que la perte de ce prince était inévitable. Cette idée était naturelle dans les circonſtances, & on ne ſaurait exiger d'un évêque la fidélité & le courage d'un géneral d'armée. Les Autrichiens mirent des garniſons à Breſlau & à Schweidnitz, & par-là ils coupèrent le Roi, de Brieg, Glatz, Coſel & Neiſſe. Leur armée était forte de plus de 80,000 hommes ; & celle que le Roi amenait de la Saxe était ſi faible, que les Autrichiens l'appellaient en badinant la parade de Berlin. La première avait l'avantage de la poſition, & ſes ſoldats étaient

frais ; la ſeconde était fatiguée par des marches longues & forcées. Cependant Daun ne ſe laiſſa point aveugler par trop de confiance : il ſe poſta avantageuſement avec ſon armée près de Schweidnitz, pour attendre que le Roi vint l'attaquer. Le prince Charles au contraire voulait aller au-devant des Pruſſiens, & leur livrer bataille. On envoya des couriers à la cour, pour demander des ordres. On ordonna l'attaque. Frédéric ne demandait pas mieux. Après la bataille de Rosbach, il avait pris la route de la Siléſie par la Luſace, & le 4 décembre, après 22 jours de marche, il arriva près de Neumark, à 8 lieues de Breſlau, avec 19 bataillons & 33 eſcadrons. Après avoir appellé à lui l'armée de Bevern, compoſée encore de 10,000 hommes, il réſolut d'attaquer les Autrichiens le lendemain.

Les ennemis en ordre de bataille, attendaient les Pruſſiens dans une plaine près du village de Leuthen. L'aîle droite touchait preſqu'au village de Nickern, & s'étendait juſqu'à celui de Leuthen ; & la gauche allait juſqu'à Sagſchatz. L'armée occupait ſur deux lignes, un eſpace de deux lieues, garni de bonnes batteries. Le Roi après

avoir repouſſé près de Borne, un avant-poſte de quelques régiments de houſards & de cavalerie ſaxonne, avança d'abord ſur l'aîle droite des Autrichiens. Cet aîle fut renforcée & commandée par le général Daun; mais tout d'un coup toute l'armée pruſſienne ſe forma en quatre colonnes, tourna à droite, & courut avec impétuoſité contre l'aîle gauche des Autrichiens, dont Nadaſti formait le flanc. » Voilà les Wirtembergeois, s'écria le Roi, ils feront les premiers à nous céder la place «. Il ſavait que ces troupes ſervaient malgré elles contre lui. En effet elles ſe retirèrent au premier feu de la mouſqueterie, & tout le flanc imita bientôt leur exemple. On attaqua l'aîle gauche, où les Autrichiens avaient raſſemblé leur plus grande force, trompés par la fauſſe attaque. Une batterie avance, le déſordre ſe met parmi les ennemis, qui étaient preſſés les uns par les autres, & combattaient ſur une hauteur de 40 à 50 hommes. Ils prirent une nouvelle poſition près du village de Leuthen. Le carnage y fut affreux. Les Autrichiens ſe retranchaient dans le cimetière & les cours des payſans; mais après une réſiſtance de quelques heures, obligés enfin

d'abandonner leurs postes, ils se retirèrent au-delà de Lissa. Il était nuit, & la victoire était complette pour les Prussiens. Ils perdirent 4000 hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Les Autrichiens en perdirent plus de 6000; dans l'espace de quelques jours, on en fit encore successivement plus de 20,000 prisonniers, & une grande partie de leur artillerie, de leur bagage & de leurs chariots, devinrent la proie du vainqueur. Après l'action, Frédéric jetta d'un air triste les yeux sur le champ de bataille qui était jonché de morts, & s'écria les larmes aux yeux : *Quand mes maux finiront-ils?* (17)

Le Roi passa la nuit à Lissa, dans l'endroit où étoit auparavant le quartier-général du prince Charles. Là il apprit mille propos insultants que les Autrichiens avaient tenus sur son armée; & il se contenta de répondre : *Je leur pardonne les sottises qu'ils ont pu dire en faveur de celle qu'ils viennent de faire.*

Le 6 décembre, les Autrichiens se retirèrent au-delà du Lohe, mirent dans Breslau une garnison de 16,000 hommes, & une forte artillerie, & tournèrent vers Schweid-

nitz avec le reste de leur armée. Le Roi les fit poursuivre par un corps de troupes, & en envoya un autre pour chasser les ennemis de la haute-Silésie. Pour lui, il entreprit le siège de Breslau. Il plaça de la grosse artillerie dans le jardin d'un couvent, situé dans un fauxbourg, & bombarda la ville. Un magasin à poudre, qui sauta en l'air sur les remparts, prépara l'assaut. Mais la garnison n'attendit pas cette extrémité; elle capitula le 20 décembre. (18)

Une armée de 13 généraux, 700 officiers & 18,000 soldats, sortirent le lendemain sans bagage & tambour battant, par la porte de Schweidnitz; ils mirent bas les armes devant le Roi, & rentrèrent ensuite dans la ville par une autre porte, comme prisonniers de guerre. Si l'on ajoute à ces prisonniers les 20,000 que l'on avoit faits à la journée du 5 décembre, on verra que le nombre des Autrichiens en la puissance du Roi, était plus considérable que l'armée qui les avait pris. En général, cette campagne coûta à l'Autriche plus de 70,000 hommes avec tous leurs bagages : à peine 30,000 retournèrent en Bohème. Ceux qui restèrent à Schweidnitz, y furent bloqués.

Après la prise de Breslau, le Roi écrivit à l'Impératrice-Reine une lettre, où il manifeste le desir de faire la paix. (19)

Vers la fin de cette année (1757), le Roi avait recouvré presque tous ses états, & en avait chassé ses ennemis. Une partie de ses troupes prit ses quartiers d'hiver en Saxe, sous les ordres du prince Henri. Les Russes s'étaient retirés de la Prusse, sous prétexte qu'ils manquoient de magasins, & cette retraite donna au général Lewald le tems d'aller en Poméranie, repousser, jusques sous le canon de Stralsund, les Suédois qui s'étaient approchés de Berlin. Ils avaient voulu conquérir la Poméranie prussienne, & la Poméranie suédoise se trouvait entre les mains des Prussiens. (20) Les Français & les troupes des cercles étaient éloignés pour quelque tems.

La résistance courageuse du Roi avoit mis tous ses adversaires dans le cas de desirer un repos, dont ils avaient pour le moins autant de besoin que lui. Jamais, peut-être, on ne vit des révolutions aussi subites, aussi étonnantes, aussi inattendues. Jamais il n'y eut une opposition plus prodigieuse entre les apparences & les évènemens. Les deux der-

niers mois de cette année ſont ſans contredit les deux plus remarquables de la vie de Frédéric. Jamais on n'avait vu d'une manière plus poſitive que c'était ſa préſence & ſon génie qui communiquaient à ſes troupes cette activité & cette bravoure, la terreur de ſes ennemis. On eſt ſaiſi d'étonnement, en voyant le génie d'un ſeul homme avoir aſſez d'influence ſur une armée de 20,000 hommes, pour la mettre en état d'en vaincre 100,000. On eſt étonné de voir cet homme, avec cette petite troupe, réſiſter à un demi-million d'ennemis, & diſſiper tous leurs projets. Mais quand on ſonge qu'il entreprenait tous ces travaux pour la défenſe de ſes états, de ſon honneur, de ſa liberté, l'étonnement ſe change en admiration, & on le ſuit avec intérêt dans l'exécution de toutes ſes entrepriſes. Telle eſt l'impreſſion que le Roi de Pruſſe a faite ſur la plus grande partie de ſes contemporains.

Suppoſons que les Pruſſiens euſſent perdu 150,000 hommes dans les deux campagnes: c'eſt peu ſans doute, en comparaiſon de 300,000 au moins, que l'Autriche, la

France, la Russie, la Suède & l'Allemagne perdirent dans la même guerre.

Les saisons & les maladies épidémiques se joignirent aux armes; cependant sept batailles, & la destruction de 45,000 hommes ne purent terminer la guerre : à peine songeait-on à la paix. On travailla à renforcer les armées; & à cet égard, le Roi de Prusse avait bien moins de ressources que les alliés pris ensemble. Ces derniers commandaient à 50 millions d'hommes, Frédéric avait à peine 5 millions de sujets. Mais son génie & sa fermeté lui tinrent lieu de tout; il trouva de l'argent & des soldats. Le Roi George & Pitt lui obtinrent du parlement d'Angleterre quatre millions d'écus de subsides. Il ordonna à ses monnoyeurs de lui procurer avec cet argent dix millions par an pour son usage; & les monnoyeurs firent ce miracle. Il est vrai que la monnoie qu'ils firent battre, ne valait pas intrinsèquement le tiers de la somme qu'elle représentait. Mais elle servit autant au Roi, que si elle eût été du meilleur aloi. Les soldats avaient besoin de vivres, le prix des denrées ne monta pas tout de suite à proportion de la

diminution des eſpèces ; & la Pruſſe y gagna.

L'armée fut augmentée. On leva des recrues en Saxe & dans les pays d'Anhalt & de Mecklenbourg. On attira les déſerteurs par des amniſties. Un grand nombre de priſonniers Autrichiens, Français, Suédois & Wirtembergeois s'engagèrent dans les troupes du Roi, & on vit s'élever une armée de bataillons-francs.

La première entrepriſe que l'on fit contre le Brandebourg en 1758, fut tentée par une armée Françaiſe, commandée par le duc de Richelieu. Au commencement de janvier, il envoya à Halberſtadt le marquis de Voyer d'Argenſon avec 12,000 hommes. Cette ville n'eſt point fortifiée. La garniſon, hors d'état de ſe défendre, ſe retira à Magdebourg ſous les yeux des Françaiſ. Mais la place qui contient quelques milliers d'habitans, fut traitée avec autant de dureté, que ſi elle eût été priſe d'aſſaut. Les Allemands ſe plaignent généralement de la conduite des Français dans cette occaſion. Ils diſent que la manière dont on exigea des contributions, reſſemblait à un vrai pillage. On exigea 244,000 écus d'argent comptant, ainſi que tous les beſtiaux & tous les grains. Les ſoldats fouillè-

rent dans toutes les maisons, & il fut défendu sous peine de pillage & de gibet, de cacher des armes, du bled ou de l'argent au-dessus de 5 écus. On eut beau faire des prières & des représentations, le marquis de Voyer n'avoit qu'une réponse, *de l'argent*, *du bled ou le feu.* Il exigea pour lui & pour ses officiers un don de 10,000 écus, sous le nom de *rackat.* Il fit abattre les portes & les murailles de la ville, & en partit, en menaçant de lui faire donner 100,000 écus toutes les fois qu'elle recevrait des troupes prussiennes; & pour s'assurer de son obéissance, il emmena en otage quelques personnes de considération de la chambre des domaines, du chapitre & de la bourgeoisie.

« Tout cela, » dit un auteur allemand, » arriva au milieu du dix-huitième siècle; » tous ces désordres furent exercés par un » corps de troupes réglées, par une na- » tion qui veut passer pour la plus polie de » l'Europe. Le duc de Richelieu qui donna » les ordres, passait pour un des seigneurs » les plus polis de la cour; & le marquis » d'Argenson, fils d'un ministre d'état, » n'avait pas, sans doute, moins d'éduca- » tion & de politesse; & cependant les noms

» de *Richelieu* & d'*Argenson* sont plus ab-» horrés dans ces contrées, que dans d'autres » ceux de *Menzel* & de *Trenck.* Les Berli-» nois se trouvèrent beaucoup plus heu-» reux que les habitans d'Halberstadt, d'être » tombés entre les mains d'un Hongrois. »

Quoiqu'en dise cet Allemand, ces ravages, s'ils sont tels qu'on les a peints, ne pourraient-ils pas être excusés par la manière dont le Roi de Prusse en avait agi avec la France ; & le dépit d'avoir été à Rosbach victimes d'une simple ruse, n'était-il pas propre à faire la plus vive impression sur l'imagination ardente des Français, chez qui le premier mouvement affaiblit quelquefois les principes de modération & d'honneur qui caractérisent cette nation ? Quelle est la nation ancienne & moderne, chez laquelle on ne trouve pas des exemples de cette nature ? Quels peuples accablés par les malheurs, ont eu assez de modération, pour ne pas exagérer les peintures de ces calamités ? & quel homme raisonnable jugera une nation entière, d'après ces sortes de peintures, & sur les actions d'un homme ou deux, que le hasard ou l'intrigue auront mis à la tête d'une armée ?

L'entreprise des Français avait mis en mouvement les troupes de Hanovre & de Brunſwic, & un corps de Pruſſiens qui partit de la Saxe pour s'y oppoſer. Au mois de février, les derniers commandés par le Prince Henri de Pruſſe, repouſſèrent les Français, de ces contrées vers le Weſer, & le Prince retourna en Saxe. Le Roi ne pouvait renforcer ſes alliés que de quelques régimens; mais il leur donna un homme qui valait lui ſeul plus qu'une armée; c'était le Prince Ferdinand de Brunſwic. Ce prince continua avec tant de ſuccès à chaſſer les Français, que vers la fin de Février, l'armée entière avait repaſſé le Weſer, & qu'elle fut obligée de repaſſer le Rhin vers la fin de mars. Il leur reſtait à peine 30,000 hommes.

Frédéric ne craignait plus d'entrepriſe conſidérable du côté des Français. Le duc Ferdinand & le prince héréditaire de Brunſwic étaient en état de repouſſer leur armée. Mais d'un autre côté les Ruſſes faiſaient des préparatifs, pour entrer dans le cœur du Brandebourg. La Pruſſe avait été abandonnée, & était en leur puiſſance. Le Roi ſentait qu'il ne pourrait défendre ſuffiſamment

ment un pays ſi éloigné de ſes autres états, ſon plan exigeait donc qu'il rapprochât toujours ſes troupes de plus en plus, afin de pouvoir leur communiquer de tous côtés les influences de ſa préſence. Il était obligé de laiſſer approcher de lui ſes ennemis, de manière à pouvoir les atteindre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ſans s'éloigner trop ni du centre de ſes états, ni de l'Oder, ni de l'Elbe. Cette poſition le mettait à même de porter à propos des renforts, dans les endroits où l'on pouvait opérer quelque coup déciſif.

Il était queſtion de ſavoir ſi les Ruſſes tourneraient vers la Marche de Brandebourg ou vers la Siléſie. Le Roi s'était préparé à ces deux événemens : 50,000 ſoldats du pays & 20,000 étrangers avaient complété ſon armée ; & il avait envoyé les nouveaux enrôlés dans les quartiers d'hiver, pour y apprendre le ſervice.

Avant l'arrivée des Ruſſes, Frédéric voulut remporter quelqu'avantage ſur les Autrichiens. Il commença la campagne en Siléſie par le ſiège de Schweidnitz. La tranchée fut ouverte le 1 avril. Vingt-quatre gros canons & 36 mortiers ralentirent le feu des aſſiégés,

Le 15 avril la ſappe avait été pouſſée juſqu'aux paliſſades ; la nuit ſuivante on monta à l'aſſaut, & le 16, la garniſon capitula & ſe rendit priſonnière de guerre. Il y avait 2 généraux, 173 Officiers & 5000 ſoldats. Cette conquête ne coûta pas 100 hommes au Roi.

Par les préparatifs que fit enſuite Frédéric, il ſemblait qu'il ſe préparait à aller en Bohème. Les Autrichiens y furent trompés, & raſſemblèrent leurs troupes à Nachod, ſous les ordres de Daun. Le Roi avait deſſein d'aller en Moravie. Le 17 avril il partit pour s'y rendre, raſſembla ſes troupes à Troppau, & arriva le 3 mai près d'Olmutz. Cette marche fut ſi prompte, que dans l'eſpace de trois jours, l'armée avait fait 40 lieues. Daun était encore en Bohème.

La Moravie n'avait qu'un faible corps pour ſa défenſe. Le général de Wille qui le commandait, jetta l'infanterie dans la garniſon d'Olmutz, & ſe retira à Brunn avec la cavalerie. Olmutz fut aſſiégée dès que le canon fut arrivé. Alors cette place n'était pas connue pour une forteresſe d'importance, capable de ſoutenir un ſiège en forme, & de retarder les entrepriſes du Roi.

Le principal magasin des Autrichiens était à Leutomissel sur les frontières de la Moravie : il ne paraissait pas possible que Daun vint à tems pour le défendre, & il semblait être près de devenir la proie de l'armée Prussienne. En effet, Frédéric en se tournant vers la Moravie, avait eu dessein de prendre ce magasin, de faire une irruption en Bohème de ce côté, & d'éloigner l'armée Autrichienne de celle des Russes. Mais ce plan était un secret. Le Roi mit à la fin d'une lettre qu'il écrivit au marquis d'Ar- « gens : Je voudrais bien vous écrire quel- » que chose de nouveau, mon cher mar- » quis; mais il a été défendu sévèrement, » de ne pas écrire la moindre chose de l'ar- » mée, pendant six semaines. »

Les troupes légères des Prussiens étendirent leurs ravages jusques sur les frontières de l'Autriche. Vienne craignait de voir bientôt le Roi de Prusse devant ses portes. Toutes ces choses avaient la plus grande vraisemblance. Mais on vit encore l'évènement démentir les apparences. Olmutz ne fut point prise. Le général Marschal fit une rigoureuse défense ; Daun eut le tems de gagner Leutomissel, de couvrir les magasins, & de jet-

ter des renforts dans Olmutz. Cette ville était assiégée depuis le 27 mai; & la sappe était avancée jusqu'aux glacis. On y avait jetté 128,000 boulets & bombes; (21) il ne s'agissait plus que de faire brêche & de monter à l'assaut. Mais Daun qui était arrivé près d'Olmulz, fit enlever le 29 juin, par un détachement commandé par Laudon, 4000 chariots Prussiens, chargés d'argent & de provisions de bouche & de guerre. Cette perte, le manque de vivres, & l'approche de toute l'armée Autrichienne, engagèrent le Roi à lever le siège, & à quitter la Moravie.

Lorsque Frédéric apprit que le convoi avait été enlevé, il fit assembler, dans son quartier général, tous les généraux & commandants des bataillons & escadrons, & leur parla ainsi:

Messieurs,

» L'ennemi a trouvé occasion de s'emparer d'un transport qui nous venait de Silésie. Cet accident fatal me force de lever le siège d'Olmutz. Mais messieurs les Officiers ne doivent pas penser, pour cela, que tout soit perdu. Point du tout; ils doivent se persuader, au contraire, que tout sera réparé de

manière à en impoſer à l'ennemi. Il faut donc que les officiers inſpirent de la confiance au ſoldat, & qu'ils ne ſouffrent pas des murmures. J'eſpère que les officiers eux-mêmes ne témoigneront point de mécontentement ; & ſi j'appercevais quelque choſe de ſemblable, je punirais ſévèrement celui qui s'en ſerait rendu coupable. Je vais marcher, & par-tout où je rencontrerai l'ennemi, je le battrai, de quelque manière qu'il ſoit poſté, & quelques batteries qu'il ait pour ſa défenſe. Cependant (ici le Roi ſe frotta le front avec ſa canne), je ne l'attaquerai jamais imprudemment & ſans y avoir mûrement réfléchi. Mais je ſuis perſuadé que, s'il ſe rencontre une bonne occaſion, tous les officiers & les ſoldats feront leur devoir, comme ils l'ont fait juſqu'à préſent. »

Après ce diſcours, le Roi les quitta d'un air de bonté & d'affection qui lui gagna tous les cœurs.

On ne ſaurait s'empêcher d'admirer la conduite du maréchal Daun. Il avait délivré la ville ſans perdre un ſeul homme ; il avait ſu éviter la bataille, & mettre enfin ſon adverſaire dans une poſition, où il était

aussi dangereux pour lui d'en risquer une ; que de continuer le siège. Telle était la situation des Prussiens, le 1 juillet, dans le tems que Daun était campé près d'Olmutz. En restant dans cette position, le Roi devait craindre d'être attaqué en tête par Daun, en queue & en flanc par la garnison, & par les corps considérables de Laudon, Janus & Siskowitz, qui étaient dans les environs. Dans une telle situation, il fallait bien du génie, bien du bonheur, & tout l'éclat d'un grand nom, pour en imposer à un ennemi supérieur, & lui faire craindre d'hasarder une attaque. Frédéric sortit de peine, sans qu'il lui en coutât la moindre chose. Au moment où les ennemis s'y attendaient le moins, il partit pour la Bohème, & au milieu du mois de juillet, il campa près de Kœnigsgrætz. Daun & Laudon le suivirent, l'un à droite & l'autre à gauche, & campèrent vis-à-vis de lui, près de Lubschau. Cette position dura 15 jours.

Le Roi n'eut le tems ni d'attendre une bataille, ni d'aller à Prague ; il fut obligé de voler à la défense des frontières de la Marche. Au commencement de l'année, les Russes avaient envahi la Prusse, d'où ils

s'étaient avancés, ſans réſiſtance, par la Pologne dans la nouvelle-Marche juſqu'à l'Oder. Dohna, général Pruſſien, fut obligé de quitter les Suédois auprès de Stralſund, pour aller s'oppoſer aux Ruſſes; mais il fut trop faible pour empêcher Fermor, qui avait paſſé la Warte près de Landsberg, de ſe répandre dans la nouvelle-Marche, & de bombarder Cuſtrin.

Cette fortereſſe bâtie depuis 200 ans, n'a point d'ouvrage extérieur de ce côté, & les marais qui l'entourent ne ſont pas aſſez larges pour la garantir des bombes. La groſſe artillerie des Ruſſes eſt excellente. Ils ſurent, dans cette occaſion, lui donner un degré d'activité vraiment effrayant. Le 15 août, la troiſième bombe mit toute la ville en feu, & bientôt elle fut réduite en cendres. Les habitans eurent à peine le tems de ſe ſauver de l'autre côté de l'Oder, d'où ils virent leurs maiſons & leurs biens dévorés par les flammes, dans l'eſpace de quelques heures. Après cela, les Ruſſes commencèrent un ſiège en règle. L'uſage de la guerre autoriſe en Europe la coutume barbare, de réduire en cendres les villes que l'on aſſiège; mais il n'en eſt pas moins ré-

voltant pour les malheureux qui en sont les victimes. Les Russes ne furent que des incendiaires aux yeux des habitans de Custrin, & leur conduite ne fit pas moins d'horreur à ces infortunés, que celle des Français n'en avait fait à Halberstadt. Mais les Russes ne pouvaient-ils pas répondre, que les Prussiens avaient bombardé pareillement Prague & Olmutz; & assurément, si leurs bombes ne réduisirent pas ces villes en cendres, ce ne fut pas la faute de ceux qui les dirigèrent. Mais dans les ravages de la guerre, quelle action ne saurait passer pour barbare ?

On avait fait de grandes fautes en défendant Custrin, & le Roi fut fort irrité contre le commandant. Il voulut excuser sa conduite; Frédéric lui répondit froidement : *Je ne m'en prends pas à vous, mais à moi qui vous ai fait commandant.*

Le 6 juillet, le Roi partit de son camp de Kœnigsgrætz, pour se rendre en Bohème; il s'avança sans perte en Silésie, garnit les frontières, & dans l'espace de 15 jours, il fit avec 14 bataillons & 33 escadrons, une route de 120 lieues. Le 20 d'août, il arriva près de Custrin, attira à lui l'armée

du général Dohna, & le 23, il paſſa l'Oder près de Giſtebuſe, pour attaquer les Ruſſes. Leur armée était encore de 60,000 hommes, malgré quelques détachements ; & celle de Frédéric de 50,000.

Le ſort du Roi & de ſes états dépendait plus que jamais du ſuccès d'une ſeule bataille. Ses ennemis étaient en chemin, pour entrer dans le cœur de ſon électorat. Leur deſſein était toujours de s'y réunir, & de le couper de l'Elbe & de l'Oder. Juſqu'alors le Roi avait ſu détourner l'effet de ces projets. Dans le même tems, Daun partit de Bohème, pour aller à Dreſde ; les armées de France & des cercles avaient été renforcées, & s'avançoient vers la Saxe, chacune de ſon côté ; les Suédois étaient partis ſans obſtacle de Stralſund, & au mois d'août, ils n'étaient qu'à quelques lieues de Berlin. Cette ville était ſans fortifications & ſans garniſon. Les Suédois avaient du canon ; mais ils n'avoient plus à leur tête un Guſtave-Adolphe (22) ; ils n'avaient pas même un Haddik.

Le Roi avait de fortes raiſons pour hâter une bataille. Les nouvelles qu'il recevait de toutes parts des ravages qu'exerçaient

les Ruſſes, excitèrent ſa colère, & preſſèrent ſa réſolution. Il tâcha de diſpoſer l'attaque de manière, que les Ruſſes, ſe trouvant entre l'Oder & les marais, puſſent être exterminés ſur la place. On ſe croyait diſpenſé, avec ce peuple deſtructeur, des ménagemens que les uſages de la guerre accordent ordinairement aux vaincus. Les ſoldats eurent ordre de ne faire quartier à aucun Ruſſe; & on devait brûler tous les ponts qui auraient pu faciliter leur retraite.

Après avoir fait ce plan, le Roi s'éloigna le 24 d'août, de la rive de l'Oder, & prit à gauche, afin d'attaquer l'ennemi en queue & en flanc. L'attaque eut lieu dans la matinée du 25, près de Zorndorf, à deux lieues de Cuſtrin. Fermor, qui avait pénétré le deſſein du Roi, avait placé ſon armée près de ce village en bataille quarrée, pour être en état de faire front de tous côtés. Le Roi commença par attaquer le village de Zorndorf avec la groſſe artillerie de ſon aîle gauche, & 2,200 grenadiers. Cette brigade pruſſienne fut repouſſée, & cauſa du déſordre & des vides dans l'aîle. La cavalerie ennemie ne manqua pas l'occaſion, & profita de ſon avantage. Celle

des Pruſſiens ſauva l'honneur de cette journée. Seidlitz s'avance, renverſe la cavalerie des Ruſſes, & tombe avec tant d'impétuoſité ſur le flanc de leur armée, que toute l'aîle droite ſe retira en déſordre. De cette manière, l'infanterie pruſſienne ayant gagné du tems & de la place pour ſe remettre, s'empara du village & de tous les bagages qui s'y trouvèrent. On a remarqué, que les Coſaques qui rodaient autour de l'armée du Roi, avaient ſervi à faire rentrer dans leurs rangs les ſoldats qui voulaient fuir. On aimoit mieux retourner contre l'ennemi, que de tomber entre leurs mains. Le déſordre s'étant mis parmi les Ruſſes, ils ne purent ſe remettre; leur aîle droite fut battue & ſéparée de la gauche; & elle aurait quitté volontairement le champ de bataille, ſi les ponts n'euſſent été rompus.

Les Pruſſiens renouvellèrent l'attaque. L'aîle gauche des Ruſſes diſputa la victoire juſqu'à la nuit. Elle fut renforcée par les troupes diſperſées de l'aîle droite; & s'étant jointe au corps de réſerve, elle prit une poſition avantageuſe, qu'elle ſoutint juſqu'à la fin du jour; la nuit vint inter-

rompre la bataille, sans que la victoire parût décidée (23). Les deux armées considérablement diminuées, restèrent ainsi sous les armes, l'une vis-à-vis de l'autre, près du village de Zorndorf : elles gardèrent cette position jusqu'au lendemain matin, sans autre entreprise que quelques coups de canon de part & d'autre. Un boulet envoyé par les Russes, brisa le chariot de bagage du Roi, tout auprès de sa tente.

Si la guerre eût fini par cette journée, il aurait été difficile, d'après les relations de chaque parti, de juger de quel côté avait été la victoire. Les Prussiens se l'attribuèrent ; parce qu'à l'entrée de la nuit, ils étaient à la même place où les Russes s'étaient formés au commencement de la bataille, & parce qu'ils avaient pris aux ennemis 103 canons, 37 drapeaux, 80 officiers & 3000 soldats. De son côté, Fermor écrivit du champ de bataille à l'Impératrice de Russie : « Je m'empresse d'écrire à Votre » Majesté, qu'après une bataille des plus » sanglantes, qui a duré dix heures, les » nôtres sont restés maîtres du champ de » bataille, & ont pris aux ennemis un

» grand nombre de prisonniers, de canons » & de drapeaux «. On chanta le *Te Deum* à Pétersbourg & à Berlin. Le soir de la bataille, Fermor demanda au général Dohna une trève, pour enterrer les morts & panser les blessés. Dohna répondit : » comme » le Roi, mon maître, a gagné la bataille, » il aura soin de faire enterrer les morts » & panser les blessés «.

Les suites prouvèrent d'une manière indubitable, que la victoire érait du côté du Roi. Les Russes avaient perdu tant de monde, qu'ils n'osèrent risquer plus long-tems de rester dans cette position, pour attendre une nouvelle attaque. Le 27 août, ils se retirèrent près de Landsberg. On fait monter à 20,000 hommes le nombre de leurs morts, blessés ou prisonniers. Les Prussiens avaient perdu 3400 hommes, restés sur le champ de la bataille, & 7000 blessés ou prisonniers (24).

Le Roi fut étonné de la fermeté opiniâtre de l'infanterie russe. Leur immobilité & quelques-unes de leurs batteries, avaient fait reculer au commencement une brigade de ses grenadiers. On lit dans une relation Prussienne : » Il est plus aisé de les tuer,

» que de les mettre en fuite ; ils se laissent » tuer auprès de leurs canons, ou de leur » bouteille d'eau-de-vie ; un coup à travers » du corps, ne suffit pas pour les abattre «. En effet, il y a moins de distance entre la Garonne & le Wolga, que de différence entre les troupes que Frédéric avait eu à combattre, dans l'espace de dix mois, à Rosbach & à Zorndorf.

La Cavalerie prussienne eut la plus grande part à la victoire de Zorndorf. Après la bataille, Mitschel, envoyé d'Angleterre, fit son compliment au Roi en lui disant : *Sire, le ciel a donné aujourd'hui une belle journée à Votre Majesté. Cela est vrai*, répondit Frédéric, *mais sans Seidlitz nous étions mal à notre aise.* Le Roi ne put poursuivre la victoire. Il laissa le comte Dohna près de Landsberg avec une armée pour s'opposer aux Russes ; & se hâta, avec des troupes qu'il avait reçues de Silésie, d'aller en Saxe, pour prévenir les desseins de Daun. Ce général avait rassemblé toutes ses forces près de Dresde, & tâchait avec une armée supérieure, de repousser le prince Henri, de délivrer Dresde, & de couper au Roi toute communication avec

l'Elbe. Pendant l'abſence de Frédéric, le prince Henri ſut, par de ſages évolutions & des camps bien choiſis, ſe ſoutenir en Saxe avec des forces inférieures, d'un côté, contre la grande armée autrichienne, & de l'autre, contre celle des cercles; il ſe conduiſit toujours avec tant d'adreſſe, qu'on ne put jamais lui livrer bataille, ni le forcer à reculer. Le Roi le trouva vis-à-vis d'une armée de 100,000 ennemis, encore maître de Dreſde, de l'Elbe & de la plus grande partie de l'électorat de Saxe. Ces manœuvres ſavantes lui firent le plus grand honneur, & lui ont valu la réputation d'un habile général.

La jonction des deux armées ſe fit le 11 ſeptembre. Daun, qui avait compté que l'abſence du Roi ſerait plus longue, était encore occupé de ſes projets contre Dreſde & le prince Henri, lorſqu'il le vit paraître près de Stolpe, avec les troupes qu'il avait menées de Bohème dans la nouvelle-Marche, & avec leſquelles il avait battu les Ruſſes. Les Pruſſiens avaient fait la marche en neuf jours. Le Roi aurait voulu livrer auſſi-tôt bataille. Il était important pour lui, d'éloigner les Autrichiens de la

Saxe, & de voler au fecours de la Siléfie. Cette province mal gardée courait le plus grand danger. Harfch à la tête de 20,000 hommes, affiégeait la fortereffe de Neiffe, & mettait une grande partie du pays à contribution. Mais dès que Daun vit le Roi vis-à-vis de lui, il évita la bataille, & fut fe pofter fi avantageufement auprès de Stolpe, qu'on ne pouvait l'attaquer fans témérité. En conféquence, depuis le 10 novembre, Frédéric dirigea fa marche vers la Lufsace, afin de prendre la route de la Siléfie; efpérant toujours attirer les Autrichiens hors de leur pofte, & leur livrer bataille. Daun accompagna les Pruffiens; mais il fut toujours fe pofter de manière à pouvoir retarder leur marche, & gagner du tems pour ceux qui affiègeaient Neiffe; fans cependant s'expofer à une attaque défavantageufe.

On n'était point accoutumé dans l'armée pruffienne à craindre l'attaque des ennemis, & à prévenir fans ceffe une furprife par le choix des camps & la vigilance. Les alertes nocturnes des avant-poftes étaient fi fréquentes, qu'on n'y faifoit plus attention dans le camp. Une armée fatiguée, qui depuis trois

mois avait couru de province en province, ſans pouvoir ſe repoſer huit jours de ſuite, était bien capable d'une pareille indifférence ſur le danger. La ſituation du Roi était très-fâcheuſe. *Hélas !* écrivait-il à milord Marſchal, *que je donnerais de bon cœur la moitié de cette gloire, dont vous me parlez, pour un peu de repos.*

Le 14 octobre, les deux armées ſe trouvaient poſtées dans la Luſace, l'une vis-à-vis de l'autre : les Autrichiens près de Kittlitz, & les Pruſſiens près du village de Hochkirchen ; les premiers, dans une poſition avantageuſe ; les ſeconds, de manière à craindre une attaque.

Daun ſavait que le camp des Pruſſiens était faible, & il réſolut de l'attaquer pendant la nuit. Le Roi connaiſſait le danger de ſa poſition, il aurait bien voulu la quitter le 13 ; mais il était obligé d'attendre un convoi de pain, dont il ne pouvait abſolument ſe paſſer. *Si les Autrichiens nous laiſſent en repos*, dit le maréchal Keith, *ils méritent d'être pendus. Il faut eſpérer*, répondit le Roi, *qu'ils auront plus peur de nous que de la potence.* Les batteries, les abattis & les autres préparatifs de défenſe, que Daun

avait ordonnés la veille sur son aîle gauche, confirmèrent cette opinion, & il avait l'air de songer plutôt à une retraite qu'à une attaque. En effet, cette aîle s'était un peu retirée, & elle avait pris un détour dans un bois épais, pour venir, sans être apperçue, attaquer en flanc l'aîle droite des Prussiens.

Cette marche se fit avec tant de secret & de promptitude, que les Prussiens ne s'apperçurent du danger, qu'au moment où ils virent l'ennemi dans leur camp. Il paraît que les ordres du Roi pour la garde du camp avaient été mal exécutés. Les Prussiens eurent à peine le tems de prendre les armes. Au milieu du tumulte, que favorisaient les ténèbres de la nuit, quelques milliers de Prussiens passèrent du sommeil à la mort, & plusieurs furent tués par leurs propres camarades. A la pointe du jour, les Autrichiens trouvèrent une forte résistance. La chaleur du combat se porta sur-tout sur l'aîle droite des Prussiens, vers le village de Hochkirchen; le carnage y fut terrible pour les deux partis. Les Prussiens s'y défendirent pendant quelques heures, & prirent un général & plusieurs soldats; mais ils perdirent le maréchal Keith & le prince François de

Brunſwic, qui furent tués ſur le champ de bataille. (*a*) Le Roi fut bleſſé, ainſi que la plupart des généraux. Le ſuccès de cette bataille paraiſſait dépendre du village de Hochkirchen. Daun y fit renouveller l'attaque huit fois, par des régiments différens. Frédéric preſſé par le nombre, & affaibli par une perte conſidérable, réſolut, vers les 10 heures, de ſe retirer; & il laiſſa à l'ennemi le champ de bataille, la plus grande partie du camp & des bagages, plus de 100 canons & 30 drapeaux. On fait monter à 10,000 hommes le nombre des Pruſſiens tués, bleſſés ou faits priſonniers.

Cette bataille fut donnée le jour de Ste. Thérèſe, fête de l'Impératrice. C'était un joli bouquet pour cette princeſſe, que le maſſacre de 20,000 hommes. Elle en remercia Daun; & le Pape Clément XIII,

(*a*) La mort de ce général fut une des pertes les plus ſenſibles pour le Roi dans cette bataille. Keith réuniſſait le mérite militaire à un eſprit philoſophique & cultivé. Lui & milord Matſchal ſon frère, étaient du petit nombre d'hommes choiſis, dans la ſociété deſquels Frédéric ſe repoſait de ſes travaux. Ce prince lui a fait ériger une belle ſtatue dans une des places publiques de Berlin.

qui trouvait qu'on ne pouvait célébrer plus dignement la fête d'une ſainte, donna ſa bénédiction au général Autrichien, & lui envoya au nom de l'Egliſe un chapeau & une épée bénite.

Le Roi battu, ſe conſola de ce malheur par des plaiſanteries, & depuis ce tems-là, il appella toujours Daun, le *général béni du pape*, *l'homme à toque papale.*

On dirait que ce revers ne dût ſervir qu'à montrer toute l'habileté de Frédéric, pour en prévenir les ſuites. Une armée ſurpriſe au milieu de la nuit avec tant d'avantage & de ſuccès; une armée battue & diſperſée! Qui ne croirait que tous les deſſeins du Roi ſont renverſés, & qu'il ne pourra jamais ſe relever dans cette campagne de l'état funeſte où il ſe trouve? Sa fermeté lutta contre les obſtacles, & ſon courage vint à bout de les renverſer. Après la bataille, Frédéric aſſemble ſes généraux, & leur parle ainſi: » Meſſieurs, vous ſavez que l'armée a eſ» ſuyé une ſurpriſe. L'obſcurité de la nuit » en a été cauſe. Mais ſongez où nous ſom» mes à préſent. Nous voilà dans la haute » Luſace. Nous avons derrière nous nos » biens, nos femmes & nos enfans. Si

» nous sommes obligés de céder encore une » fois, tout est perdu. Nous ne pouvons « éviter d'avoir bientôt une nouvelle bataille. Pour moi, je me ferai enterrer » avec mon armée plutôt que de céder. Je » crois que chacun de vous pense de même. » S'il y en a quelqu'un parmi vous qui ne » soit pas de ce sentiment, qu'il le dise, » & qu'il retourne chez lui. » Ici le Roi s'arrêta, & après un instant de silence, quelques généraux l'assurèrent qu'ils étaient prêts à faire avec joie leur devoir, comme ils l'avaient fait jusqu'alors. A cette assurance la satisfaction se répandit sur la physionomie de Frédéric. Il ne se retira qu'à Klein-Bautzen, à une lieue du champ de bataille, & prit une position qui ôta au vainqueur le courage de le poursuivre; & cependant il ne restait plus guère à son armée, pour se défendre, que l'épée & la bayonnette; & pour se mettre à l'abri des injures de l'air, que l'habit court des soldats. Les Autrichiens reprirent leur première position près de Kittlitz. *Daun ne nous tient plus en échec*, dit le Roi, le lendemain de l'attaque, *la partie n'est pas perdue. Nous nous reposerons quelques jours*

ici, puis nous irons en Siléſie pour délivrer Neiſſe. C'eſt ce qui arriva, comme nous allons voir.

Le Roi attira à lui le prince Henri avec quelques régiments, il paſſa la Queis près de Lauban, & ſe trouva le 6 novembre près de Munſterberg, à ſix lieues de Neiſſe. Ce même jour le général Harſch leva le ſiège de cette forteresſe, & ſe retira en Moravie. Mais la campagne n'était pas encore finie.

Lorſque le Roi quitta la Saxe, les premiers mouvemens du général Daun ſemblaient tendre à le ſuivre en Siléſie; & depuis le 4 novembre, il avait fait quatre grandes marches vers Dreſde. Son deſſein était de ſurprendre cette ville, puis de ſe joindre avec l'armée des cercles, pour délivrer la Saxe avant que le Roi pût s'y oppoſer. Le corps des Pruſſiens, qui était reſté en Saxe, ſous le général Itzenblitz, n'était pas fort de 20,000 hommes. Mais ils prirent, près de Dreſde, une poſition ſi avantageuſe, & le comte de Schmettau, qui commandait la place, montra tant de réſolution, que Daun renonça à ſon projet, & fut obligé de laiſſer ſon armée dans l'inac-

tion. Cette irrésolution lui fut aussi inspirée par la crainte du danger, où il mettait la ville & la famille de l'électeur, s'il entreprenait de faire le siège. A l'approche de Daun, Schmettau avait fait mettre le feu à un fauxbourg, qui pouvait faciliter les desseins de ce général, & avait prouvé par-là, combien peu il épargnerait tout ce dont le sacrifice pourrait contribuer à sa défense. Il déclara qu'il se défendrait de maison en maison, & même des fenêtres du château royal; & pour le prouver, il fit mettre des soldats dans les appartemens de ce château. (*a*)

C'était prudence de la part du Prussien, de menacer l'ennemi de tous ces moyens de défense: c'était humanité de la part de l'Autrichien, de s'en laisser imposer par des menaces de cette nature. Cependant le Roi de Prusse, après avoir délivré la Silésie, avait repris le 8 novembre la

(*a*) Dans une représentation de la cour de Saxe à Ratisbonne, on se plaint entr'autres, que les membres de la famille royale, en passant dans les appartemens du château de Dresde, étaient souvent obligés de sentir la fumée du tabac des soldats Prussiens.

route de Saxe. Il était pour lui de la dernière importance, de rester maître de cette province & de l'Elbe, & de pouvoir garder ses quartiers d'hiver dans l'électorat. Dès qu'il fut arrivé à Bautzen dans la Lusace, le général Daun prit le chemin de la Bohème, & les troupes des cercles se hâtèrent d'aller en Franconie. Après la bataille de Zorndorf, les Russes s'étaient retirés en Poméranie, & voulant s'établir dans cette province, ils avaient assiégé Colberg avec un corps de 10,000 hommes. Ils voulaient que cette place, située sur la Baltique, facilitât à leur armée le transport des vivres & des munitions; mais le major Heyden qui la commandait, fit une défense si habile avec une garnison de 700 hommes & 20 artilleurs, qu'il força les Russes à se retirer. Au mois de novembre, toute leur armée quitta le Brandebourg & la Poméranie.

La guerre contre les Suédois était toujours réservée pour l'hiver. Il furent repoussés vers Stralsund par un corps de troupes, que le Roi détacha exprès, & qui prit ses quartiers dans la Poméranie suédoise, malgré tous leurs efforts.

Il

Il ſerait difficile de trouver dans l'hiſtoire une campagne conduite avec autant de travaux & d'adreſſe. Les marches du Roi de Siléſie en Moravie, de là dans la nouvelle Marche par la Bohème & la Siléſie, & enſuite en Saxe ; de Hochkirchen à Neiſſe, puis à Dreſde ; toutes ces marches font enſemble plus de 280 milles d'Allemagne ou 560 lieues de France. Frédéric avait fait ce que Belle-isle avoit cru impoſſible, lorſqu'il avoit écrit : *Le Roi de Pruſſe, quoi qu'il faſſe, ne ſaurait faire la navette avec une armée.* Par le ſiège d'Olmutz, Frédéric attira en Moravie les principales forces autrichiennes, & en allant à Cuſtrin, il éloigna les Ruſſes du milieu de ſes états & de leurs alliés. Il arriva à tems en Saxe, pour diſſiper les projets des Autrichiens & des cercles. Malgré la défaite de Hochkirchen, il arriva à tems en Siléſie, pour ſauver Neiſſe & Koſel ; enfin, il retourna encore en Saxe, pour délivrer Dreſde & chaſſer les ennemis de l'électorat.

Pour ſentir combien ſont étonnantes des marches ſi promptes, faites avec une armée entière, il faut avoir une connaiſſance

de la foule de besoins qui assiègent sans cesse une armée, que contient une sévére discipline, & de la quantité prodigieuse de convois, qu'il faut faire suivre ou préparer de jour à autre dans les différens endroits, par où on veut la faire passer. Au commencement de la guerre de 1756, le Roi avait trouvé & appellé en Silésie un homme, qui fit dans cette partie plus que le Roi n'avait cru possible. C'était le baron de Schlabrendorf, ministre d'état & de la guerre en Silésie. Ce ministre habile joignait à l'enthousiasme pour son maître, une activité infatigable. Il avait l'art de prévoir la tournure des affaires, & il préparait les vivres & les magasins en conséquence. Des opérations de cette nature ne pouvaient se faire sans violence; & la force arrachait souvent ce que la justice autorisait à refuser. Mais Frédéric s'était fait une telle réputation d'équité & de modération dans l'esprit de ses sujets, qu'ils s'en prirent toujours à ses ministres, de la sévérité des moyens que l'on employait pour remplir ses ordres.

A la fin de novembre, Frédéric se retrouvait en possession de ses états, à l'exception de le Prusse, & maître de la Saxe, de l'O-

der & de l'Elbe. Cette campagne, où il n'avait perdu que 30,000 hommes, en avait coûté 100,000 aux puiſſances liguées contre lui. Car ſelon les relations de ces tems, il fallut aux Autrichiens plus de 36,000 hommes, pour compléter leur armée; aux Ruſſes plus de 32,000, aux Français plus de 36,000, & quelques milliers aux Suédois & aux cercles.

L'iſſue de cette campagne mit Frédéric en état de compléter ſes troupes dans les quartiers d'hiver, & de les augmenter de quelques bataillons francs. Afin d'épargner ſes provinces, il fit faire des recrues en Saxe, dans le pays d'Anhalt, dans le Mecklenbourg, la Poméranie ſuédoiſe, & même dans une partie de la Pologne; & comme ſes ſoldats étaient payés plus exactement que ceux des autres puiſſances, il ne manquait pas de gens qui venaient s'offrir à ſervir ſous ſes drapeaux. Il pourvut l'armée de tout ce dont elle avait beſoin, remplit ſes magaſins, & cependant il ne tira point de revenus des provinces ravagées par l'ennemi; il ne mit point de nouveaux impôts ſur les peuples, comme la France; & n'emprunta point chez l'étranger, comme l'Autriche & la Ruſſie.

S'il augmenta ses revenus & les subsides qu'il tirait de l'Angleterre, en altérant les monnaies, le plus grand nombre de ses sujets n'y perdait rien. Ce changement devait être indifférent au soldat, & à la classe nombreuse du peuple, qui vit du produit journalier de son travail.

Cependant les ennemis de Frédéric, mesurant ses moyens sur la difficulté de leurs ressources, voyaient croître d'année en année l'espérance de l'épuiser & de l'abattre; ils se persuadaient, qu'il manquerait plutôt de moyens pour se défendre, qu'eux de forces pour l'attaquer. En conséquence les armées furent complétées, & on fit des préparatifs pour une nouvelle campagne. Dans l'année 1759, la fortune sembla se déclarer pour le parti le plus fort, & favoriser les desseins des armées autrichiennes, russes & des cercles, qui s'étaient rassemblées en Saxe & sur les bords de l'Oder.

Au printems de cette année, Frédéric avait marché contre les principales forces autrichiennes, qui étaient dans la Lusace, dans le dessein d'empêcher leur jonction avec les Russes, & de les forcer à une bataille, avant que ces derniers eussent atteint

l'Oder, & les troupes des cercles l'Elbe. Au mois de mai, le prince Henri fit dans le même dessein, une irruption en Bohème & en Franconie. Il détruisit plusieurs magasins ennemis, mit Wirzbourg & Bamberg à contribution, & tua quelques milliers de soldats aux cercles. Mais les circonstances le forcèrent de reprendre promptement le chemin de la Saxe.

On avait envoyé en Pologne un corps de troupes Prussiennes, commandé par le général Dohna, pour rallentir la marche des Russes, qui s'avançaient vers l'Oder. On persuada aux Polonais, que leur pays devait rester également ouvert aux Prussiens & aux Russes, parce qu'en vertu du traité de Wélau, fait en 1657 entre le grand-électeur & la Pologne, la république ne devait permettre le passage sur ses terres, à aucun ennemi de la maison de Brandebourg. On pouvait répondre à cela, que les Russes étaient amis & alliés du Roi de Pologne, en qualité d'électeur de Saxe, & que les Prussiens étaient ses ennemis ; mais la faiblesse de la république l'empêcha de répondre. Les Prussiens exigèrent des contributions jusqu'à Posen, détruisirent les magasins rus-

ſes, enlevèrent de ſes terres le prince Sulkowsky, magnat polonais, & le menèrent priſonnier à Glogau avec ſa garde, qui conſiſtait en 200 hommes. Son crime était d'être ſoupçonné d'avoir levé ces 200 hommes pour l'armée Ruſſe.

Il eſt étonnant de trouver en Europe, au milieu du dix-huitième ſiècle, un état, qui, avec des poſſeſſions plus étendues que celles de la France ou de l'Allemagne, fût cependant aſſez dépourvu de forces & de moyens de défenſe, pour que ſes voiſins entraſſent à leur gré dans ſes provinces, comme dans un pays abandonné; & qu'un ſeul général, à la tête de quelques régiments, pût s'y maintenir auſſi long-tems qu'il jugeoit à propos, ou juſqu'à ce qu'un général d'une autre puiſſance vînt l'en chaſſer. Les Pruſſiens avec 30,000 hommes, mais ſans Frédéric, ne purent réſiſter à une armée de 80,000 Ruſſes. Au mois de juin, ces derniers ſe mirent en mouvement, ſous les ordres du feld-maréchal Soltikow, pour avancer vers l'Oder, par la Pologne. Ils avaient deſſein de ſe joindre à une partie des Autrichiens, & de pénétrer enſuite dans le Brandebourg.

Les Pruſſiens, qui craignaient d'être cou-

pés de la Silésie & de la Saxe, se pressèrent à l'envi avec les Russes, de regagner les bords de l'Oder. Le 22 juillet, les uns & les autres arrivèrent près du village de Kay, dans le Brandebourg, à deux lieues de ce fleuve, & les deux armées se trouvèrent si près, que la bataille fut inévitable. Ce jour-là même le général Wédel, que le Roi avait envoyé pour remplacer Dohna (25), était arrivé à l'armée. Frédéric était mécontent de Dohna, parce qu'il avait trop peu de résolution, & que dans la dernière marche, il avait manqué une occasion favorable d'attaquer avec avantage les Russes, près de Méseriz en Pologne. La bataille eut lieu le 23 juillet dès le matin. A la pointe du jour, les Russes étaient partis, pour continuer leur route vers Crossen sur l'Oder. C'était l'endroit où ils devaient se joindre à un corps d'Autrichiens, qui devait s'y rendre de la Lusace, sous les ordres du général Laudon. Wédel avait ordre d'attaquer les Russes & de les battre, afin d'empêcher la jonction. Il ne connaissait ni le pays, ni la force des ennemis, ni l'état de sa nouvelle armée. Cependant, il n'y avait pas un moment à perdre. Il attaqua les Russes dans leur marche,

fut battu, & après avoir perdu 6000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, il se trouva fort heureux, qu'on ne lui eût pas coupé le passage de l'Oder. Cette bataille est connue sous le nom de Kay, de Palzig, & de Zullichau.

Quelques jours après, les Russes se retirèrent sur la rive droite de l'Oder, & au commencement du mois d'août, ils campèrent près de Francfort. Là, le général Laudon, malgré la vigilance du Roi & du prince Henri, traversa la Lusace, & les joignit avec un corps de 18,000 Autrichiens. Au mois de juillet, Daun était entré de Bohème en Lusace, & avait hâté sa marche vers le Brandebourg, pour favoriser les desseins des Russes. Le Roi le côtoya en Silésie, le long de la Bober, & après la bataille de Kay, il fit avancer le prince Henri vers Sagan, pour empêcher la communication des Autrichiens avec les Russes. Pour lui, il se mit à la tête de l'armée de Wédel, qui était renforcée de quelques régiments venus de Silésie, se hâta de descendre la rive gauche de l'Oder, & passa de fleuve le 11 d'août, près de Reitwein, au-dessous de Francfort, pour livrer bataille aux Russes.

C'est ce qui arriva le lendemain ; & l'issue prouva ce que peut la fortune dans une action. Pendant sept heures que dura l'attaque des Prussiens, on eût dit qu'ils avaient remporté une victoire complette ; mais vers le soir, le sort se déclara pour les Russes ; ils redoublèrent leur résistance dans leurs derniers retranchemens, chassèrent les Prussiens de tous les postes avantageux dont ils s'étaient emparés, & restèrent maîtres du champ de bataille. Une courte description de cette journée, rendra la chose plus sensible.

L'armée russe qui, avec le corps d'Autrichiens, était forte de 80,000 hommes, s'était retranchée derrière quelques hauteurs, situées entre le village de Kunersdorf & l'Oder. Leur aîle droite s'étendait jusqu'à l'Oder, & de ce côté était, sur la montagne dite *Judenberg*, leur quatrième retranchement, défendu par des abattis. Les derrières du camp étaient couverts par des broussailles marécageuses & des hauteurs escarpées. De sorte que les Russes ne jugèrent pas à propos de changer de position, quoiqu'ils eussent les Prussiens derrière eux. Le 3 d'août, à trois heures du matin, le

Roi était parti avec l'armée, du village d'Oetſcher ; & après avoir fait un grand détour par un bois, il vint vers le midi, attaquer le flanc de l'aîle gauche des Ruſſes. Cette attaque ſe fit en colonnes & avec tant d'effet, qu'ils furent obligés d'abandonner leurs batteries l'une après l'autre. Ils ſe retirèrent dans leurs derniers retranchements, ſur la montagne de Judenberg. A ſix heures du ſoir, les Pruſſiens étaient, ſur cette montagne, maîtres des trois premiers retranchements & de 100 canons, qu'ils avaient pris à l'ennemi.

Il eſt probable, que ſi le Roi n'avait point fait renouveller l'attaque par ſes troupes, déjà fatiguées, les Ruſſes ſe feraient retirés entièrement, & ils auraient fait une perte conſidérable. Mais Frédéric ne voulut pas lâcher priſe ; & ce qui le confirmait dans l'eſpérance du ſuccès, c'eſt que le général Wunſch devait attaquer l'autre aîle de l'ennemi avec un corps venu de Francfort. Dans cette nouvelle attaque le Roi s'expoſa aux plus grands dangers, & eut deux chevaux tués ſous lui. Après quinze heures de marche & de bataille, la fortune & les forces abandonnèrent ſes troupes. Cinquante pièces

de canon rangées ſur la montagne, & le feu de la mouſqueterie, renverſèrent un nombre de Pruſſiens d'autant plus grand, qu'ils étaient obligés de ſe preſſer les uns ſur les autres, faute d'eſpace pour s'étendre. La cavalerie ne fut pas plus heureuſe dans une tentative qu'elle fit contre les hauteurs. Seidliz fut bleſſé. Le feu des cartouches rompit les rangs; cavaliers & fantaſſins, tout fut bientôt mêlé & en déſordre. Laudon profita de ce moment, pour décider la victoire. Il s'avance avec ſes troupes encore fraîches, derrière l'aîle droite, tombe en flanc & en queue ſur les Pruſſiens fatigués & en déſordre, les oblige à ſe retirer, & reſte maître du champ de bataille. Dans l'eſpace d'une heure, ils perdirent les batteries qu'ils avaient priſes, & plus de cent de leurs propres canons. Le général Wunſch était bien arrivé à Francfort vers la fin de la bataille, & avait fait priſonnière la garniſon ruſſe; mais trop tard. Il y apprit la funeſte iſſue du combat, & n'eut rien de plus preſſé que de ſe retirer.

Le Roi ſe poſta près du village d'Oetcher, à deux lieues du champ de bataille, dans le même endroit où il avait paſſé la nuit précé-

dente. » Il n'avait pas plus de 5000 hommes » avec lui «, écrivit quelqu'un le jour d'après; « les régiments ne ſemblaient plus que » des compagnies. Le lendemain matin, j'ai » vu le Roi, au milieu de cette petite trou» pe, couché ſur un peu de paille, dans les » ruines d'une maiſon de payſan, dormir » auſſi tranquillement, que s'il n'eût pas eu » à craindre le moindre danger. Son chapeau » lui couvrait la moitié du viſage, ſon épée » nue était à côté de lui, & à ſes pieds ron» flaient deux adjudants couchés ſur la terre. » Un grenadier montait la garde devant la » maiſon. Ce monarque ſemble avoir en ſon » pouvoir le ſommeil & le repos, ainſi que » la préſence d'eſprit. Dès qu'il eſt hors de » la portée des armes, le ſentiment de ſa » ſupériorité & la confiance dans ſon bon» heur, reprennent le deſſus; il ne voit plus » le danger, & ſe livre au repos avec autant » de ſécurité, que ſi l'ennemi était à vingt » lieues. «

Le même jour, ſon armée repaſſa l'Oder, près de Reitwein, mais diminuée de moitié. Elle emmenait plus de 12,000 bleſſés. (26) La perte des Ruſſes ne fut guère moins conſidérable. « Si je remporte encore

» une victoire comme celle-là, dit Soltikow, je retournerai ſeul, un bâton à la main, en porter la nouvelle à Pétersbourg. »

Après deux batailles gagnées coup-ſur-coup, le général crut avoir aſſez fait pour la cauſe commune, contre le Roi de Pruſſe. Il déclara poſitivement, qu'il ſe croyait fondé, à ne plus expoſer dans cette campagne ſon armée affaiblie. Cette conduite fit perdre aux ennemis du Roi tout le fruit de cette victoire. En effet, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces deux journées, c'eſt qu'elles n'influèrent preſque point ſur la ſituation politique du Roi, & ne produiſirent aucune révolution dans les affaires. Frédéric parut plus redoutable que jamais à ſes ennemis, & cependant, jamais il n'avait été dans une poſition plus dangereuſe. On lui avoit coupé toute communication avec la Saxe & la Siléſie, & il ne pouvait recevoir aucun ſecours de ces provinces. L'armée des cercles était entrée dans la Saxe, que le prince Henri avoit quitté pour ſe rendre en Siléſie. Daun était dans la baſſe-Luſace, avec les principales forces autrichiennes, & avait eu une entrevue à Guben avec le général Sol-

tikow. Rien ne pouvait empêcher la jonction avec l'armée Ruſſe. Chacune de ces deux armées était plus forte que celle que Frédéric pouvait leur oppoſer à toutes deux. N'était-il pas naturel, de s'attendre à voir une armée combinée tomber ſur Berlin, une autre ſe répandre dans la Siléſie ? Ne pouvait-on pas délivrer la Saxe, aſſiéger Magdebourg, & réduire le Roi aux dernières extrémités ?

Rien de tout cela n'arriva. Le génie de Frédéric ſemblait lui avoir dit le lendemain de la bataille de Kunersdorf, qu'il n'avait point à craindre ces revers. Quelques jours avant, le duc Ferdinand lui avait envoyé un officier, pour lui annoncer la victoire qu'il avait remportée le premier d'août, près de Minden. Frédéric ordonna à cet officier, d'attendre quelques jours, afin qu'il put répondre au compliment du Duc, par une nouvelle de la même nature. Le lendemain de la bataille, Frédéric voyant cet officier, lui dit : » Je ſuis fâché de » n'avoir pas pû préparer une meilleure nou» velle pour le duc ; mais ſi, ſur votre » paſſage, vous ne trouvez pas Daun à » Berlin, & Contades à Magdebourg, aſ-

» surez le duc de ma part, que tout n'est » pas perdu. »

A la vérité, les Russes avaient passé l'Oder, après avoir été renforcés par 19,000 Autrichiens, commandés par Haddik; mais leur lenteur & leurs divisions laissèrent au Roi le tems de prendre une position qui couvrait Berlin. Il tira de cette ville de quoi fournir son armée d'artillerie & de munitions; il forma de ses faibles régimens, une chaîne qu'il opposa aux Russes, & montra un courage & une résolution, qui leur ôtèrent l'envie de l'attaquer de ce côté. Ils se retirèrent vers la Lusace, & ne se trouvèrent plus qu'à quelques lieues des Autrichiens. Cette circonstance n'empêcha pas le Roi de les suivre à pied; & il envoya, sous leurs yeux en Saxe, une partie de sa faible armée, commandée par le général Wunsch. Dans le même tems, le prince Henri, qui par des évolutions adroites avait eu l'art de faire échouer tous les projets de Daun, entra dans la Lusace, & éloigna par-là les principales forces autrichiennes de l'armée des Russes, en attirant les premiers vers les frontières de la Saxe & de la Bohème.

Au mois de ſeptembre, la Luſace était obligée de nourrir quatre armées. Les Ruſſes ſentirent les premiers la diſette des vivres. La cour de Vienne leur offrit de l'argent pour en acheter; mais Soltikow répondit : *mes ſoldats ne mangent point d'argent :* & il dirigea ſa marche vers la Pologne, par la Siléſie, pour ſe rapprocher de ſes magaſins. Laudon l'accompagna avec de nouveaux renforts, & tâcha de l'engager à faire le ſiège de Glogau, & à le détourner de repaſſer l'Oder. La promptitude du Roi diſſipa tous ces projets.

L'armée combinée des Ruſſes & des Autrichiens, arrivée le 24 ſeptembre ſur les bords de l'Oder, était ſur le point de deſcendre ce fleuve juſqu'à Glogau. Dans ce deſſein elle avait fait tracer un camp près de Beuten. Mais quel fut l'étonnement de leur avant-garde, lorſque voulant s'en approcher, ils le trouvèrent occupé par les Pruſſiens, que l'on croyait en Siléſie ! Soltikow & Laudon l'obſervèrent de loin, & n'oſèrent y attaquer le Roi. Le 28 ſeptembre, ils paſſèrent l'Oder au-deſſous de Beuten. Ils continuèrent leur marche le long de ce fleuve, & parurent vouloir faire une

tentative ſur Breſlau. Mais ils trouvèrent par-tout les Pruſſiens ſur leur chemin, & tous les paſſages étaient ſi bien gardés, qu'il ne leur reſtait plus aucune eſpérance de ſe procurer dans cette province une place tenable, ni des quartiers d'hiver. La dernière tentative qu'ils firent pour s'approcher de Breſlau, eut lieu près de Hernſtadt. Cette ville était occupée depuis peu par les Pruſſiens. Soltikow menaça d'y mettre le feu, ſi la garniſon refuſait de ſe rendre. L'officier pruſſien répondit, qu'il avait ordre de défendre la ville, quand même les Ruſſes ſe conduiraient en incendiaires, ſelon leur coutume. Cette réponſe courrouça le général, & la ville fut livrée aux flammes.

De là, l'armée combinée tourna vers la Pologne. Vers la fin d'octobre, il n'y avait plus de Ruſſes, ni d'Autrichiens dans la Siléſie, ni dans le Brandebourg; mais les traces de leurs ravages fumaient encore par-tout, dans les villes & les campagnes. Les habitans de douze villages livrés aux flammes, furent obligés d'abandonner leurs foyers: on frémit d'horreur, quand on lit le récit des dévaſtations que les Ruſſes firent pendant tout le cours de cette campa-

gne dans le Brandebourg & la Silésie. (27) On a admiré leur discipline dans quelques villes; mais c'est qu'on y avait mis des troupes réglées disciplinées par Pierre I. Les campagnes, au contraire, furent livrées aux troupes barbares de cet empire. Les Cosaques, les Calmouques, les Tartares de la Barbarie ne connaissent d'autre manière de faire la guerre, que le pillage, la destruction & l'incendie. Ils ne font aucune différence entre le soldat armé & le citoyen sans armes. Tous les habitans du pays ennemi sont à leurs yeux autant d'ennemis, dont les biens, le corps & la vie sont en leur pouvoir. Leur figure est affreuse, leurs inclinations féroces; leur estomac digère la chair crûe & les fruits verds. Toujours à cheval, ou couchés sur la terre nue, ils n'ont jamais d'autre toît que le ciel. Leurs armes sont l'arc, la flèche, le sabre & la lance. Ils poursuivent avec fureur les filles & les femmes, & les rides de l'âge ne mettent point ce sexe à l'abri de leur brutale passion.

Ces barbares étaient regardés dans le Brandebourg comme des monstres, des antropophages. La terreur marchait devant

eux. Les villageois ſe réfugiaient dans les villes, & les villages abandonnés étaient livrés au pillage & aux flammes.

Les dévaſtations & les ravages que cauſèrent les Ruſſes dans toutes les campagnes, tarirent bientôt les ſources d'où ils auraient pu tirer des vivres & du fourrage, s'ils avaient connu l'utilité de la diſcipline, & l'humanité; la diſette les força d'abandonner tous leurs avantages, & de ſe rapprocher de leurs magaſins de Pologne. Il y a apparence, qu'on ne ſouffrira plus ces déſordres barbares parmi les troupes ruſſes. Les Calmouques & les Coſaques commencent à s'accoutumer à la diſcipline, & on a ſu leur inſpirer quelques ſentimens d'humanité, d'attachement & de reconnaiſſance. Diſons donc, que ſi ces déſordres affreux dèshonorent encore la nation ruſſe, il faudra s'en prendre aux généraux, qui n'auront pas profité des moyens qu'ils avaient de les empêcher ou de les prévenir.

Ces barbaries occaſionnaient des repréſailles. Il n'eſt aucune eſpèce d'atrocité dont les partis ennemis ne ſoient capables, lorſqu'ils croyent avoir à ſe venger, & qu'ils en ſont les maîtres. Dans ce cas, il n'y a

plus de différence entre le peuple policé & le peuple barbare. On trouva dans le bagage du général Contades en Westphalie, une lettre du vieux maréchal de Belle-isle, où il disait : *Il faut faire un désert devant l'armée.* L'ambassadeur de France à Vienne écrivait au marquis de Montalembert, après la bataille de Kunersdorf : « Il faut achever » de détruire le Roi de Prusse. Vous de- » vez employer tout votre crédit dans l'ar- » mée russe, pour l'engager à passer l'Oder. » Il faut montrer aux Russes la perspective » du pillage de Berlin & de toute la marche » de Brandebourg. » Voilà comme auraient écrit les Calmouques, s'ils avaient su écrire.

Laudon se sépara des Russes en Pologne, & marcha vers la haute-Silésie. Frédéric y laissa quelques troupes, pour observer ses mouvemens, & mena son armée en Saxe. Alors les troupes prussiennes occupaient l'électorat, à l'exception de Dresde & de quelques autres villes. L'armée des cercles, renforcée de plusieurs régiments autrichiens, avaient pénétré, au mois d'août, jusqu'aux bords de l'Elbe, sous la conduite du prince Frédéric de Deux-Ponts. Les garnisons prussiennes, se trouvant trop faibles, avaient

été obligés d'abandonner Léipzig, Wittenberg & Torgau. Le général Wunſch, qui vint en Saxe après la bataille de Kunersdorf, reprit ces villes ſans beaucoup de peine. Mais ce corps était arrivé quelques jours trop tard, pour empêcher la reddition de Dreſde. Le comte de Schmettau, qui commandait cette place, la voyant inveſtie, & n'ayant aucune nouvelle de l'armée du Roi, capitula le 4 ſeptembre, ſans attendre un ſiège en forme. Ce général qui, l'année précédente, avait montré beaucoup de réſolution & de courage, ſe couvrit par cette action d'une honte ineffaçable. Le Roi le déclara incapable de ſervir davantage; ce fut toute ſa punition.

Les troupes des cercles étaient donc maitreſſes de Dreſde, & elles tâchaient de ſe ſoutenir dans cette contrée. Au mois d'octobre, le prince Henri arriva vers l'Elbe. Les connoiſſeurs admirent cette marche. Ce prince, pour éviter Daun qui pouvait l'inveſtir près de Landskron, fut obligé de faire un détour. Il exécuta ſon projet pendant la nuit, avec tant de prudence & de célérité, que le 27 ſeptembre, il ſurprit un corps d'Autrichiens, près de Hoyerwerda, prit

le général Wéla qui le commandait, ainsi que 30 officiers & 1500 soldats, & arriva en Saxe avant que Daun eût pu s'en douter. En effet, ce général croyait que les Prussiens voulaient aller en Silésie, & cette opinion lui fit perdre deux marches, parce qu'il dirigea sa route en conséquence.

On ne put empêcher le prince de passer l'Elbe auprès de Torgau, & de se joindre au général Wunsch. Alors Daun hâta sa marche vers la Saxe, pour couvrir Dresde. Il passa l'Elbe, & tâcha; de concert avec l'armée des cercles, de se rendre maître de ce fleuve. Mais le 29 octobre, Henri battit un corps d'Autrichiens envoyé à cet effet, sous les ordres du général Arenberg, & garda sa position près de Torgau. (*a*)

Tel était l'état des affaires au commencement de novembre, lorsque le Roi arriva de Silésie en Saxe, avec 20 bataillons & 30 escadrons, & se joignit au prince Henri.

(*a*) Le régiment de Platen, dragons, qui se distingua dans cette bataille, eut la permission de battre la marche des grenadiers, & cette distinction fut une récompense suffisante pour ce régiment. Les officiers de l'état-major & les capitaines eurent des croix de l'ordre du mérite.

Il dit, en abordant son frère : « Henri est » le seul général, qui n'ait point fait de faute » dans cette guerre. « La guerre était éloignée des états du Roi. Les Russes étaient en Pologne, & les Autrichiens étaient bornés à un petit canton de la Saxe, entre Dresde & la Bohème. Le Roi résolut de leur disputer aussi ce canton, & il s'avança vers Dresde avec son armée. Pour pouvoir entreprendre quelque chose contre cette ville, il était nécessaire de forcer à la retraite, l'armée qui la couvrait. Daun s'était campé sous les canons de la ville, & était à l'abri d'une attaque. Le Roi essaya un autre moyen pour le tirer de sa position. Il envoya le général Fink avec un corps considérable, autour de l'armée ennemie, occuper des postes dans les montagnes de Maxen. Son dessein était de couper aux Autrichiens & à Dresde les vivres du côté de la Bohème; ou du moins, de mettre les premiers en mouvement, par l'appareil de cette entreprise. L'exécution de ce projet aurait été dangereuse pour Daun; il se mit en devoir de la prévenir, ce qui donna occasion à un des plus célèbres évènements de cette guerre. Le 12 novembre, un corps de Prussiens, composé de 9 généraux,

500 officiers, & 12,000 ſoldats (*a*) mit bas les armes près de Maxen, & fut fait priſonnier de guerre par les Autrichiens.

Il eſt certain que les Autrichiens avaient l'avantage du nombre, des hauteurs & du ſoutien de leur grande armée. Daun lui-même ordonna l'attaque. Les Pruſſiens étaient dans un fond, dont toutes les iſſues étaient occupées par les Autrichiens. Le 20, il ne leur reſtait plus de poudre, & ils n'avaient aucun ſecours à eſpérer; mais toutes ces circonſtances ne juſtifient point le chef des Pruſſiens, d'avoir manqué de prudence & de réſolution. A ſon retour, il fut caſſé avec quelques autres généraux, qui avaient opiné pour la capitulation. Les régiments d'infanterie qui avaient été pris, perdirent l'honneur qu'ils avaient auparavant, de battre la marche des grenadiers.

Daun envoya à Vienne 114 drapeaux Pruſſiens & un grand nombre de timbales & de trompettes, qui furent portés en triomphe

(*a*) Les relations autrichiennes font monter le nombre des priſonniers à 14,000, & les Pruſſiens ſeulement à 10,000. Ainſi, on ne ſe trompera guère en prenant un nombre moyen, & les mettant à 12,000.

dans le château. Les Autrichiens trouvèrent que cette action valait bien la prise de l'armée saxonne près de Pirna. Quelque tems après, le général Beck enleva près de Meissen, un autre corps de Prussiens, composé de 1500 hommes, avec un général & 60 officiers, l'artillerie, les bagages, &c. (*a*) Cependant ces évènemens ne produisirent aucun changement remarquable dans la situation des armées principales. On eût dit que le sort voulait montrer combien Frédéric pouvait perdre, sans cesser d'être redoutable. Il se maintint dans sa position près de Dresde; de sorte que Daun, qui ne pouvait éloigner les Prussiens, était obligé, pour couvrir la ville, de rester toujours vers les portes.

Les deux armées continuèrent la campa-

(*a*) Le Roi avait placé ce corps près de Meissen, sur la rive droite de l'Elbe; il étoit commandé par le major général Dierke, & destiné seulement à observer si l'ennemi n'enverrait point de ce côté quelques détachemens sur Torgau ou Berlin. Daun fit attaquer ce corps le 3 décembre, par une troupe plus considérable, commandée par le général Beck. Cette troupe pressa le corps de Dierke, qui se défendit pendant 24 heures, enfin, l'ayant entouré de tout côté, il le força de se rendre.

gne au milieu du plus grand froid, & changèrent leurs tentes en huttes de paille. Les nations semblaient avoir changé de nature. Au mois de janvier, les Français & les Allemands étaient encore en campagne, tandis qu'au mois d'octobre, les Russes & les Suédois avaient déjà gagné leurs quartiers d'hiver. Le Roi partageait avec l'armée toutes les incommodités de cette situation; il vivait au quartier général de Freiberg, avec autant de simplicité qu'au camp, c'est-à-dire, avec plus d'épargne & de médiocrité, que le dernier général de toute autre armée. Sa seule récréation était la conversation des gens de lettres, la lecture & la musique. (*a*)

L'issue de cette campagne paraissait assez répondre aux vues des différentes puissances, & à l'espoir des ennemis de Frédéric; cependant ils crurent avoir fait trop ou trop peu contre lui, pour s'arrêter en si beau chemin. On résolut donc de continuer la guerre. Cette résolution s'affermit de plus en plus, lorsqu'on vit le Roi de Prusse &

(*a*) Au milieu même de la guerre, le Roi consacroit tous les jours quelques heures à la musique; il jouoit sur la flûte quelques concerts de Quantz, ou de sa propre composition.

celui d'Angleterre pancher pour la paix. En effet, ces deux cours avaient fait connaître leurs diſpoſitions aux envoyés des puiſſances belligérentes à la Haie. Staniſlas, à qui le ſort n'avait ſemblé donner deux fois la couronne de Pologne, que pour le rendre plus malheureux en la lui enlevant autant de fois, offrit la ville de Nancy où il réſidait, pour faire les négociations. (28) Les Etats généraux propoſèrent Breda. Mais on prenait des peines inutiles. Les puiſſances ennemies différèrent ſi long-temps de ſe déclarer, leurs réponſes furent ſi vagues, qu'on ſentit aiſément, qu'ils ne croyaient pas encore que la paix put leur être avantageuſe. Elles ne pouvaient pas encore eſpérer que le Roi de Pruſſe & ſes alliés ſe ſoumettraient aux conditions qu'on voulait leur impoſer; & elles ſe flattaient pouvoir bientôt les preſcrire en vainqueurs. On ne voulait pas avoir ſacrifié en vain, depuis trois ans, un million de ſoldats & des ſommes immenſes. En conſéquence, on travailla avec ardeur, pour ſe préparer à une nouvelle campagne.

Trois femmes préſidaient alors à ces réſolutions, Marie-Thérèſe, Eliſabeth & la

marquise de Pompadour ; & ces trois femmes décidèrent, que l'Europe serait encore livrée à la désolation & au carnage. Si elles eussent été témoins des horreurs d'une bataille ; si elles eussent vu des monceaux de morts & de mourants, des ruisseaux de sang, des membres palpitants, n'auraient-elles pas eu horreur de leurs propres desseins ? Il y a des observateurs qui n'en conviendront point. Les femmes qui aiment tout ce qui remue leurs passions, ne détournent pas toujours les yeux des scènes les plus tragiques & les plus barbares. Les Dames de Bologne, pendant le carnaval, vont en domino assister à des dissections anatomiques ; celles de Lisbonne ont un très-grand plaisir à voir brûler les hérétiques ; & les élégantes de Paris n'hésitèrent point, de payer 10 à 12 louis le plaisir de voir déchirer en morceaux le malheureux Damiens.

Cependant la haine particulière des ministres des puissances liguées contre le Roi de Prusse, ne contribua pas peu à l'opiniâtreté de ses ennemis. Kauniz, Choiseul & Brühl, (*a*) croyaient avoir des raisons de

(*a*) C'est le fils de ce ministre si fatal aux Prussiens que Frédéric-Guillaume II a choisi pour gouverneur

naïr Frédéric ; & ils firent servir à leur vengeance particulière, le pouvoir qu'ils avaient sur l'esprit de leurs maîtres. Ainsi l'on peut dire, que la passion eut plus de part que la politique à la continuation de cette guerre, & des milliers d'hommes furent égorgés, des provinces entières dévastées, parce que ces trois ministres voulaient se venger ! (*a*)

Un grand avantage pour le Roi de Prusse, c'est qu'il resta toujours maître de traiter la Saxe en pays ennemi. Quoique Dresde ne fut pas en son pouvoir, il pouvait cependant, sans beaucoup d'obstacles, tirer de cet Electorat & de la Thuringe, des ressources pour continuer la guerre. Les contributions que Frédéric tira de la Saxe en 1760, montèrent à plus de deux millions d'écus en argent (8 millions de livres environ), 10,000

du prince héréditaire ; ce choix prouve une ame élevée dans le Roi Prusse régnant, en même-tems qu'il honore le comte de Brühl.

(*a*) C'est ce qu'on peut voir dans la lettre que le Roi écrivit au marquis d'Argens, après la bataille de Lignitz ; il y parle du duc de Choiseul de manière à faire croire qu'il avait autant de haine contre ce ministre, que ce ministre en avait contre lui.

hommes de recrues, quelques centaines de mille boiſſeaux de bled, plusieurs milliers de chevaux, bœufs, moutons, &c. Les plus belles forêts furent coupées & vendues, les fermiers de l'électeur furent obligés de payer une année d'avance. On accuſa la ville de Leipzig, d'avoir mieux traité les autres troupes que celles du Roi; & ſous ce vain prétexte, on lui fit payer une amende de huit tonnes d'or. Le capitaine chargé d'exiger cet argent, fit enfermer dans la citadelle les conſeillers & les riches marchands de la ville, & les y laiſſa ſans lit, ſans feu & ſans lumière, juſqu'à ce qu'ils euſſent payés; on fut même obligé de lui faire préſent de 1000 écus en reconnoiſſance de ſes bons procédés. Il n'eſt plus queſtion d'humanité & de juſtice, l'orſqu'il s'agit de ſa propre conſervation; & telle était la ſituation où ſe trouvait le Roi.

On eut recours à un autre moyen pour tirer de l'argent; ce fut la fauſſe monnaie. On pouſſa les choſes ſi loin, que 8 écus avaient à peine la valeur intrinſèque d'un ducat. (29) Avec ces moyens & les ſubſides anglais, Frédéric vint à bout, dans l'eſpace de quelques mois, de compléter ſon

armée, & de ſe préparer à une nouvelle campagne. On fait monter les troupes qu'il avait alors, à 129 bataillons & 105 eſcadrons. L'armée pruſſienne n'était plus compoſée de ſoldats exercés, comme au commencement de la guerre. Les troupes du Roi avaient été un peu diminuées dans cette campagne, & il avait un grand nombre de jeunes gens qui n'étaient pas accoutumés à porter les armes. Cependant ils firent leur devoir ſous la conduite du Roi, & encouragés par l'exemple des vétérans qui reſtaient encore.

Depuis le commencement de la guerre, l'armée pruſſienne avait perdu plus de 40 généraux, tués, bleſſés ou faits priſonniers. Dans la conſtitution des armées pruſſiennes, cette perte eſt plus difficile à réparer que dans toute autre; parce que les officiers ſont obligés de ſe former ſucceſſivement dans tous les grades, avant de parvenir à celui de général.

Des relations de ce tems, qui prenaient leur ſource chez les ennemis du Roi, ne font monter qu'à 80,000 hommes toutes ſes forces au commencement de 1760. Cette petite armée avait à ſe défendre contre

100,000 Autrichiens, 80,000 Russes, 20,000 soldats des cercles & 20,000 Suédois, en tout 220,000 hommes. Cent mille Français devaient non-seulement se rendre maîtres de la Hanovre, mais encore pénétrer dans le Brandebourg. Cette armée était commandée par le Duc de Broglie.

Il était probable qu'une supériorité de forces si considérable, forcerait le Roi à partager son armée, ou s'il voulait la laisser réunie, à abandonner à l'ennemi, ou la Saxe, ou la Silésie. Voici quel était le plan que les cours de Vienne & de Pétersbourg avaient formé pour cette nouvelle campagne. Les Russes devaient aller en Silésie, s'y joindre à un corps considérable d'Autrichiens, qui devait y venir de Bohème avec un convoi d'artillerie, pour se rendre maîtres de l'Oder, par la prise de Breslau ou de Glogau. On croyait que Daun, avec son armée & les troupes des cercles, occuperait assez le Roi en Saxe, pour l'empêcher de se porter en Silésie contre les Russes, ou d'y envoyer une partie de ses troupes.

Au mois de mai, les armées se mirent en mouvement contre la Saxe & la Silésie. Laudon commença en Silésie l'exécution du plan,

& il réuffit. Ce général à la tête d'un corps confidérable, formait l'aîle droite de l'armée autrichienne, dont les quartiers d'hiver s'étendaient depuis la Bohème jufqu'à Troppau, le long des frontières. Il s'en détacha au mois de mai & traverfa la Bohème, pour s'avancer dans la baffe-Siléfie, & le 23 juin il défit entièrement le général pruffien, la Motte Fouqnet, dans un camp retranché près de Landshout. On repréfente ce camp comme une forterefle, & l'attaque comme un affaut. Laudon, après avoir franchi quelques retranchements, fomma le général de fe rendre prifonnier avec fon corps. Fouquet, qui fe fouvenait encore de l'action de Maxen, refufa de fe rendre, & fe défendit de montagne en montagne. A la fin il fut fait prifonnier avec quelques autres généraux & 5000 foldats. (*a*) Il eft certain que les ennemis avaient près de trois fois plus de monde que les Pruffiens. Laudon commandait 30,000 hommes, & Fouquet n'en

(*a*) Le Roi eftimait particulièrement le général Fouquet, & entretenait avec lui une correfpondance fuivie. Nous donnerons à la fin de ce volume quelques-unes des lettres qu'il lui écrivit.

avait que 13,000. Cette circonſtance ne diminue en rien la gloire du vainqueur ; mais ce qui le couvre d'une honte ineffaçable, c'eſt qu'après la bataille, il abandonna la ville de Landshout au pillage & à la brutalité du ſoldat. Il faut que la diſcipline d'une armée ſoit bien mauvaiſe, ſi on ne peut empêcher de pareils déſordres ; ou que le général lui-même ſoit bien barbare, s'il les permet comme une récompenſe du courage.

Le premier fruit de cette victoire fut la conquête de Glatz. Laudon ne trouva dans ces contrées qu'une faible réſiſtance. Le Roi était encore en Saxe, & le prince Henri obſervait avec ſon armée, ſur la Warte & l'Oder, les mouvements des Ruſſes. Glatz n'avait qu'une faible garniſon de 2,400 hommes, & cette garniſon ſe défendit faiblement. Laudon reçut du gros canon d'Olmutz ; Gribeauval dirigeait les ouvrages (*a*).

La tranchée fut ouverte le 20 juillet ; & le 26, 16 batteries attaquèrent la forteresse. Les aſſiégés abandonnèrent auſſi-tôt une flèche ; les Croates s'en emparèrent,

(*a*) C'était un officier Français, qui en 1758 était paſſé au ſervice de l'Impératrice-Reine, avec l'agrément du Roi.

& se jettèrent en foule dans les fortifications. La garnison composée en grande partie d'étrangers & de transfuges, fit une émeute : des compagnies entières mirent bas les armes, & passèrent du côté de l'ennemi, & dans l'espace de quelques heures, la forteresse & la garnison se trouvèrent sans capitulation entre les mains des Autrichiens. Le commandant prussien, nommé d'O, fût échangé, & condamné après la guerre à être décapité; Frédéric lui fit grace & se contenta de le casser.

Les Russes qui, au commencement, semblaient vouloir aller en Poméranie, ou dans la nouvelle-Marche, s'étoient retournés subitement de Posen, vers la Silésie, pour se joindre à Laudon près de Breslau. Ce général, pour faciliter cette jonction, s'avança de Glatz vers Breslau, & tenta de surprendre cette ville. Le 30 juillet il la somma de se rendre. Laudon disait pour raison : » Que Breslau n'était pas une forteresse, » qu'il serait contre les usages de la guerre » de la défendre; que le Roi était au-delà » de l'Elbe & le prince Henri sur la Warte; que les Russes allaient paraître dans

» deux jours avec 75,000 hommes; qu'il
» croyait que la ville aimerait mieux rece-
» voir les Autrichiens que les Russes; qu'il
» laissait la garnison maîtresse de la capitu-
» lation ; mais que si on refusait de se
» rendre, 44 mortiers allaient la livrer aux
» flammes. » Le général Tauenzin, qui commandait la place, répondit : « Que
» Breslau était une forteresse, & qu'il at-
» tendrait l'ennemi sur les remparts, quand
» même toutes les maisons seroient rédui-
» tes en cendres. » Aussi-tôt on commença à tirer. Quelques édifices, & entre autres la maison du Roi, bâtiment médiocre situé près du couvent des capucins, furent brûlés. (30) Mais l'apparition subite du Prince Henri, qui était arrivé dès le 4 d'août près de Neumarkt, à quatre milles de Breslau, fit cesser le siège, & empêcha la jonction des Autrichiens & des Russes. Laudon se retira sur Schweidnitz, & Soltikow qui était arrivé de l'autre côté de l'Oder jusqu'à Hundsfeld, à un mille de Breslau, ne jugea pas à propos de passer le fleuve, pour tenter quelqu'action contre le prince Henri.

On peut aſſurer que la contenance de ce prince avec 30,000 hommes contre 70,000 Ruſſes & 30,000 Autrichiens, décida du ſuccès de la campagne en faveur du Roi. Le plan des ennemis ſe trouvait rompu. Mais on ſent bien auſſi que le général ruſſe agit avec une précaution, qui ne répondait guère au plan concerté. Il ne ſongea qu'à ménager ſon armée. Il craignait d'être obligé de répondre d'un mauvais ſuccès. (31)

La méfiance réciproque, & la jalouſie mutuelle des généraux dans les troupes alliées, chargées de l'exécution d'une entrepriſe commune, ſont des maux preſqu'inévitables qui détruiſent les avantages de la ſupériorité. La bonne intelligence d'Eugène & de Marlborough eſt peut-être un exemple unique dans ſon eſpèce. Aſſurément, la circonſpection du général ruſſe prenait plus ſa ſource dans ſes propres idées, que dans les ordres de l'impératrice; mais le général d'une armée de 70,000 hommes à 500 lieues de ſa cour, eſt pour ainſi dire indépendant. On ne pouvait point envoyer des couriers & attendre des ordres, pour diriger les mouvemens journaliers.

Telle était la poſition des armées en Si-

léſie, lorſque le Roi réſolut de venir au ſecours de cette province. Au mois de juillet, il avait entrepris le ſiège de Dreſde, & avait été obligé de le lever. (*a*) Les mouvements qui précédèrent ce ſiège, & qui tendaient à engager les Autrichiens à une bataille, ou à les éloigner de Dreſde, ſont très-étonnants, & méritent d'être rapportés. Dès le milieu du mois de juin, le Roi avait paſſé l'Elbe au-deſſous de Dreſde, & Daun n'avait oſé l'en empêcher, de peur d'engager un combat en raſe campagne. Mais au commencement de juillet, le roi s'étant tourné vers la Luſace, & ſe trouvant le 6 près de Bautzen, les Autrichiens le ſuivirent à plus grandes marches; parce qu'il leur importait beaucoup, de garder leur communication avec Laudon & les Ruſſes, & de prévenir la jonction du Roi avec le prince Henri. En effet, cette jonction ſemblait être le but de la marche des Pruſſiens;

(*a*) Le danger était d'autant plus preſſant, que le général de Ried avait pris entre Meiſſen & Rieſa huit bateaux chargés de bled, & toutes les munitions de guerre qu'on avait fait venir de Magdebourg par l'Elbe, & qu'un détachement de Freiberg menaçait d'attaquer parderrière l'armée pruſſienne.

& Daun croyait avoit dérangé leur projet. Le 8 juillet il était déjà parvenu au-delà de la Queis, près d'Ottendorf en Siléſie, tandis que le Roi n'était encore qu'en Luſace, & par conſéquent il avait ſut lui deux journées d'avance. Mais il apprit bientôt que ces deux journées de marche tournaient à l'avantage de Frédéric. En effet, le Roi dirigea tout-à-coup ſes ttoupes vers l'Elbe, & ſe trouva le 12 juillet devant Dreſde. L'armée des cercles ſe tetira promptement. On ſomma la ville. Le général Maquire, qui commandait la garniſon compoſée de 15,000 hommes, réſolut de ſe défendre, & on commença à canoner la place avec l'artilletie qu'on avait fait venir de Magdebourg par l'Elbe. Les aſſiégeans détruiſirent les édifices des fauxbourgs, & réduiſirent en cendres de belles égliſes, & plus de 260 maiſons. L'incendie ne ſervit qu'à augmentet le malheut des habitants. Le 20 juillet, le général Daun arriva de nouveau près de Dreſde. Le Roi leva le ſiège, & entra pour la troiſième fois dans la Siléſie, ſous les yeux de l'atmée autrichienne, après avoir paſſé l'Elbe, la Sprée & la Bober. Quoique tous les ponts fuſſent rompus, il fit dans

l'espace de cinq jours, avec ses troupes & 2,000 chariots, un chemin de quarante lieues, & arriva le 7 d'août près de Bunzlau en Silésie.

Vers le même tems, Daun s'était avancé vers Luban, & s'étant joint au corps commandé par Laudon, il s'efforça avec toutes les troupes Autrichiennes, d'empêcher le Roi de gagner Breslau, & de se joindre au prince Henri. La Silésie voyait sur son territoire presque toutes les forces militaires de l'Autriche, de la Russie & de la Prusse. 70,000 Prussiens avaient devant eux 100,000 Autrichiens & 75,000 Russes. Daun dirigea ses mouvements de manière à contrarier la marche du Roi, sans cependant s'exposer à une attaque. Les deux armées s'avancèrent pendant quelques jours l'une à côté de l'autre, & n'étaient séparées que par le Katzbach, ruisseau assez rapide. Le 14 d'août, le Roi se trouva près de Lignitz, & Daun vis-à-vis de lui près de Walstadt, couvent situé dans la campagne, célèbre par une grande bataille donnée en 1241, entre les chrétiens & les Tartares.

Les Russes qui se trouvaient encore audelà de l'Oder, à quelques milles de Bres-

lau, n'étaient point contents de cette marche parallele des Autrichiens. Ils penſaient que puiſqu'on n'avait pas empêché le Roi de paſſer l'Elbe, la Sprée & la Bober, on ne l'empêcherait pas non plus de paſſer l'Oder près de Steinau; & qu'enſuite il tomberait ſur eux avec le prince Henri. Il n'en coûtera au Roi, diſait le général Soltikow, qu'une de ſes marches forcées & de ſes artifices ordinaires. Ce général avait déclaré expreſſément, que dès qu'on aurait laiſſé paſſer l'Oder au Roi, il ſe retirerait en Pologne. Daun ſe vit donc obligé de riſquer une bataille, pour l'arrêter. Il réſolut d'attaquer dans la matinée du 15 août (1760), ſon camp ſitué près de Lignitz. Daun devait attaquer le front, Laſci l'aîle droite, & Laudon l'aîle gauche. Laudon qui était obligé de faire un détour, deſcendit le Katzbach pendant la nuit, paſſa ce ruiſſeau près de Parchwitz, & tourna enſuite ſur Lignitz, dans le deſſein de tomber, à la pointe du jour, ſur l'aîle gauche des Pruſſiens. Frédéric lui épargna une partie du chemin. Au lever du ſoleil, Laudon vit l'armée pruſſienne en ordre de bataille, dans un endroit où il ne croyait pas la rencon-

trer. (32) Le Roi était instruit de tout, il avait descendu le ruisseau l'espace d'une lieue. Son aîle droite observait les mouvemens de Daun, tandis que la gauche était aux prises avec Laudon.

Au commencement, Laudon s'était emparé de quelques hauteurs, mais lorsqu'il vit devant lui l'armée prussienne, & qu'il n'apperçut de l'autre côté aucunes troupes autrichiennes, il dit à ses soldats : » Mes » amis, je vois que nous sommes seuls, » nous n'avons de ressource que dans notre » courage ; suivez-moi. » Il s'exposa lui-même au plus grand danger, & fut obligé de se frayer, l'épée à la main, un chemin à travers la mêlée. Enfin, après avoir perdu 9,000 hommes, 82 canons & 23 étendards, il conserva par sa retraite, son honneur & celui de ses troupes. Il n'eut pas de peine à se justifier, comme Daun & Lasci, que la nouvelle position des Prussiens avait effrayés au point de leur ôter le courage de les attaquer.

Marie-Thérèse lui écrivit : « Quoique » le 15 août ait été pour moi une journée » malheureuse, je rends cependant justice » à l'exactitude avec laquelle vous vous êtes

» acquitté de la commission que l'on vous
» avait donnée, ainsi qu'à votre courage &
» à votre prudence ; & vous pouvez être
» assuré sur ma parole, que je m'en sou-
» viendrai pour vous conserver mes bon-
» nes graces. »

Une lettre plus remarquable encore, c'est celle que le Roi de Prusse écrivit au marquis d'Argens. La voici.

» Autrefois, mon cher marquis, l'affaire du 15 d'août aurait décidé la campagne, à présent cette action n'est qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour finir notre sort ; nous la donnerons, selon toutes les apparences, bientôt ; & alors on pourra se réjouir, si l'évènement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage ; il a fallu bien des ruses & bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de danger ; la dernière action ne m'a coûté qu'un habit & un cheval ; c'est acheter à bon marché la victoire.

» Je n'ai point votre lettre dont vous me parlez ; nous sommes comme bloqués pour la correspondance par les Russes, d'un côté de l'Oder, & de l'autre par les Autrichiens.

Il a fallu un petit combat pour faire passer le chasseur ; j'espère qu'il vous aura rendu ma lettre.

» Jamais je n'ai été de ma vie dans une situation plus fâcheuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour me faire surmonter toutes les difficultés que je prévois. Je fais savamment mon devoir dans l'occasion ; mais souvenez-vous toujours, mon cher marquis, que je ne dispose pas de la fortune, & que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets, faute d'avoir des moyens d'en former de plus solides. Ce sont des travaux d'Hercule que je dois faire dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, & à dire vrai, quand l'espérance, seule consolation des malheureux, commence à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des affaires pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'état ; je le sais & les cache, je garde toutes les appréhensions pour moi, & je ne communique au public que les espérances, ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon chér marquis, il sera

tems d'épancher ſa joie; mais juſques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne nous abatte trop.

» Je mène ici la vie d'un chartreux militaire; j'ai beaucoup à penſer à mes affaires, & le reſte du tems, je le donne aux lettres, qui ſont ma conſolation, comme elles faiſaient celle du conſul, père de la patrie & de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette guerre; mais je ſuis bien réſolu, au cas que cela m'arrive, de paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié.

» Dès que la correſpondance ſera plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers d'hiver; nos maiſons ont péri à Breſlau dans le bombardement; nos ennemis nous envient tout, juſqu'à la lumière du jour & l'air que nous reſpirons. Il faudra pourtant qu'il nous laiſſent une place; & ſi elle eſt ſûre, je me fais une fête de vous y recevoir.

» Eh bien! mon cher marquis, que devient la paix de la France! Vous voyez que

votre nation eſt plus aveugle que vous n'avez cru ; ces fous perdent le Canada & Pondichery, pour faire plaiſir à la Reine & à la Czarine. Veuille le ciel que le prince Ferdinand les paye bien de leur zèle ! Ce ſeront les officiers innocents de ſes maux, & les ſoldats, qui en ſeront les pauvres victimes, & les illuſtres coupables n'en ſouffriront pas. *Je ſais un trait du duc de C., que je vous conterai quand je vous verrai. Jamais un procédé plus fou ni plus inconſéquent n'a flétri un miniſtre de France depuis que cette monarchie en a.* Voici des affaires qui me ſurviennent. J'étais en train d'écrire ; mais je vois qu'il faut finir, & pour ne pas vous ennuyer, & pour ne pas manquer à mon devoir. Adieu. mon cher marquis, je vous embraſſe. (33)

Le Roi ne pouſſa pas plus loin la victoire, afin de tenir ſes troupes raſſemblées contre Daun & Laſci. Mais ces deux généraux n'attaquèrent point, & le général Ruſſe, Czerniſchef, qui avait paſſé la veille l'Oder près d'Auras, avec 20,000 hommes pour ſe joindre aux Autrichiens, repaſſa ce fleuve en diligence. Laudon regagna la grande ar-

mée avec les débris de ſes troupes, & les Pruſſiens ſe retirèrent ſans obſtacle vers Breſlau par Parchwitz.

Soltikow paſſa la Bartſch pour s'éloigner de l'Oder; & Frédéric, après avoir attiré à lui la plus grande partie de l'armée du prince Henri, ſe tourna vers Schweidnitz. Daun ſe préparait à aſſiéger cette place. Mais ſe voyant prévenu par le Roi, il craignit d'être coupé de la Bohème, & ſe retira plus avant vers les montagnes.

Les deux armées paſſèrent dans cette contrée tout le mois de ſeptembre, à faire des évolutions ſavantes, dont le but était de gagner l'avantage de la poſition, au cas qu'on en vînt à une bataille; mais la prudence étant égale de part & d'autre, il ne ſe paſſa rien de remarquable.

Cependant Werner, général des houſards pruſſiens, exécutait une entrepriſe, que l'on caractériſa parfaitement bien ſur une médaille, par cette légende tirée d'Ovide: *Res ſimilis fictæ.* Les Ruſſes avec une flotte de 27 vaiſſeaux & un corps de 15,000 hommes, avaient aſſiégés la petite forteresse de Colberg, ſituée en Poméranie, ſur la mer baltique. Le colonel Heiden qui comman-

forma une entrepriſe contre Berlin. Czerniſchef fut chargé de l'exécution avec 20,000 Ruſſes, & Soltikow conſentit à paſſer l'Oder pour couvrir la marche du côté de la Marche. En même tems 14,000 Autrichiens traverſèrent la Luſace ſous les ordres du général Laſci, pour aller joindre les Ruſſes auprès de Berlin. Tottleben, général ruſſe, fut employé dans cette entrepriſe, parce qu'il avait été auparavant au ſervice de Pruſſe & qu'il connoiſſait le pays. Il hâta ſa marche avec une avant-garde de quelques régiments; & le 3 octobre, ſix jours après ſon départ de Beuten ſur l'Oder, il arriva devant les portes de Berlin.

Cette ville vaſte & ouverte n'était gardée que par quelques bataillons de garniſon. Mais elle attendait du ſecours, & elle refuſa de ſe rendre. Le prince Eugène de Wirtemberg revint de Suède à Berlin avec 5,000 Pruſſiens, & le général Hulſen qui ne pouvait tenir tête en Saxe à l'armée des cercles, accourut de Wirtemberg avec 28 bataillons. Le premier arriva auprès de Berlin le 4 octobre, & le ſecond le 8 du même mois.

D'abord Tottleben fut obligé de ſe reti-

rer avec quelques pertes. Il ne put entrer dans la ville que le 9, lorſque Czerniſchef & Laſci furent arrivés, & que, contre toute attente, le corps des Pruſſiens ſe fut retiré à Spandau, pendant la nuit. Si ces troupes avaient eu le pouvoir ou le courage de ſe ſoutenir pendant quelques jours devant les portes de Berlin, le projet aurait vraiſemblablement échoué; car le 6 octobre, le Roi était parti de Siléſie, & le bruit de ſa marche avait fait tant d'impreſſion ſur ces corps ennemis, que le 8 ils avaient réſolu de ſe retirer, dans la crainte d'être coupés de leur armée. Mais malheureuſement pour Berlin, le marquis de Montalembert fut admis au conſeil de guerre. Il repréſenta ſi vivement la honte qu'il y aurait de ſe retirer ſans faire aucune tentative ſur une ville pour-ainſi-dire ſans défenſe, qu'on réſolut d'attaquer.

Tottleben mit une garniſon dans Berlin au nom de l'Impératrice de Ruſſie. Il exigea une contribution d'un million & demi d'écus, & il paya de cet argent les anciennes dettes qu'il avait dans cette ville. Il ne voulait pas que les Autrichiens y entraſſent; mais ils s'étaient emparés d'une des

portes, & ils entrèrent malgré lui. Les Berlinois n'ont pas oublié l'excellente discipline qu'on fit observer aux Russes dans cette occasion ; ils se rappellent encore la conduite de Bachmann, brigadier Russe, qu'on avait établi commandant de la ville. Il refusa un présent de 10,000 écus, que le conseil lui offrit, en reconnaissance de sa modération. « Si la ville croit, » dit-il, « que notre discipline a adouci son sort, » c'est aux ordres exprès de notre Impératrice qu'elle doit en avoir l'obligation. » Pour moi je suis assez payé par l'honneur » d'avoir été pendant trois jours commandant de Berlin. »

Ces exemples de générosité devinrent plus rares d'année en année, pendant cette longue guerre. Les hommes sont plus enclins qu'on ne pense à retomber dans la barbarie, & il ne faut qu'une guerre de quelques années, pour affaiblir dans les nations les sentiments d'humanité & de justice. Ces guerriers devinrent bientôt durs & insensibles. Lorsque les ennemis se furent retirés, on trouva dans quelques maisons royales des environs de Berlin, des traces de destruction, telles qu'auraient pu en laisser les au-

ciens Goths. Ils avaient détruit à pure perte, en trois jours de tems, tous les ouvrages de l'art & tous les chefs-d'œuvres, qui avaient eu le malheur de tomber sous leurs mains. On ne pouvait s'empêcher de verser des larmes, en voyant dans le château de Charlottenbourg, les belles statues de la collection du cardinal de Polignac mutilées par ces barbares. (34) On attribua toutes ces horreurs au comte de Brühl, qui les fit faire, dit-on, par des Saxons qui se trouvaient parmi les troupes autrichiennes. Il les regardait comme des représailles qu'exigeaient tous les désordres commis dans ses terres par les bataillons francs des Prussiens. Si ces représailles étaient un droit, il serait aussi dangereux d'y donner lieu, que de l'exercer. Brühl ne songeait pas que, dans ce moment même, Frédéric était déjà en route pour aller en Saxe. A la vérité, il paraissait difficile que le Roi pût se rendre encore maître de l'électorat. Daun ne le perdait pas de vue, les Russes étaient, avec une nombreuse armée, au milieu de ses états, & les Suédois avançaient d'un autre côté. Les troupes des cercles renforcées par les régiments autrichiens avaient chassé de la Saxe le faible corps de

Pruſſiens, que le général Hulſen y commandait, & étaient maîtreſſes de l'Elbe & de toutes les places fortes. Laudon était reſté en Siléſie avec le corps de troupes qui étaient ſous ſes ordres.

Le 11 octobre, Frédéric paſſa la Bober près de Sprottau. Cette apparition fit reculer les Ruſſes au-delà de l'Oder, vers la nouvelle-Marche. Czerniſchef & Tottleben étaient partis de Berlin, pour ſe joindre à eux, & avaient fait douze milles en deux jours. Laſci ſe preſſa de joindre l'armée de Daun en Saxe. Cette armée côtoyait toujours celle des Pruſſiens. Vers la fin d'octobre, elles paſſèrent l'Elbe en même tems; la première près de Torgau, la ſeconde près de Deſſau. Alors les troupes des cercles quittèrent Wirtemberg & Leipzig, & diſparurent. Il fallait qu'une bataille décidât de la poſſeſſion de la Saxe & des quartiers d'hiver. Le 3 novembre, le Roi attaqua les Autrichiens dans leur camp près de Torgau, avec 65 bataillons & 125 eſcadrons, & leur arracha une victoire, dont Daun ſe croyait ſi ſûr, qu'à ſix heures du ſoir il dépêcha un courier à Vienne pour en porter la nouvelle.

La veille de la bataille le Roi fit le discours suivant à ses généraux :

« Je vous ai assemblés, Messieurs, non » pour vous demander votre avis ; mais » pour vous dire que j'attaquerai demain » le maréchal Daun. Je sais qu'il est dans » une bonne position ; mais en même tems, » il est dans un cul-de-sac, & si je le bats, » toute son armée est prise ou noyée dans » l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y » périrons tous, & moi le premier. Cette » guerre m'ennuie, elle doit vous ennuyer » aussi ; nous la finirons demain. Ziethen, » je vous donne l'aile droite de mon armée ; votre objet sera, en marchant droit » sur Torgau, de couper la retraite des » Autrichiens, quand je les aurai battus & » chassés des hauteurs de Siptitz. »

Ceux qui connaissent les avantages du camp ennemi, & la position de Daun, ne sauraient se lasser d'admirer cette victoire. Mais en examinant l'ordre de l'attaque, on est obligé d'admirer aussi la fermeté & le courage de la défense. L'aîle gauche des Autrichiens était appuyée contre l'Elbe, près de Torgau. Devant eux & à droite, ils avaient les hauteurs de Siptitz, garnies de

fortes batteries ; & derrière eux des bois & des marais. On avait cru ce poste imprenable : il l'était pour tout autre que pour Frédéric. Ce prince se détache de l'aîle gauche de son armée avec 30 bataillons & 50 escadrons, & marche vers l'aîle droite des Autrichiens, dans le dessein de pénétrer à travers les bois & les marais, & de les prendre par-derrière. Ziethen avait ordre d'attaquer leur front avec 30 bataillons & 70 escadrons. Daun se trouvait entre deux feux : il fit front des deux côtés. Ses batteries & ses grenadiers firent plier l'aîle gauche des Prussiens qui les avait enveloppés. Le feu de ses batteries fit un effet terrible. Le Roi avoua qu'il n'en avait jamais vu de si violent. Il fut blessé légèrement à la poitrine. De son côté, Ziethen ne trouva pas moins de résistance. Il était déjà nuit, & Daun écrivit du champ de bataille à l'Impératrice : « Les justes armes » de Votre Majesté Royale Apostolique, » ont remporté aujourdh'ui sur le Roi de » Prusse, une victoire complette, & l'en- » nemi est battu. » Mais à sept heures du soir, le Roi qui voulait vaincre ou mourir, joignit son aîle à celle de Ziethen, fit une nouvelle attaque, & s'empara des hau-

teurs de Sipritz & des principales batteries des Autrichiens. Alors la victoire fut décidée en faveur des Prussiens. Ils se soutinrent sur ces hauteurs, & l'ennemi n'osa s'exposer le lendemain à une nouvelle attaque. Pendant la nuit, il se retira par Torgau, passa l'Elbe, & laissa aux Prussiens le champ de bataille, après avoir perdu 4 généraux, 200 officiers, plus de 14,000 morts ou blessés, 50 pièces de canon & 30 drapeaux. Daun fut dangereusement blessé (35).

Cette victoire ne coûta guère moins de monde à Frédéric. Mais les suites lui procurèrent de grands avantages. Il conservait ses quartiers d'hiver en Saxe; & il se trouvait en état d'envoyer des troupes en Silésie, en Poméranie & dans la Marche, & de chasser les ennemis de ces provinces. Daun se retira sous le canon de Dresde. Laudon avait fait une tentative sur Cosel: mais le général Golz ayant paru pour délivrer cette place, il se retira vers la fin de novembre sur Glatz & dans la haute-Silésie; & la Silésie fut occupée par des garnisons prussiennes.

Comme les Russes n'avaient conquis au-

cune place forte, & qu'ils avaient dévaſté les campagnes, ils furent obligés de ſe retirer, & de prendre pour la quatrième fois leurs quartiers d'hiver en Pologne.

Le général Werner, en revenant de Colberg, chaſſa les Suédois de la Marche Ukeraine, & les repouſſa au-delà de Péene, juſqu'à Stralſund. Le duc Ferdinand & le prince héréditaire de Brunſwic avaient diſſipé les deſſeins des Français ſur la Hanovre & le Brandebourg. Cent mille Français avaient, à la vérité, ravagé le pays de Heſſe, mais ils ne purent empêcher les Anglais de leur prendre Pondicheri, & le Canada. Les grandes dépenſes de la France dans ces guerres n'aboutirent à rien. Elles montèrent à 400 millions de livres par an, dont la moitié au moins paſſait en Allemagne. Celles des Autrichiens & des Ruſſes ne furent guère moins conſidérables.

Cependant, à la fin de l'année 1760, le Roi de Pruſſe ſe trouva dans la même ſituation qu'auparavant; & ſes ennemis n'étaient guère plus avancés qu'avant la campagne. Le ſeul profit qui leur revint de tant de millions dépenſés, & du ſang de tant de milliers d'hommes maſſacrés, fut la petite for-

tereſſe de Glatz. Quelque mince que fût cette conquête, elle ne laiſſa pas d'entretenir à la cour de Vienne l'eſpoir de reconquérir la Siléſie, & par conſéquent le deſir de continuer la guerre. En effet, jamais cette cour ne pouvait eſpérer des alliances plus puiſſantes que celle qu'elle avait alors. En conſéquence, elle attiſa de nouveau le feu de la guerre en Allemagne, & trouva moyen d'engager les alliés à de nouveaux efforts contre le Roi de Pruſſe. Frédéric oppoſa à des forces ſi ſupérieures, ſon courage & ſon génie; il travailla à compléter ſon armée, & l'augmenta même de quelques troupes légères. Le colonel Quintus Icilius eut ordre de lever une légion, compoſée, comme celle des Romains, de *6666* fantaſſins, dragons & houſſards.

Pitt avait inſpiré à ſa nation le plus vif enthouſiaſme pour le Roi de Pruſſe. Tandis que les Français croyaient, en combattant en Allemagne, prévenir leur ruine en Aſie & en Amérique, Pitt perſuadait au Parlement, que Frédéric & Ferdinand pouvaient contribuer en Allemagne à la conquête de Pondicheri & du Canada. Les nouvelles

de Lignitz & de Torgau étaient reçues à Londres avec autant d'avidité, que celles des Indes & de l'Amérique. L'officier Prussien qui apporta à Londres la nouvelle de la dernière victoire de Frédéric, eut un présent de 1000 guinées. La mort de Georges II, arrivée en 1760, ne causa aucun changement dans les dispositions de la nation. George III, son petit-fils & son successeur, dit dans la première assemblée du Parlement : « Né en Angleterre, je me fais gloire d'être Anglais, » & comme tel, je suis résolu de continuer la guerre contre nos ennemis ; & je » compte que vous soutiendrez de toutes » vos forces le Roi de Prusse, notre ami & » notre allié. » Le Parlement, charmé de de cette déclaration, répondit : « Nous ne » pouvons nous lasser d'admirer la fermeté » intrépide du Roi de Prusse, notre allié, » & les ressources inépuisables qu'il trouve » dans son esprit..... Nous lui accordons » des subsides de tout notre cœur. » Ces subsides montaient à 4 millions d'écus.

Le Roi resta en Saxe auprès de son armée, & passa l'hiver à Leipzig. Les préparatifs d'une nouvelle campagne contre 280,000 ennemis, lui laissèrent encore assez de tems

pour des occupations paiſibles; & il conſacrait quelques heures tous les jours à la lecture, à la muſique & à la converſation des gens de lettres.

Cependant 80,000 Ruſſes, 100,000 Autrichiens, 80,000 Français, 30,000 hommes des troupes des cercles, des Suédois & autres, ſe préparaient à une nouvelle campagne (1761) contre Frédéric & ſes états. On s'apperçut bientôt que la jonction des armées ruſſe & autrichienne était toujours le principal objet des opérations. Un corps de Ruſſes aſſez conſidérable, fut deſtiné à s'établir en Poméranie, ſous les ordres du général Romanzow, & pour cet effet, il devait conquérir Stettin ou Colberg.

On vit bien que cette jonction devait ſe faire en Siléſie. Frédéric, pour s'y oppoſer, envoya le prince Henri en Saxe contre le général Daun, & ſe rendit en Siléſie avec une partie de ſon armée. Laudon qui avait le plus grand rôle à jouer dans cette campagne, commandait 60,000 hommes, & travaillait à joindre les Ruſſes dans la haute-Siléſie. Frédéric le prévint par des marches rapides. Les Ruſſes qui ſentirent que le paſſage de l'Oder pourrait être dangereux

pour eux dans cette contrée, ſe retirèrent au mois d'août, le long de ce fleuve, vers la baſſe Siléſie, & bombardèrent en paſſant pendant quelques heures, l'iſle de la cathédrale de Breſlau. Quelques jours après, ils dreſſèrent des ponts de bateau près de l'abbaye de Leubus; & le 12 août 1761, ils joignirent les Autrichiens près de Strigau; en deçà de l'Oder.

Enfin elle était faite, cette jonction, qui avait été depuis quatre ans, l'objet de tant de plans & de préparatifs; mais elle ne produiſit point les effets qu'on s'en était promis. Soixante mille Autrichiens & autant de Ruſſes, en tout 130 bataillons & 240 eſcadrons, étaient raſſemblés, & ſemblaient aſſiéger, près de Bunzelwitz, le camp du Roi, qui n'avoit que 50 bataillons & 80 eſcadrons. La ſituation de Frédéric était dangereuſe; il ne pouvait eſpérer qu'une victoire pût la rendre beaucoup meilleure; car comment vaincre ſans perdre beaucoup de monde? Laudon avait fait voir qu'il était diſpoſé à tenir ferme; & ſi le Roi était vaincu, quelles pouvaient être ſes reſſources? Il avait à craindre la perte de ſon armée entière, & il ne pouvait attendre aucun ren-

fort de la Saxe ou de la Poméranie. C'était trop risquer que de s'exposer à une bataille dans cette situation. En conséquence, Frédéric n'attaqua point ; il tâcha seulement de se poster de manière à ne pouvoir l'être lui-même, sans danger pour les ennemis. Tel est le moyen par lequel il sut, pendant vingt jours, éluder les desseins d'une armée colossale, & la forcer à rester en repos.

La patience & l'adresse de Frédéric dans cette circonstance, sont d'autant plus étonnantes, qu'il n'y était point accoutumé, & qu'elles n'étaient guère dans son caractère. Il donna dans le camp l'exemple de la vigilance. Toutes les nuits, il visitait lui-même les retranchements, il restait quelquefois près des feux jusqu'au point du jour, & ne dormait que quelques heures souvent couché par terre. *Prenez une botte de paille avec vous*, dit-il un jour à ceux qui le suivaient, *afin que je ne sois pas obligé de coucher par terre comme la nuit dernière.* On vit bientôt les effets de cette ferme immobilité. On sent bien que trois armées ayant ensemble plus de 250,000 bouches à nourrir, & se coupant mutuellement les vivres, ne pouvaient pas subsister long-temps dans un es-

pace de quelques milles & entre des montagnes. Le boisseau de bled se vendit jusqu'à 15 écus. Butturlin, à qui Soltikow avait cédé le commandement des Russes à cause du mauvais état de sa santé, sentit le premier la disette. Le 13 septembre, il repassa l'Oder, & ne laissa avec les Autrichiens que 20,000 Russes commandés par Czernischef. Le Roi n'en avait pas moins devant lui un ennemi supérieur; mais alors il crut pouvoir quitter sans danger le camp, où il était trop pressé. Il se rendit dans la plaine de Streelen, afin de faciliter les vivres à son armée, & dans le dessein d'attirer celle des ennemis hors des montagnes. Il en fut tout autrement. Laudon profita de l'éloignement du Roi, pour prendre, l'épée à la main, la forteresse de Schweidnitz. Cette action est une des plus hardies & des plus brillantes qui se soit faite dans cette guerre.

Le 30 septembre, il fit environner la place par une chaîne de houssards, de Croates & de Cosaques, afin de détober le but de l'attaque. Derrière cette chaîne, il plaça pendant la nuit, dans différents endroits, & à une distance égale de la forteresse, 20 bataillons, distribués de manière qu'il s'en

trouvoit cinq à chaque poste. Ces bataillons s'avancèrent pendant la nuit sur quatre colonnes, vers la forteresse, avec des fascines & des échelles, tandis que les Croates faisaient d'un autre côté une attaque simulée. A trois heures du matin, chaque colonne était parvenue, sans être apperçue, à l'ouvrage qu'on lui avait indiqué. Les volontaires, excités par l'eau-de-vie & des promesses, se jettèrent dans le chemin couvert, entrèrent dans les ouvrages extérieurs le sabre à la main, ou la bayonnette au bout du fusil; ils tournèrent contre les portes de la ville les canons qu'ils trouvèrent, & dans l'espace de quelques heures, ils eurent escaladé les remparts. Le régiment de Laudon se distingua par sa bravoure. D'abord il fut repoussé par le régiment prussien de Trescow, qui n'était pas moins brave. « Camarades, » cria le colonel de Laudon, « il faut emporter le rempart, ou pé» rir; je l'ai promis au général. » A ces mots, il saisit une échelle, saute dans les fossés; les soldats le suivent, dressent leurs échelles, & sont les premiers sur le rempart. Un artilleur prussien fit, dans cette occasion, une action dont on trouve peu

d'exemples dans l'hiſtoire. Lorſqu'il vit les ennemis ſur le rempart : *Ils n'entreront pas tous dans la ville*, s'écria-t-il, & auſſi-tôt il mit le feu à un magaſin à poudre, & ſauta lui-même avec 300 Autrichiens.

A la pointe du jour, la forteresſe était en leur pouvoir, & la garniſon, compoſée de 3000 hommes, ſe trouva priſonnière ſans capitulation ; & cependant cette place n'avait point été aſſiégée, & l'on n'avait pas tiré un coup de canon. Le général Zaſtrow qui la commandait, ne fut point accuſé d'avoir manqué à ſon devoir. Sans doute il était préparé à l'événement d'un ſiège en forme, mais non pas à une ſurpriſe nocturne.

Laudon ne voulut pas ternir, comme à Landshout, la gloire d'une action ſi brillante, en maltraitant les habitans. Il empêcha les ſoldats de piller, & leur promit 100,000 florins en dédommagement.

Lorſque Frédéric apprit la nouvelle de la priſe de Schweidnitz, on remarqua en lui un mouvement de colère contre le général Zaſtrow ; mais bientôt il ſe fit violence, & dit en ſouriant : *c'eſt une mauvaiſe affaire, il faut tâcher de réparer cela.* Il paraît que le général, dans ſon rapport, voulut ſe van-

ter d'une vigoureuse résistance, car Frédéric lui répondit : « Vous m'écrivez comme » François I. écrivit à sa mère après la » bataille de Pavie ; *tout est perdu fors* » *l'honneur.* Cependant je ne saurai bien » comprendre encore comment la chose » s'est passée, & je suspens mon jugement. » Cette affaire est bien extraordinaire ! »

Le général perdit son régiment. Il pria instamment le Roi de faire examiner sa conduite par un conseil de guerre ; mais le Roi refusa toujours, en disant : *Je ne vous accuse d'aucun crime : mais après un tel malheur, il seroit imprudent & dangereux de vous confier un poste ou des ordres.*

Cet événement produisit un changement léger dans la situation du Roi. Il campa près de Streelen sur l'Olau, espérant toujours que Laudon, encouragé par le succès de Schweidnitz, le suivrait dans la plaine, & risquerait une bataille. Frédéric, dans sa position, pouvait couvrir la plus grande partie de la basse-Silésie, & soutenir les forteresses de Brieg, Kosel, Neisse & Breslau.

Laudon resta dans son camp près de Freybourg, ayant communication avec la Saxe, la Bohème & la Moravie.

Les deux armées gardèrent cette poſition juſques vers la fin de l'année ; & l'on crut que cette eſpèce de trève était deſtinée à favoriſer des négociations de paix. Les ennemis du Roi paraiſſaient plus près de leur but que jamais. Laudon était maître d'une partie conſidérable de la Siléſie. Le prince Henri ne pouvait ſans miracle ſe ſoutenir long-tems en Saxe, contre une armée beaucoup ſupérieure d'Autrichiens & des troupes des cercles. Les Ruſſes ſe répandaient en Poméranie avec toutes leurs forces. Les faibles corps qu'on envoyait pour les repouſſer, avaient été obligés de céder au nombre, à la violence du froid, & d'abandonner au mois de novembre, le camp où ils s'étaient retirés ſous le canon de Colberg. Au milieu de décembre, cette petite fortereſſe fut priſe par les Ruſſes, après un ſiège de quatre mois. Dès le mois de ſeptembre, elle avait perdu ſon libérateur. Le général Werner étant allé au-devant d'un renfort qu'il attendait, avait été entouré & fait priſonnier par un parti Ruſſe. Il eſt bien glorieux pour Heiden, qui commandait la place, d'avoir pu ſe défendre pendant quatre mois, contre une flotte & un

corps d'assiégeants considérable, soutenus par Romanzow avec son armée entière.

Les Russes, bien supérieurs en nombre, soutinrent toujours le siège, & empêchèrent qu'on ne fît entrer des vivres dans la place. L'officier qu'ils envoyèrent pour la sommer, s'acquitta de sa commission en présence de quelques soldats de la garnison. *Camarades*, leur cria Heiden, *on nous somme de nous rendre; qu'en pensez-vous?* — *N'en faites rien, notre colonel*, répondirent les soldats, *nous nous défendrons tant qu'il nous restera de la poudre & du pain.* On renvoya l'officier avec cette réponse. Heiden continua de se défendre; il fit verser sur les murs de l'eau qui gela bientôt, & empêcha l'escalade. On ne donnait qu'une livre de pain par jour à chaque soldat, & la provision dura jusqu'au milieu de décembre. Enfin le pain manquant, & ne voyant venir aucun secours, ils capitulèrent, & la garnison sortit avec honneur.

Les Russes se trouvaient donc maîtres de la plus grande partie de la Poméranie, à l'exception de Stettin; & la possession de Colberg facilitait à leur armée les convois de vivres & de munitions de guerre.

Mais tous ces avantages réunis ne parurent pas encore ſuffiſants à la cour de Vienne, pour établir une paix dont la première condition devait être la ceſſion de la Siléſie à l'Autriche. Il eſt donc vrai que cette cour ne travaillait point ſérieuſement à faire la paix.

Cependant la France abattue par une ſuite de malheurs, ne paraiſſait pas pouvoir continuer plus long-tems la guerre avec quelqu'apparence de ſuccès contre les Anglais & leurs alliés. On la vit bientôt recourir à la politique, & les négociations commencèrent.

La Suède murmurait contre une guerre, qui ſans aucun ſuccès, lui coûtait cependant beaucoup plus que les ſubſides qu'elle recevait. Les plus ſages de la nation diſaient qu'on en avait fait trop ſi ce n'était qu'un jeu, & trop peu ſi c'était tout de bon. En effet, pendant cette campagne, on n'avait jamais oppoſé aux Suédois que Belling, colonel de houſſards, avec ſon régiment; le Roi, pour cette raiſon, l'appellait en plaiſantant ſon feld-maréchal contre les Suédois.

Les états de l'empire, qui étaient obligés

de fournir & d'entretenir contre le Roi, des troupes de l'armée des cercles, ne paraissaient pas fort empressés à prendre part à une guerre, dont ils n'avaient tiré ni profit, ni honneur, mais bien le malheur d'être maltraités par les houssards & les bataillons-francs.

Outre cela, Frédéric travaillait alors à faire agir à l'orient de l'Europe, des ressorts qui forçassent l'Autriche & la Russie à retirer leurs troupes de l'Allemagne, pour voler à la défense de leurs propres états. On sut qu'il avait envoyé des négociateurs à l'Empereur de Turquie & au Chan de Tartarie, pour les exciter, par des motifs relatifs à leurs intérêts, à faire une irruption en Russie & en Hongrie. (36) Cette démarche ne pouvait manquer de causer des inquiétudes à la cour de Vienne, & on ne pouvait pas espérer que le Grand-Turc resterait toujours aussi généreux & aussi tranquille qu'en 1741 & 1745.

Plus la possibilité de tous ces événements inspirait de crainte, plus on était disposé à saisir avec avidité tous les moyens possibles de forcer Frédéric à faire la paix. Un gentilhomme silésien, & un prêtre de Streeleu,

formèrent le projet d'enlever le Roi dans ſon quartier, & de le livrer aux Autrichiens. La propoſition fut écoutée. L'exécution était ſi aiſée, & le projet ſi près de réuſſir, que l'Europe fut moins étonnée de la hardieſſe de l'entrepriſe, que du bonheur du Roi, qui l'arracha à ce danger. Le quartier de Frédéric était dans une maiſon un peu iſolée, & il n'avait pour gardes, ſelon ſa coutume, que quelques grenadiers qui faiſaient ſentinelle. Le baron de Warkotſch, c'eſt le nom du gentilhomme, allait ſouvent voir le Roi, & en était reçu de la manière la plus gracieuſe. Cependant ce malheureux fit propoſer par un prêtre, nommé Schmidt, à un officier autrichien, nommé Wallis, le projet qu'il avait conçu. Le chaſſeur du baron qui portait les lettres au prêtre, ſoupçonna quelque trahiſon dans cette correſpondance, qui était accompagnée de conférences. Le 29 novembre, il ouvrit une de ces lettres, adreſſée à Schmidt, découvrit le ſecret, & alla le révéler au Roi. Auſſi-tôt on envoya un officier pour ſe ſaiſir des traîtres; mais il eut la maladreſſe de les laiſſer échapper. (37) On leur fit leur procès: ils furent déclarés coupables de haute trahiſon,

& comme tels condamnés à être écartelés en effigie. Lorfque le Roi lut la fentence, & qu'il vit le mot *en effigie*, il prit la plume pour figner, en difant : *A la bonne heure, les portraits ne vaudront fans doute pas mieux que les originaux.* Il n'aurait jamais confenti à ce fupplice, fi on eût été dans le cas de l'exécuter fur les coupables. Il parut même fort aife qu'ils fe fuffent échappés, & lorfque l'officier qu'il avait chargé de les arrêter lui rendit compte du mauvais fuccès de fa commiffion, il fe contenta de lui dire froidement : *Retournez à votre corps ; vous êtes un mal-adroit ; je ne vous emploierai plus en pareille occafion.*

Cette affaire fit beaucoup de bruit. La cour de Vienne apprit les foupçons dont on la chargeait, & fit tout ce qu'elle put pour les détourner. Elle nia qu'elle eût promis 100,000 ducas au baron, comme le bruit en courait ; & les comtes de Wallis firent déclarer dans les papiers publics que l'officier de ce nom, auquel la lettre avait été adreffée, n'était pas de leur famille.

La fortune, en arrachant Frédéric à ce danger, lui préparait une nouvelle gloire dans la fin de cette longue guerre. Cette perfpective

perſpective brillante s'ouvrit à ſes yeux dès le commencement de l'année 1762.

Eliſabeth Petrowna, Impératrice de Ruſſie, mourut le 5 janvier de cette année. Cet événement débaraſſa Frédéric d'une ennemie irréconciliable, & il trouva dans ſon ſucceſſeur un ami enthouſiaſte des Pruſſiens. Jamais on ne vit une révolution plus prompte dans les ſentimens d'une cour. Eliſabeth, qu'une haine perſonnelle & peu politique avait portée à ſacrifier 300,000 hommes contre le Roi de Pruſſe, conſerva ſa rancune juſqu'au dernier ſoupir, & ordonna en expirant que la guerre fût continuée. Deux jours avant ſa mort, elle fit promettre au ſénat, qu'on ne ferait point la paix avec la Pruſſe, ſans la participation des alliés. Cette princeſſe eut le ſort de tous ceux qui ont l'orgueil de croire qu'on reſpectera leurs ordres au-delà du trépas. Pierre III admirait depuis long-tems Frédéric : il commença ſon règne par faire avec lui une paix particulière. Golz & Schwérin, jeunes aides-de-camp du Roi, furent les négociateurs ; & le dernier en porta la nouvelle à Frédéric qui était à Breſlau.

Auſſi-tôt les troupes ruſſes eurent ordre de ſe retirer des états du Roi. Au mois de mars, Czernichef quitta l'armée Autrichienne ; paſſa à travers celle de Pruſſe, & paſſa l'Oder pour ſe rendre en Pologne. Lorſqu'il mit ſes troupes en mouvement, les Autrichiens crurent qu'ils voulaient exécuter quelqu'entrepriſe contre les Pruſſiens. Le Roi traita les généraux à Breſlau, & fournit des vivres à l'armée juſqu'aux confins de la Pologne. Bientôt après la cour de Vienne ne voulant pas accepter les propoſitions de paix qui lui furent faites, Czernichef eut ordre, en conſéquence de l'alliance faite à Pétersbourg avec les Pruſſiens, de retourner de Pologne en Siléſie avec 20 bataillons, 40 eſcadrons & 1,000 Coſaques. On avait ordonné aux Ruſſes d'obéir au Roi de Pruſſe ſans reſtriction. Frédéric exerça lui-même ces troupes auxiliaires, qui joignirent ſon armée le 30 juin, près de Liſſa. Cet événement ne fut pas moins important pour lui, que la victoire qu'il avait remportée dans le même endroit contre les Autrichiens, le 5 novembre 1757. Ces nouveaux alliés furent très-bien traités. On ne les laiſſa pas

manquer d'eau-de-vie ; les Cosaques appellaient les Prussiens camarades, & se pressaient autour du Roi, pour le voir.

Cet avantage ne fut pas le seul que Frédéric retira de cette révolution. Pierre III lui renvoya tous les prisonniers prussiens qu'il avait en son pouvoir, (*a*) & fit présent de 1000 ducats au général Werner, en lui rendant sa liberté. On pouvait encore tirer quelques milliers de recrues de la Prusse, & envoyer sans obstacle en Saxe & en Silésie toutes les troupes qui se trouvaient en Poméranie. Enfin, la paix des Russes entraîna bientôt celle des Suédois.

Cependant les armées autrichiennes commandées par Daun & Laudon, était maîtresses de Schweidnitz, de Glatz & des montagnes. Elles réparèrent le vide qu'avoit

---

(*a*) Parmi ces prisonniers étaient 100 jeunes gentilshommes, que le général Tottleben avait emmenés l'année précédente, de la maison des Cadets de Berlin. Lorsque Tottleben alla dans cette maison, il ne voulait emmener que les plus grands; mais les plus jeunes, qui n'avaient que 12 à 14 ans, trouvèrent de la honte à ne pas être regardés comme des soldats, & ils suivirent tous leurs camarades, la plupart secrettement.

causé la retraite des Russes, par des renforts tirés de leurs provinces; & elles se croyaient encore si supérieures à Frédéric, que malgré la révolution subite des affaires, elles comptaient pouvoir lui prescrire des conditions. Celle que la cour de Pétersbourg fit alors à Vienne, ne furent point écoutées. Peut-être aussi avait-on raison de douter que la situation des affaires, causées par une révolution si subite, pût être de longue durée.

Il est rare en effet, dans ce siècle, que le successeur présomptif au trône de cet empire y parvienne, ou qu'il y reste longtems. (36) D'après une loi fondamentale établie par Pierre I, le Czar a le droit de désigner son successeur; mais le sénat & la garde du Souverain, se sont soutenus dans l'usage de renverser ces dispositions par des révolutions subites, & de disposer du trône à leur gré. Il n'était donc pas difficile de prévoir le sort d'un souverain qui avait commencé son règne par aliéner le sénat, la garde, & sur-tout son épouse. Pierre III voulait changer tout d'un coup les Russes en Allemands, & ses soldats en Prussiens. Il demanda un régiment prussien, pour ser-

vir de modèle à ſes troupes. Le Roi lui fit préſent de celui de Sybourg. Le Czar portait l'uniforme pruſſien, & il introduiſit dans ſes troupes la diſcipline & les exercices pruſſiens. L'imitation s'étendit juſqu'aux coups de canne, qu'il ſubſtitua au knout uſité chez les Ruſſes. Mais ce que Pierre III n'imita point aſſez, ce fut la politique de Frédéric. Ce prince lui avait conſeillé de ménager l'orgueil national, les prêtres & ſa garde (*a*); il n'en voulut rien faire. Il priva ſes gardes des privilèges dont ils jouiſſaient, les fit ſimples ſoldats, & bleſſa leur orgueil, en diſant qu'il ſe faiſait fort, avec un régiment de Pruſſiens, de battre toute la garde Ruſſe. Il confia à des Allemands la garde de ſa perſonne. On ne conſultait plus le ſénat, on força les prêtres à couper leurs barbes, à renoncer à leurs propriétés territoriales, & on les borna à des penſions. (*b*) Il fit ôter les images

(*a*) Les lettres du Roi de Pruſſe, que l'on trouva parmi les papiers de Pierre III, prouvèrent que Frédéric lui avait ſouvent recommandé la modération.

(*b*) Les évêques, les popes & les moines, poſſèdent en Ruſſie près d'un million de payſans; car, dans ce pays, on compte les biens par payſans,

des églises, & bâtit dans son château une chapelle Luthérienne, malgré toutes les représentations des évêques. Il abolit ou changea plusieurs arrangements faits sous le règne de l'Impératrice Elisabeth. Des changements de cette nature avaient plutôt l'air d'être inspirés par la haine de la nation, de la religion du pays, & du règne précédent, que par le desir du bien public. On remarqua aussi, que la paix avec les Prussiens n'avait pas été faite, pour délivrer l'empire du fardeau de la guerre; car bientôt après Pierre envoya des troupes dans le Holstein, résolu de la déclarer au Roi de Danemarck. Le parti des mécontents augmentait de jour en jour. Il ne leur fut pas difficile de faire regarder l'Empereur & les Allemands comme les ennemis des Russes, & d'inspirer le desir d'une révolution.

Catherine Alexiewna, princesse d'Anhalt-

comme ailleurs par arpens de terre; & un Russe met cent paysans sur une carte, comme un français cent louis, ou un anglais cent guinées. Les terres que possède le clergé sont estimées 2 millions de roubles. Selon le plan de Pierre III, l'état devait administrer ces biens; & il vouloit donner 5000 roubles de pension aux évêques, & 150 aux popes.

Zerbst, épouse de Pierre III, trouva tout disposé à soutenir une entreprise, qui a été justifiée par un règne glorieux & brillant, quelque puisse en avoir été le ressort. Depuis quelques années, Pierre s'était éloigné d'elle pour vivre avec les filles de Woronzow. Il poussa les choses jusqu'à déclarer la plus jeune son épouse légitime. Catherine n'avait plus d'alternative qu'entre le trône & le couvent. Elle choisit le trône dont elle était digne, & s'étant mise à la tête des gardes russes, elle fut déclarée Impératrice, & Pierre fut enfermé à Oranienbaum. Les troupes, le sénat, les prêtres, le peuple, tout cria, *vive Catherine, Impératrice de toutes les Russies.* Pierre, ivre d'eau-de-vie, renonça au trône par une déclaration écrite de sa main, qui portait : « que » pendant le court espace de son règne, il » avait senti qu'il n'était pas en état de » gouverner l'empire des Russes; qu'en conséquence, il déclarait devant tout l'univers & avec serment, qu'il renonçait » pour jamais au gouvernement de cet » empire. » Il demanda la permission de se retirer dans le Holstein avec la comtesse de Woronzow. Mais la fortune qui lui avait

ôté la couronne, ne jugea pas à propos de prolonger plus long-tems une vie qui ne pouvait que lui être à charge, & qui pouvait même devenir dangereuse aux autres. Une colique violente le mit au tombeau, six jours après sa renonciation.

Le premier usage que Catherine fit de son pouvoir, fut de délivrer l'empire de la guerre qui l'épuisait. Cependant, il ne semblait pas d'abord que la paix avec la Prusse entrât dans ce plan. L'Impératrice attribuait peut-être à la cour de Prusse, une partie des motifs qui avaient dirigé la conduite de Pierre III. Elle dit dans son premier manifeste : « Que l'Empereur Pierre III, » qui avait été détrôné, avait blessé l'hon» neur de l'empire, en faisant la paix *avec* » *le plus grand ennemi de la Russie.* » Le jour même de la révolution, les troupes russes qui se trouvaient dans les états de Frédéric, eurent ordre de regarder les Prussiens comme leurs ennemis. Mais les lettres qu'on trouva parmi les papiers du Czar, prouvèrent à Catherine, que ce prince avait souvent conseillé au Czar d'user de modération, & de rester uni avec son épouse. Cette découverte fut cause que l'Impératrice fit la paix avec la

Prusse ; & les ordres que l'on avait envoyés aux troupes, furent révoqués quelques jours après. Ces révolutions se suivirent rapidement. Le 7 juillet les aigles russes étaient encore à Kœnigsberg ; le 8 on arbora les aigles prussiennes, en conséquence de la paix faite avec Pierre III ; le 15 les aigles russes reparurent par les ordres de Catherine ; & enfin le 20, les aigles prussiennes furent rétablies pour toujours.

Catherine déclara qu'elle était résolue de vivre en paix avec toutes les cours, & elle rappella ses troupes de la Silésie, de la Poméranie & du Mecklenbourg. Cette conduite peut être regardée comme le fondement de la paix générale, qui suivit de près cette résolution. C'est ainsi que cette princesse annonça dès le commencement de son règne, la prépondérance que sa puissance & sa politique donneraient bientôt à la Russie sur les cours de l'Europe & de l'Asie.

Pendant que ces révolutions agitaient l'empire Russe, Frédéric s'était avancé avec une armée contre Schweidnitz. Ses troupes légères faisaient des ravages continuels derrière l'armée de Daun. On avait dessein, par-là, de l'attirer de Schweidnitz devant

les portes de Prague. Mais ce général, qui avait une position avantageuse sur les hauteurs de Burkersdorf, ne voulut point la quitter. Le 21 juillet, le Roi l'attaqua vivement, lui tua ou prit 2,000 hommes, le chassa des hauteurs, & le força à se retirer en Bohème. Avant cette action, Czernischef avait eu ordre de quitter la Silésie ; il resta cependant dans sa position pour attendre l'issue de cette entreprise, & contribua beaucoup au succès. Car Daun qui ignorait l'ordre donné au général russe, en plaçant une partie de ses troupes vis-à-vis de son armée avait affaibli considérablement la sienne.

Bientôt après le Roi entreprit le siège de Schweidnitz. La tranchée fut ouverte pendant la nuit du 8 d'août. Huit jours après, Daun tenta avec une forte armée de faire lever le siège ; mais il fut repoussé près de Reichenbach.

Laudon avait prouvé un an auparavant à Schweidnitz, qu'une forteresse peut être conquise par surprise, l'épée à la main ; & le Roi de Prusse montra alors, qu'une forteresse bien défendue ne saurait résister que

pendant un certain tems à un siège régulier & bien conduit. Il eut la patience d'en attendre l'issue, & se trouva souvent dans la tranchée. Il n'est point d'exemple d'un siège conduit avec plus d'art & de sagesse, ni d'une défense plus ingénieuse. Le général Gribeauval & l'ingénieur Le Fevre qui, quelque tems auparavant avaient disputé par écrit sur quelques points de leur art, trouvèrent ici une occasion favorable d'appliquer leurs principes, & d'en montrer la solidité. Le premier conduisait la défense dans la forteresse, sous les ordres du général Gasco, & Le Fevre dirigeait le siège, sous les ordres de Frédéric. Gribeauval avait soutenu, qu'une place bien pourvue pouvait du moins se soutenir pendant deux mois; & Le Fevre prétendait, qu'un siège en règle devait emporter toute place en moins de deux mois. L'issue confirma à-peu-près les deux opinions. Gasco offrit de capituler le 17 septembre, c'est-à-dire, moins de deux mois après l'ouverture de la tranchée; mais comme les propositions ne furent pas acceptées, Gribeauval fut obligé de continuer la défense jusqu'à la fin des deux mois, selon ses principes; & il en vint à bout. Les deux

principaux moyens qu'employèrent ces deux hommes habiles, étaient les mines & les contre-mines. Le 8 septembre, Le Fevre fit jouer, pendant la nuit, un volcan artificiel ou globe de compression, de 50 quintaux de poudre, qu'il avait fait mettre à 24 pieds en terre, sous un chemin couvert. Il en résulta un entonnoir de 5 toises de diamêtre, & la terre rejettée facilita une voie pour parvenir aux ouvrages intérieurs. Presque dans le même tems, une grenade d'obusier, lancée par les assiégeans, mit le feu à un magasin à poudre de la forteresse, & fit sauter un bastion entier avec huit officiers & deux compagnies de grenadiers Autrichiens. On se préparait à l'assaut; mais Gasco ne voulut pas l'attendre. Ayant perdu tout espoir de secours, il se rendit le 9 octobre, c'est-à-dire, deux mois après l'ouverture de la tranchée, & une garnison de 9,000 hommes fut faite prisonnière de guerre.

Cette prise rendait de nouveau le Roi maître de toute la Silésie, à l'exception de Glatz. Il termina par cette conquête la campagne dans cette province, & il vola en Saxe, où il embrassa le prince Henri, son

frère, qui venait de remporter une victoire ſignalée à Freyberg. Ce prince s'était ſoutenu en Saxe avec un petit nombre de troupes, & avait attaqué & battu auprès de Freyberg, le 29 octobre, l'armée combinée des Autrichiens & des cercles, commandée par le prince de Stolberg, qui, après une perte de 7,000 hommes & de 12 canons, s'était retiré en Bohème. Le Roi envoya après lui Kleiſt, général des houſſards, avec un corps de troupes légères. Ce corps détruiſit les magaſins de ſon armée, & alla en Franconie, pour donner du poids à la propoſition de neutraité que Ploto, miniſtre pruſſien, avait faite à la diète de Ratisbonne. Il mit en paſſant une garniſon à Bamberg, & continua ſa route. La ville de Nuremberg fit quelque difficulté pour ouvrir ſes portes au général de ſon Bourggrave. Les conſeillers s'aſſemblèrent gravement, & dreſſèrent une belle capitulation en ſtyle germanique, où on parlait de la queſtion *an*, de la queſtion *quomodo*, & des atteintes portées à la liberté *in ſecularibus & eccleſiaſticis, in civilibus & militaribus*, & de pluſieurs autres choſes de cette eſpèce. Le général pruſſien écrivit au

bas de ce savant morceau, qu'il répondrait à tout quand il serait dans la ville, & on lui ouvrit les portes. Pendant qu'il exigeait des contributions, & qu'il faisait vider l'arsenal, ses houssards se répandirent jusqu'au Danube. Un major prit avec une troupe de houssards la ville impériale de Windsheim. Un cornette nommé Sturzbecher, fut envoyé avec 25 chevaux & un trompette, pour sommer la ville impériale de Rotenbourg sur le Tauber. Les bourgeois parurent en armes sur les remparts, & ne répondirent point. Au bout d'une heure, on brûla les pont-levis, & on menaça de donner l'assaut. La ville capitula. Sturzbecher fut introduit. Il ferma les portes sur lui, s'empara de l'arsenal, & exigea une contribution de 100,000 écus.

Cependant le prince de Stolberg, renforcé de dix régimens autrichiens, était passé de Bohême en Franconie. Kleist s'était retiré avec ses troupes légères en Thuringe, le 17 décembre, pour y prendre ses quartiers d'hiver, & avait amené avec lui des otages, & les canons de Nuremberg; les deux armées avaient reçu, après l'affaire de Freyberg, des renforts de Silésie & de

Bohème, & à l'exception de Dresde, les Autrichiens n'avaient gardé de cet électorat qu'une très-petite partie, située vers les frontières de la Bohème. Les Prussiens au contraire, formaient une chaîne depuis la Thuringe jusqu'aux frontières de Hongrie, par la Saxe, la Lusace & la Silésie, où vers la fin de novembre, les troupes impériales & prussiennes avaient conclue une trève. Telle était la situation du Roi de Prusse à l'égard de l'Autriche & de l'empire, lorsque la paix fut conclue entre la France, l'Angleterre & l'Espagne. Cette paix était le fruit de la politique française. On n'avait pas d'autre moyen d'éviter une ruine entière. La France craignit tellement de succomber sous la puissance des Anglais, qu'elle crut ne pas payer la paix trop cher, par le sacrifice de toutes les possessions étrangères, de ses forces maritimes & de son commerce. Un tableau de ce qui se passa en 1762, rendra la chose plus sensible.

Les Anglais étaient maîtres du Canada, de Terre-neuve, de la Martinique, de la Guadeloupe, en Amérique; du Sénégal & de Gorée en Afrique. Ils avaient détruits

Pondicheri, Chandernagor, ruiné le commerce des Français ſur le Gange, & s'étaient même emparés de Belle-iſle ſur les côtes de Bretagne. Vers la fin de 1762, Louis XV ne poſſédait preſque pas un pouce de terre hors des frontières de ſon royaume. Il n'avait plus ni flotte, ni argent, & la fortune ſemblait l'avoir abandonné. Ses miniſtres des finances ne ſavaient plus comment fournir aux dépenſes de la guerre. En vain les contrôleurs-généraux ſe ſuccédaient les uns aux autres. L'argent avait paſſé ſur mer avec les flottes, ou en Allemagne avec l'armée, & il ne rentrait plus dans le royaume. Le Roi & les princes du ſang avaient envoyés leur vaiſſelle à la monnaie, les riches particuliers furent obligés de ſuivre cet exemple: triſte moyen, qui prouvait l'excès du mal ſans y remédier. Pendant 5 ans que cette puiſſance fut en liaiſon avec l'Autriche., elle fut plus épuiſée d'hommes & d'argent, qu'elle ne l'avait été après 200 ans de guerres contre cette maiſon. Les états & les villes faiſaient conſtruire & équiper des vaiſſeaux à leurs dépens, pour le ſervice de la patrie. Mais à peine paraiſſaient-ils ſur mer, qu'ils étaient pris ou détruits. On conſtrui-

fit à Breſt des bateaux plats, pour faire une deſcente ſur les côtes d'Irlande ; & cette flotte à peine lancée en mer, fut détruite ſur ſes propres côtes. La France, enfin, avait perdu dans cette guerre 80 vaiſſeaux de ligne ou frégates.

C'était en vain que Louis XV avait engagé l'Eſpagne à une guerre contre l'Angleterre ; au lieu d'en devenir plus fort, il avait communiqué ſon malheur à ſes alliés, & avait offert aux Anglais un vaſte champ à de nouvelles conquêtes. Avec 1000 livres ſterlings, Pitt avait eu à tems la nouvelle & la copie du traité. Après en avoir fait la lecture, il ne s'occupa point des moyens de ſe défendre contre un nouvel ennemi ; il forma le projet de faire la conquête du Mexique, du Pérou & du Chili. Dès que l'Eſpagne eut déclaré la guerre aux Anglais, ils ſe rendirent maîtres de la Havane & de pluſieurs iſles, riches canaux, qui faiſaient paſſer dans l'ancien monde les tréſors du nouveau (*a*).

(*a*) La cargaiſon de l'Hermione, qui fut rapportée par la frégatte anglaiſe l'*Active*, étoit de 10 millions d'écus. Dans l'expédition des Philippines, Parther

C'eſt ainſi que Pitt avait enchaîné la nation à ſes conſeils, & la fortune à ſon administration. Cet homme animé d'une ame auſſi grande que celle de ces généraux républicains qui fondèrent la grandeur de Rome, ne connaiſſait d'autre motif que le bonheur de ſa nation, d'autre récompenſe que la gloire. Par une ſuite de victoires & de conquêtes, il enchaîna l'eſprit de parti qui murmurait dans le Parlement, & força l'envie des courtiſans à ſe taire. On vit par ſon influence, la choſe la plus extraordinaire que l'on puiſſe voir dans l'aſſemblée d'une nation, l'unanimité des ſuffrages. Au milieu de tant de proſpérités, l'Angleterre s'appercevait à peine d'une dépenſe de trois cents millions d'écus, que lui coûtèrent ſes triomphes pendant ſix ans. Les conquêtes que l'on avait faites, celles que l'on devait faire encore, devaient tout réparer. Pitt ne voulait point entendre parler de paix, tant que la France & l'Eſpagne refuſeraient de ſe ſoumettre aux conditions de l'Angleterre. La

---

prit un vaiſſeau eſpagnol, où il trouva 15 millions de piaſtres. Les priſes de la Havane montent à 14 millions d'écus, &c.

première de ces conditions fut que l'Angleterre garderait toutes les conquêtes qu'elle avait faites. On pouvait attendre tout de la fermeté de Pitt & de l'enthouſiaſme de la nation.

Il ne reſtait donc plus d'autre reſſource à Louis XV, que la voie des négociations. Choiſeul trouva dans les intrigues du cabinet anglais, des moyens de ſauver la France. La princeſſe douairière de Galles avait une grande influence dans les affaires; & elle cauſa des révolutions. Le comte Bute, Ecoſſais, d'une belle figure, avait été gouverneur du Roi ſon fils, & était le favori de cette princeſſe. Elle lui fit avoir la place du duc de Newcaſtle. Il fut aiſé de s'aſſurer de la confiance du jeune Roi, & de prendre la principale influence dans les affaires du cabinet. Il n'en devint que plus odieux à la nation. Pitt qui voulait continuer la guerre, fut contredit dans le conſeil; il ſe démit de ſa charge, & Bute ſe hâta de faire la paix, croyant gagner l'affection du peuple, en diminuant par-là les impôts, en rétabliſſant la liberté du commerce.

Le miniſtre français ne négligea point de profiter des diſpoſitions du cabinet an-

glais ; & au commencement du mois de ſeptembre, la paix fut ſignée à Fontainebleau. Quelques traits de plume & d'habiles négociations rendirent, dans l'eſpace de quelques jours, à la maiſon de Bourbon, la plus grande partie des poſſeſſions que les Anglais lui avaient enlevées dans les quatre parties du monde, ſavoir, Pondicheri, les Philippines, la Martinique, la Guadeloupe, Ste. Lucie, Cuba, la Havane, Honduras, Gorée, Belle-iſle, & la pêche de Terreneuve. Il eſt vrai que l'Angleterre garda le canada qu'elle avait conquis, & qui contenait 150,000 milles anglaiſes quarrées. Mais on tâcha en vain d'en impoſer au peuple par la conquête de ce vaſte pays, plus grand que les trois royaumes de la Grande-Bretagne pris enſemble. On ſavait que tout ce terrein ne valait pas la ſeule petite iſle de la Martinique. Bute riſqua pour prix de cette paix, d'être lapidé dans les rues de Londres. Il échappa à la fureur de la populace, en ſe jettant dans un carroſſe inconnu. Le même jour, le peuple détela les chevaux du carroſſe de Pitt, & le traîna en triomphe depuis l'hôtel du lord-maire juſqu'au ſien.

Quoique cette paix eût été faite ſans l'ac-

ceſſion des alliés d'Allemagne, & ſans les comprendre dans le traité, elle fut cependant la première cauſe du traité de paix, que conclurent bientôt après l'Autriche, la Pruſſe & la Saxe. Il y avait long-tems que le Roi de Pruſſe ne s'était trouvé dans une ſituation ſi avantageuſe. La révolution du cabinet de St.-James le privait des ſubſides de ce royaume; maiś ce vide était rempli, parce qu'il tirait de la Pruſſe, de la Weſtphalie, de la Saxe, de la Thuringe, & de quelques autres povinces. Les ſources de ſes finances ſemblaient inépuiſables. On a calculé qu'il lui fallait toutes les ſemaines deux millions de livres pour payer ſon armée, & cependant il ne fut queſtion ni de nouveaux impôts, ni d'emprunts étrangers. L'armée qu'il pouvait oppoſer alors aux Autrichiens, avait été renforcée par des recrues tirées de la Pruſſe, de la Weſtphalie, de la Poméranie, & elle était par conſéquent plus conſidérable que dans le tems où il avait pu réſiſter à cette même Autriche, ſoutenue par 200,000 Francais, Ruſſes & Suédois. Il était d'ailleurs poſté de manière, qu'avec un léger mouvement il portait la guerre en Bohême.

Dans ces circonſtances, l'avantage ſemblait être entièrement de ſon côté. On ſentait qu'il ne faudrait guère qu'une ou deux campagnes, pour dédommager amplement le roi des frais de la guerre. Cependant il ſe prêta à la paix, & mit bas les armes, ſans autres conditions que le repos après lequel il ſoupirait. Il n'avait pas commencé cette guerre pour faire des conquêtes, mais pour conſerver les conquêtes qu'il avait faites.

Si ces puiſſances ennemies avaient pu réfléchir ſérieuſement ſur les malheurs de toute eſpèce que le fléau de la guerre avait répandu ſur pluſieurs millions d'hommes, jamais cette réflexion n'aurait pu faire plus d'impreſſion ſur eux que dans ces circonſtances. De tous côtés la diſette était ſi grande, que les pauvres ne pouvaient plus vivre. Les campagnes étaient ſans culture & ſans moiſſons. Le boiſſeau de bled coûtait en Saxe, en Siléſie & ailleurs, 15 à 20 écus; un gros pain, 6 gros (18 ſous); une paire de ſouliers, 3 écus; le quintal de foin, 2 écus; & 60 bottes de paille, 8 écus (*a*).

(*a*) Heureuſement que Schlabrendorf, miniſtre d'état en Siléſie, avait forcé les habitans au com-

La disette, la mauvaise nourriture, causaient des maladies, des mortalités, & dépeuplaient les provinces. Un officier écrivit qu'en traversant la Hesse, il avait passé par sept villages, où il n'avait trouvé qu'un seul homme, & un prêtre qui mangeait des lentilles. On est effrayé quand on songe que quelques milliers d'hommes peuvent, dans l'espace de quelques années répandre la désolation, le malheur & la misère sur d'immenses contrées. Une expérience aussi triste qu'on fit alors, c'est que l'argent que la guerre met en circulation, ne répand point le bien-être & l'aisance parmi les hommes. On compte que cette guerre a fait circuler dans l'Allemagne plus de 500 millions d'écus d'argent comptant, sortis de l'Angleterre, de la France, de la Russie ou des caisses de l'Autriche & de la Prusse; & cependant jamais la misère ne fut si grande, ni si générale dans tout l'empire.

L'Allemagne soupirait donc après la paix;

---

mencement de la guerre à cultiver les pommes de terre. Ce fut alors une grande ressource pour la province; c'était presque l'unique nourriture des soldats & des habitans.

cependant la cour de Vienne n'y paraissait point disposée. Ses ministres voulaient la continuer ; & Marie-Thérèse qui leur avait donné toute sa confiance, s'en rapportait à leurs lumières. On crut trop perdre, en faisant une paix sans conquêtes, parce qu'on avait trop espéré en formant des alliances puissantes. Mais la France & la Russie pressèrent la conclusion, & on ne put s'y refuser.

Cette paix avait été préparée par une trève, faite au mois de novembre, entre l'armée autrichienne & celle des Prussiens. Mais la cour de Vienne tâcha, par un arrangement secret avec les Français, de se procurer un avantage, qui devait la mettre en état, ou de pouvoir prescrire des conditions, ou d'obliger le Roi à diviser ses forces, si la guerre continuait. Les garnisons françaises qui, par la paix de Fontainebleau, devaient vider les forteresses prussiennes de Wesel, Clève, Gueldre & Meurs, différèrent de le faire, jusqu'au moment où des troupes autrichiennes, qui devaient s'assembler près de Ruremonde, seraient prêtes à entrer dans ces places, pour en prendre possession au nom de la Reine d'Hongrie.

d'Hongrie. Il était dit dans le traité, que ces places seraient vidées par les Français; mais on n'avait pas dit expressément, qu'elles seraient rendues au Roi de Prusse. Voilà les misérables ruses auxquelles les ministres ont souvent recours; car on ne saurait mettre sur le compte des souverains des procédés de cette nature.

Frédéric sut prévenir un projet dont l'exécution aurait reculé la paix. Il assembla un corps de troupes en Westphalie. On ne s'y était pas attendu. La France voulait bien, pour faire plaisir à la cour de Vienne, lui faciliter la prise de possession de ces places; mais elle ne voulait pas pousser la complaisance, jusqu'à les défendre par les armes. Monteinard qui commandait les Français dans ces contrées, conclut au mois de décembre un traité avec la Prusse, & lui remit ces forteresses. L'Autriche déçue fut obligée de songer à d'autres projets.

Elle ne pouvait plus compter sur des secours de la part des cercles. La défaite de Freyberg & la visite du général Kleist en Franconie les avaient disposés à quitter la partie; & ce qui les confirmait dans ces dispositions, c'est qu'on n'avait point com-

pris leurs troupes dans la trève faite en Saxe, & qu'on les avait laissés seuls sur le champ de bataille, vis-à-vis du Roi de Prusse. En conséquence ils se déclarèrent neutres.

Cette démarche applanit le reste des difficultés qui s'opposaient à une paix générale. Frédéric fit ouvrir les négociations sous ses yeux, au château d'Hubertsbourg, près de Dresde. La première assemblée se fit au mois de janvier 1763. Le 15 Février, la paix fut conclue & signée dans le quartier général du Roi. Vingt & un jours après, chaque partie belligérante se trouva en possession de ses provinces, comme avant le commencement de cette guerre. Tant il est vrai, qu'il faut bien peu de tems & de formalités, pour conclure une affaire importante, alors qu'elle est traitée sous l'influence d'un génie supérieur qui, comme la nature, choisit toujours les moyens les plus simples & les plus actifs. Les négociateurs n'étaient point des ministres & des ambassadeurs accompagnés de pompe & de magnificence, mais trois hommes subalternes, laborieux : Kollenbach, conseiller de cour pour l'Autriche; Herzberg,

conſeiller de légation pour la Pruſſe, & Fritſch, conſeiller privé pour la Saxe. Il ne fut queſtion d'aucun cérémonial (*a*). La reddition réciproque des conquêtes & la renonciation à tout dédommagement, ſont les principaux articles du traité. (39) Le Roi promit par un article ſecret, de donner ſa voix électorale à Joſeph II, qui bientôt après fut élu Roi des Romains.

Voilà le troiſième traité de paix, qui aſſure & confirme à Frédéric la poſſeſſion de la Siléſie. Comme il dut cet avantage à la ſupériorité de ſes armes, l'Autriche apprit à le reſpecter; & elle n'oſa plus, pendant le reſte de ſa vie, lui diſputer la poſſeſſion de cette province.

Ainſi finit la guerre de ſept ans, pendant laquelle il y eut en Allemagne plus de batailles livrées, plus de ſièges entrepris, plus d'hommes & de tréſors ſacrifiés, que dans cette fameuſe guerre de 30 ans, qui dura depuis 1618 juſqu'en 1648. Quel en fut le

(*a*) Lorſqu'il fut queſtion de conclure la paix de Weſtphalie, qui termina la guerre de trente ans, on fut quatre ans à préparer le cérémonial, & il fallut preſqu'autant de temps pour l'exécution des articles.

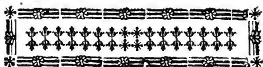
résultat? Pour l'Autriche, du chagrin & des espérances trompées; pour les Saxons, une dévastation générale; & pour la Prusse, une gloire éternelle. Le succès de cette guerre fit voler la gloire de Frédéric sur toutes les parties du globe, & il fut l'objet d'une admiration générale. Il était naturel de regarder comme l'homme de l'Europe le plus extraordinaire, un prince que les plus grandes puissances de cette partie du monde réunies n'avaient pu vaincre. La renommée porta sa gloire jusqu'à Constantinople. L'Empereur Mustapha III envoya à Berlin un ambassadeur, pour le féliciter sur la paix glorieuse qu'il venait de conclure. Achmet Effendi, c'était le nom de l'ambassadeur, avait une suite brillante de domestiques, d'esclaves, de janissaires; & les présens destinés pour le Roi remplissaient plusieurs chariots, & chargeaient un grand nombre de chevaux. Le Roi qui haïssait les cérémonies, fut obligé de recevoir solemnellement cet ambassadeur, & d'essuyer ses compliments orientaux. Un Roi ordinaire y aurait pris plaisir; Frédéric n'éprouva que de l'ennui. (40)

REMARQUES

ANECDOTES,

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET AUTRES PARTICULARITÉS.



REMARQUES ANECDOTES, PIÈCES JUSTIFICATIVES ET AUTRES PARTICULARITÉS.

NOTE I. *page* 2.

VOICI un extrait de ce traité.

I. Il y aura paix & amitié fincère entre les deux Rois, malgré les troubles qui pourraient réfulter des différends qui règnent en Europe ; & en vertu du préfent traité, aucune des parties contractantes n'attaquera les états de l'autre, ni directement ni indirectement ; mais au contraire, chacune d'elles emploiera tout fon pouvoir, pour empêcher leurs alliés refpectifs, de rien entreprendre contre les états defdites parties, de quelque manière que ce puiffe être.

II. Au cas qu'il arrive que quelque puif-

ſance étrangère faſſe marcher des troupes en Allemagne, ſous quelque prétexte que ce ſoit, les parties contractantes réuniront leurs forces, pour s'oppoſer à l'entrée & au paſſage deſdites troupes étrangères, & tâcheront de conſerver la paix en Allemagne ſelon les termes du traité.

III. Les puiſſances contractantes renouvellent expreſſément tous les traités, alliances & garanties qui ſubſiſtent entre elles; & entre autres l'alliance défenſive & la garantie conclue le 18 novembre 1742 à Weſtmunſter, entre les Rois d'Angleterre & de Pruſſe, & la convention d'Hanovre du 26 août 1745, de même que l'acte d'acceſſion de S. M. Britannique au traité de garantie du 13 octobre 1746.

IV. Le traité ſera ratifié par les deux Rois dans l'eſpace d'un mois, &c.

Article ſéparé.

Comme la convention ſignée entre les miniſtres des deux Rois ne s'étend qu'à l'Allemagne, elle ne doit point s'étendre ſur les Pays-bas autrichiens & ce qui en dépend; & ces pays ne ſeront point compris

dans la préſente convention ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ; d'autant plus que dans l'article de la paix de Dreſde ; le Roi de Pruſſe n'a garanti à l'Impératrice-Reine que les états qu'elle poſſède en Allemagne.

Le préſent article ſéparé aura la même force, que s'il était inſéré mot pour mot dans la convention ſignée aujourd'hui, &c. Weſtmunſter, le 16 janvier 1756.

N o t e II. *page* 7.

La cour de Pruſſe donna pour raiſons de cette attaque :

I. Que bientôt après la concluſion de la paix de Dreſde, il avait été décidé par le quatrième article ſecret du traité de Pétersbourg, que toutes les guerres qui s'éleveraient entre la Pruſſe & la Ruſſie, la Pologne ou l'Impératrice - Reine, rendraient nulle la ceſſion de la Siléſie & du comté de Glatz.

II. Que les cours de Vienne, Dreſde & Pétersbourg avaient eu depuis ce tems - là des négociations continuelles, au ſujet du traité ſigné à Leipzig dès l'an 1745.

III. Qu'il y avait la plus grande apparence que dans l'été de 1756, l'Impératrice de Russie & l'Impératrice-Reine auraient attaqué en même tems les états du Roi.

IV. Que le refus de la cour de Vienne de répondre d'une manière positive aux éclaircissements qu'on lui avait demandés au sujet du but de ses préparatifs, avait mis le Roi dans le cas de prévenir les mauvais desseins qu'on avait contre lui, & de dissiper l'orage qui le menaçait.

La cour de Vienne soutenait au contraire,

I. Que le Roi de Prusse avait commencé les préparatifs de guerre.

II. Qu'il avait souvent agi d'une manière contraire à la paix de Dresde.

III. Qu'elle n'avait fait aucun projet d'alliance défensive avec les cours de Dresde & de Pétersbourg.

La conduite du Roi dans cette occasion, disent les publicistes d'Allemagne, était fondée sur *le droit de prévention.* Cette conduite ressemble beaucoup à celle que tint en 1529 Philippe, Landgrave de Hesse, dans l'affaire de Pack, sous le règne de Charles V; & à celle que tint le même

prince en 1542 contre Henri le jeune, duc de Brunſwic-Wolfenbuttel. Dans cette dernière affaire, le Landgrave s'était emparé de Wolfenbuttel, de même que Frédéric s'emparait alors de la Saxe, & il avait trouvé dans les archives de cette ville, comme Frédéric dans celle de Dreſde, des pièces originales qui prouvèrent ce qu'il avait avancé.

NOTE III. *page* 10.

Lorſque les archives eurent été forcées, la cour de Pruſſe annonça un mémoire & prépara les eſprits, en débitant de tous côtés qu'il était extrêmement intéreſſant, & qu'il mettrait au jour des myſtères que perſonne n'aurait ſoupçonnés. Enfin ce malheureux manifeſte parut ſous le titre de *Mémoire raiſonné ſur la conduite des cours de Vienne & de Saxe, & ſur leurs deſſeins dangereux contre S. M. le Roi de Pruſſe, avec les pièces originales & juſtificatives qui en fourniſſent les preuves.* Il ne juſtifia point l'idée qu'on avait voulu en donner. On y accuſe légèrement les cours de Saxe & de Vienne de *complot & de trahiſon.* Toutes les pièces que l'on produit pour appuyer ces

ſortes d'imputations ne prouvent autre choſe, ſinon que trois puiſſances voiſines du Roi de Pruſſe ont été perſuadées qu'il ne tarderait pas, encouragés par ſes ſuccès, à tenter de nouvelles entrepriſes. Que deux d'entr'elles ſe ſont liées pour parer un pareil coup; qu'elles ont invité une troiſième d'y accéder; mais que cette dernière trop timide n'oſa pas prendre part à ces meſures défenſives. Qu'en attendant, toutes les trois faiſaient obſerver les démarches du Roi, & ſe communiquoient confidemment ce qu'elles avaient découvert, afin d'éviter toute ſurpriſe. La conduite du Roi de Pruſſe n'a-t-elle pas aſſez juſtifié la crainte de ces puiſſances? Dans le traité de Pétersbourg, il n'eſt parlé que *dans le cas où le Roi de Pruſſe ſerait le premier à s'écarter de la paix de Dreſde, & deviendrait l'agreſſeur.* Ce n'était abſolument qu'une alliance défenſive (*). D'ailleurs il eſt certain que l'Electeur de Saxe, dant on envahit ſubitement les états, n'avait point accédé à cette alliance, & en ſuppoſant qu'elle eût été *un complot*

(*) V. ce traité tome I.

& une trahison, comme il eſt dit dans le mémoire, la cour de Saxe n'en était point encore coupable.

Quant au partage éventuel des états du Roi, on répondit auſſi, que c'était toujours au cas qu'on fût attaqué par lui; cas auquel ce partage aurait été juſte. Cette ſtipulation de la part de la cour de Vienne, ne pouvait donc plus avoir aucun rapport au traité de Dreſde, mais ſeulement à une guerre, où le Roi de Pruſſe deviendrait l'agreſſeur.

Enfin, rien ne peut nous mettre mieux dans le cas de porter un jugement ſur le commencement de cette guerre, que ce qu'en dit l'auteur même du *Mémoire raiſonné*, M. le comte de Herzberg, dans ſon *Mémoire hiſtorique ſur la dernière année de la vie de Frédéric II.* « *Il* (le Roi) *crut* « *ſavoir*, » dit ce ſavant miniſtre, « que » les cours de Vienne, de Pétersbourg & » de Saxe, avaient formé un ſyſtême politique contre la Pruſſe; il découvrit en » 1753, par haſard & par la trahiſon d'un » ſecrétaire ſaxon, que ces trois cours » avaient conclu en 1746, d'abord après la » paix de Dreſde, un traité d'alliance & de

» partage éventuel de ſes états en cas d'une
» guerre. Il jugea, d'après ces découvertes
» & d'après les dépêches ſaxonnes, dont il eut
» tous les jours de poſte les copies depuis
» 1753 juſqu'à 1755, que les miniſtres
» de ces trois cours ne faiſaient que travail-
» ler à amener cette guerre. *Il crut* au mois
» de juin, par des avis ſecrets & *vraiſem-*
» *blables*, que le moment était venu, où
» ces trois cours voudraient exécuter leur
» projet concerté contre lui, & l'attaquer
» au commencement de 1757. Il fit deman-
» der trois fois des explications là-deſſus à
» l'Impératrice-Reine; n'ayant reçu que des
» réponſes ſèches & laconiques, il crut de-
» voir prévenir le deſſein des trois cours,
» en attaquant celles de Saxe & d'Autriche
» avant que les armées fuſſent prêtes. Il me
» fit venir le 20 août à Sansſouci, en ſecret,
» & me remit les dépêches de la cour de
» Saxe, dont je fis un précis qui fut com-
» muniqué à toutes les cours, pour leur
» prouver les deſſeins des cours de Vienne
» & de Saxe contre la Pruſſe, que le Roi
» crut devoir prévenir. Enſuite, il marcha
» à la fin du mois d'août 1756 vers la
» Saxe, prit ce pays en dépôt, environna

» l'armée Saxonne près de Pirna, la fit prisonnière & l'incorpora dans son armée; » il entra en Bohème, & gagna la bataille » de Lowositz, mais qui ne fut pas assez » décisive, pour qu'il ne fut pas obligé de » quitter la Bohème & de retourner en Saxe, où il prit ses quartiers d'hiver. Pendant ces entrefaites, il fit ouvrir les archives de Dresde, & envoya au ministère » toutes les dépêches sur lesquelles je composai le *fameux Mémoire raisonné*, dans » lequel on prouva, par les dépêches originales des ministres autrichiens & saxons, » les projets éventuels de guerre & de partage contre la Prusse. Il est constaté que » ces projets ont existé, *mais comme ils* » *n'étaient qu'éventuels, & supposaient la* » *condition, que le Roi de Prusse donnât* » *lieu à une guerre, il restera toujours problématique, si ces projets auraient jamais* » *été exécutés, & s'il aurait été plus dangereux de les attendre que de les prévenir.* Quoi qu'il en soit, *la curiosité du* » *Roi* & la petite circonstance de la trahison d'un clerc saxon, est la cause indubitable de cette terrible guerre de sept » ans, qui a immortalisé Frédéric, & la

» nation prussienne, *mais qui a aussi pres-*
» *qu'abîmé tout cet état, & l'a mis à deux*
» *doigts de sa perte.* »

Ce jugement ne saurait être suspect dans la bouche d'un homme tel que M. le comte de Herzberg, qui pendant la vie de Frédéric II, n'a cessé de lui prodiguer, à toute occasion, des louanges que l'on prendrait quelquefois pour de l'adulation, si on ne connaissait le patriotisme & les autres nobles motifs qui enflammaient ce sage & savant ministre. Il paraît qu'après la mort de ce grand Roi, l'amour de la vérité l'a engagé à publier son sentiment sur le commencement de cette guerre. En effet, qui pouvait mieux savoir la vérité dans cette affaire, que celui qui avait été à même d'examiner tous les papiers originaux, & qui avait composé le manifeste? Et quel autre motif que la vérité aurait pu, sous le nouveau règne, engager M. de Herzberg à déprimer quelque action du précédent?

NOTE IV. *page* 10.

L'administration des états saxons, & celle de Brandebourg sous leurs derniers souve-

rains, forment un contraſte piquant, dont les ſuites méritent d'être obſervées. Les revenus de la Saxe ne forment que la moitié de ceux du Brandebourg. Mais Frédéric II entretenait une armée permanente de 150,000 hommes, tandis qu'Auguſte en avait à peine 16,000. Le premier poſſédait un tréſor d'un grand nombre de millions, & fit, comme on le verra, la guerre de ſept ans ſans emprunts, ſans nouveaux impôts. En Saxe, ſous le règne d'Auguſte, la dette nationale montait à 100 millions d'écus; & quoiqu'on eût mis un impôt extraordinaire ſur les biens-fonds, à peine pouvait-on payer la dixième partie des intérêts. On compte que Brühl a tiré de la Saxe pendant dix ans 33 millions d'écus qui n'ont pas été employés à payer les dettes. Ce miniſtre menait un train de roi, & dépenſait par an un demi-millon d'écus, dont une grande partie ſortait du pays pour des habits & toutes ſortes d'objets de luxe & de volupté. Deux cents domeſtiques étaient ſans ceſſe à ſes ordres, & l'on ſervait ſur ſa table depuis 50 juſqu'à 100 plats.

NOTE V. *page 14.*

Lettre de Frédéric au Maréchal de Schwérin, après la bataille de Lowositz.

Le 2 octobre 1756.

« Je suis parti le 28 septembre de mon camp de Sedliz tout seul. J'ai joint mon armée de Bohème, consistant en 60 escadrons & 28 bataillons, campés auprès d'Aussig dans un camp que j'ai jugé peu avantageux aux troupes. J'ai pris sur la connaissance de toutes ces choses mon parti. J'ai fait une avant-garde de huit bataillons & de dix escadrons de dragons, avec huit de houssards. J'ai marché moi-même à la tête de ce corps à Tirmiz. J'ai donné ordre à l'armée de me suivre par deux colonnes, une par le Paschkopole, l'autre par le chemin que mon avant-garde avait tenu. De Tirmiz je suis marché avec mon avant-garde sur Welmina. J'y arrivai le soir, une heure avant le coucher du soleil. Je vis l'armée autrichienne, la droite appuyée à Lowositz, sa gauche vers l'Egra : leur force de 60,000 hommes ne m'a pas effrayé, ni leurs canons.

» J'ai occupé moi-même le soir avec six bataillons une trouée & les hauteurs qui do-

minent Lowofitz, & dont je réfolus de me fervir le lendemain, pour déboucher fur eux. La nuit mon armée arriva à Welmina, où je me contentai de former mes bataillons en ligne, les uns derrière les autres, & les efcadrons de même.

» Dès la petite pointe du jour, premier octobre, je pris avec moi les principaux généraux, & je leur montrai le terrein du débouché que je voulais occuper avec mon armée, favoir, l'infanterie en première ligne, occupant deux hautes montagnes & un fond qui eft entre deux : fix bataillons en feconde ligne, & toute la cavalerie en troifième. Je fis toute la diligence poffible pour bien appuyer mes aîles fur ces hauteurs, en y mettant des flancs. L'infanterie de la droite gagna fon pofte, & j'ai pris toutes les précautions pour le bien affurer, le regardant comme mon falut & comme la principale fureté de l'armée. Ma gauche, en fe formant, entra d'abord dans un engagement avec les pandoures & les grenadiers de l'ennemi, poftés dans des enclos de vignes fermées par des murailles de pierre.

» Nous avançames de cette façon jufqu'à l'endroit où les montagnes verfent vers l'en-

nemi, où nous vîmes la ville de Lowofitz garnie par un corps d'infanterie, une groffe batterie de douze pièces de canon devant, & de la cavalerie formée en échiquier & en ligne entre Lowofitz & le village de Sulowitz. Le brouillard était épais; tout ce qu'on pouvait diftinguer était une efpèce d'arrière-garde de l'ennemi, qui ne demandait qu'à être attaquée pour fe replier en arrière. J'ai confulté de meilleurs yeux que les miens pour me rendre compte de ce qui fe paffait, qui ont vu tout comme moi. J'ai envoyé pour les reconnaître, & tous les rapports que j'ai reçus ont été conformes à ce que j'en avais jugé.

Après donc que je me trouvai mes vingt-quatre bataillons placés dans cette trouée, comme je le croyais convenable, je crus qu'il ne s'agiffait plus que de faire repouffer cette cavalerie qui était devant moi, & qui prenait toutes fortes de figures, comme vous en pourrez juger à-peu-près par le mauvais plan que je vous envoie ci-joint. Sur cela je fis déboucher 30 efcadrons de cavalerie, qui attaquèrent celle de l'ennemi. Ils la pouffèrent avec trop de vigueur, en donnant dans le feu du canon ennemi; ce qui,

après une vigoureuſe réſiſtance, les obligea à ſe réformer ſous la protection de mon infanterie. A peine cette attaque fut paſſée, que mes 60 eſcadrons, ſans attendre mes ordres & contre ma volonté, attaquèrent une ſeconde fois. Un feu de 60 canons dans leurs deux flancs ne les empêcha pas de battre totalement la cavalerie autrichienne. Mais ils trouvèrent au-delà de tout ce feu un terrible foſſé qu'ils franchirent encore, au-delà duquel, & dans leur flanc gauche, ils rencontrèrent de l'infanterie autrichienne avec du canon placé dans un autre foſſé, dont le feu fut ſi terrible, qu'il les força de ſe retirer ſous notre protection.

» Perſonne ne les pourſuivit, & je profitai de ce moment pour les replacer ſur la montagne, derrière mon infanterie, où je les rangeai comme ſi c'était une manœuvre.

» La canonade cependant ne diſcontinuait point, & l'ennemi fit tous les efforts poſſibles pour envelopper la gauche de mon infanterie. Je ſentis le beſoin de la ſoutenir, & j'y envoyai les deux derniers bataillons, de vingt-quatre qui me reſtaient; mais, pour faire bonne mine à mauvais jeu, je fis faire un tour à gauche à 24 bataillons de la pre-

mière ligne. Je remplis, faute de mieux, ce centre par mes cuiraffiers, & je fis encore une feconde ligne du refte de ma cavalerie qui foutenait mon infanterie. En même tems, toute ma gauche d'infanterie marchant par échelon, fit un quart de converfion, prit la ville de Lowofitz, malgré le canon & la prodigieufe infanterie de l'ennemi, en flanc, remporta ce pofte, & obligea toute l'armée ennemie de s'enfuir.

» Le prince de Bevern s'eft fi fort diftingué, que je ne faurais affez vous chanter fes louanges. Avec 24 bataillons nous en avons chaffé 72, & fi vous voulez, 300 canons. Je ne vous dirai rien des troupes, vous les connaiffez; mais depuis que j'ai l'honneur de les commander, je n'ai jamais vu de pareils prodiges de valeur, tant cavalerie qu'infanterie. L'infanterie a forcé des enclos de vignes, des maifons maçonnées; elle a foutenu depuis fept heures jufqu'à trois de l'après-midi, le feu du canon & de l'infanterie, & fur-tout l'attaque de Lowofitz: ce qui a duré, fans difcontinuer, jufqu'à ce que l'ennemi s'eft trouvé chaffé. J'ai fur-tout eu l'œil à foutenir la hauteur de ma droite, ce qui je crois a décidé toute l'action.

» J'ai vu par ceci que ces gens ne veulent se hasarder qu'à des affaires de postes, & qu'il faut bien se garder de les attaquer à la houssarde. Ils sont plus pétris de ruses que par le passé ; & croyez m'en sur ma parole, sans beaucoup de canon, il en coûterait un monde infini pour les battre.

» Muller, de l'artillerie, a fait des merveilles, & m'a prodigieusement secondé.

» Je ne vous parle de mes pertes que les larmes aux yeux. Les généraux Luderiz & Oerzen sont tués, & Holzendorff des gendarmes. Je ne veux pas vous affliger en vous rappellant mes pertes ; ce tour de force est supérieur à Soor, & à tout ce que j'ai vu de mes troupes. Ceci fera rendre les Saxons. Je vous embrasse, mon cher maréchal, & vous conseille d'aller bride en main. Adieu. »

NOTE VI. *page* 17.

Première lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Dresde le 29 août 1756.

»Ayant été requis par l'envoyé de Votre Majesté à ma cour, de permettre à ses

troupes un passage par mes états pour la Bohème ; je le lui ai accordé, dans l'espérance qu'elle y fera observer une exacte discipline : & afin de mieux pouvoir régler tout ce qui concerne cette marche, j'envoie à Votre Majesté, Méagher, mon lieutenant-général & commandant des gardes-suisses. Au reste, quoique les prétentions inopinées, que le baron de Malzahn a ajoutées à cette occasion au nom de Votre Majesté, m'aient paru fort étrangeres & en aucune manière conformes au traité de paix & d'alliance qui subsiste entre nous, je me flatte cependant que Votre Majesté daignera s'expliquer envers mon lieutenant-général de Méagher de telle façon, que je puisse parfaitement me tranquilliser sur ce point. C'est dans cette ferme persuasion que je demeure, &c. «

Réponse du Roi de Prusse.

De Pretsch le premier septembre 1756.

MONSIEUR mon frère,

» Le penchant que j'avais à la paix est si notoire, que rien de tout ce que j'en pourrais dire à Votre Majesté, ne sauroit le confirmer davantage que la convention de neu-

tralité

traité que j'ai faite avec le Roi d'Angleterre. Depuis cela, la cour de Vienne a cru, par divers changemens de fystême, avoir trouvé le moment favorable de mettre en œuvre les projets qu'elle a déjà depuis longtems conçus contre moi. J'ai employé la voie de la négociation, que j'ai estimée la plus convenable pour lever de part & d'autre des foupçons auxquels la cour de Vienne avait donné lieu par plufieurs arrangemens. La première réponfe que j'en reçus était fi obfcure & fi énigmatique, qu'aucun prince qui prend à tâche de pourvoir à fa sûreté, n'oferait en être fatisfait. La feconde était fi pleine de hauteur & de mépris, que tout prince qui n'eft foumis à perfonne & qui tient fon honneur à cœur, en doit être offenfé, & quoique je n'aie exigé de l'Impératrice-Reine que des affurances, qu'elle n'entreprendrait rien contre moi cette année-ci & la fuivante, cependant elle n'a pas daigné me répondre fur un article de fi grande importance. C'eft ce refus qui m'a forcé malgré moi à embraffer le parti que j'ai cru le plus propre à traverfer le deffein de mes ennemis.

Cependant les fentimens de paix & d'hu-

manité m'ont encore incité à faire faire par mon ambaſſadeur à Vienne de nouvelles repréſentations à cette cour ; & je lui ai ordonné de ne pas cacher que la derniere réponſe que j'en ai reçue étoit non-ſeulement peu modérée ſur le choix des expreſſions, mais encore remplie d'une mauvaiſe dialectique, qui ne ſatisfaiſait point du tout à ma demande ; qu'en attendant j'avais commencé à me mettre en mouvement : mais ſi malgré cela l'Impératrice-Reine étoit encore réſolue de m'accorder les ſûretés que j'ai exigées pour cette année & pour l'autre, elle pourrait compter que je ſacrifierais volontiers au repos public tous les frais que m'a coûté cette ouverture de campagne, & que je promettrais dès ce moment de remettre tout ſur l'ancien pied. Les reſſorts qui me font agir ainſi ne ſont pas la ſoif du gain, ni l'ardeur de la gloire ; ce n'eſt que la protection que je dois à mes ſujets, & la néceſſité abſolue de traverſer des complots qui s'augmenteraient de jour en jour, ſi l'épée ne venait encore à tems trancher ce lien indiſſoluble. Ce ſont-là les motifs que je ſuis en état de donner actuellement à Votre Majeſté de nos démarches. Quant à la Saxe,

je l'épargnerai autant que ma situation présente me le permettra. J'aurai pour Votre Majesté & pour toute votre famille royale toute l'attention & toute l'estime que je dois à un grand prince que je chéris, & que je ne trouve à plaindre qu'en ce qu'il se confie trop aux conseils d'un homme dont les mauvaises intentions ne me sont que trop connues, & dont je pourrais démontrer les dangereux desseins par des preuves écrites de sa propre main. Pendant toute ma vie j'ai fait profession d'honneur & de probité, caractère que je mets au-dessus de celui de Roi, dans lequel le pur hasard m'a fait naître; & par ce caractère, je proteste que, quelque apparence d'hostilité que puissent avoir mes actions, sur-tout au commencement, Votre Majesté verra, dussions-nous même ne jamais parvenir à quelque voie d'accommodement, combien ses intérêts me sont chers. Aussi trouvera-t-elle dans ma façon d'agir un zèle décidé pour son avantage & pour celui de toute sa famille, quoiqu'en disent certaines personnes qui sont trop au-dessous de moi, pour que je daigne m'abaisser jusqu'à les nommer. Je suis, &c.

Deuxième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Dresde le 3 Sept. 1756.

» Je reçois actuellement du général Méagher la réponse dont je l'avais chargé pour Votre Majesté. Je la remercie sincèrement des marques d'estime & d'amitié qu'elle veut bien me témoigner. J'espère aussi qu'en même-tems Votre Majesté daignera me donner au plutôt des marques réelles de ces assurances que j'estime infiniment. «

» Les démêlés qui se sont élevés entre Votre Majesté & l'Impératrice-Reine ne me regardent en aucune façon. Elle a aussi eu la bonté de me mander les nouvelles représentations qu'elle a fait faire à la cour de Vienne, & qu'elle va régler ses mesures sur la réponse qu'elle en obtiendra. Cependant, après avoir uniquement exigé de moi un passage qui, suivant les constitutions de l'empire très-connues à Votre Majesté, ne devait porter aucun préjudice à mes états, j'aurais dû croire qu'il était équitable de ne pas s'en emparer, & de s'en tenir ponctuellement à la déclaration authentique que Votre

Majesté a faite ; savoir, qu'elle n'avoit aucun dessein d'agir avec moi en ennemi, ni de traiter mes états comme tels, d'en user au contraire comme il convient à un prince ami & bien intentionné. Bien loin de-là, les troupes de Votre Majesté extorquent toutes sortes de livraisons, s'emparent de mes caisses publiques, démolissent une partie de ma forteresse de Wittenberg, & enlèvent mes officiers & même mes généraux par-tout où ils les trouvent. J'en appelle à ces sentimens de droiture & de probité dont Votre Majesté fait profession, & suis assuré, qu'elle ne permettra pas que mes états souffrent des différends qui règnent entre Votre Majesté & l'Impératrice-Reine. Au reste, je souhaite fort que Votre Majesté veuille me découvrir les desseins pernicieux dont elle a daigné faire mention dans la procédure, & dont je n'ai eu jusqu'à présent aucune idée. En attendant, je me flatte qu'elle daignera avoir égard à mes sollicitations, & qu'elle évacuera mes états au plutôt possible. Je suis prêt, ainsi que je l'ai déjà déclaré, à promettre toutes les sûretés que Votre Majesté pourra exiger de moi, tant qu'elles ne se-

ront pas opposées à l'équité & à mon rang. Cependant, puisqu'il n'y a pas de tems à perdre, & que je me trouve dans l'indispensable nécessité d'empêcher l'approche ultérieure des troupes qui agissent en quelque sorte en ennemies, & donnent par-là occasion d'appréhender des suites encore plus fâcheuses, je suis résolu de me rendre à mon armée, & d'y attendre dans peu des déclarations plus positives de Votre Majesté; mais je proteste encore une fois, que mon intention n'est point de m'écarter du traité de neutralité dont nous sommes sur le point de convenir, qu'au contraire, je suis très-intentionné de le signer avec une parfaite satisfaction.«

Réponse du Roi de Prusse.

De Lomitz le 5 Sept. 1756.

» Le comte de Salmour m'a remis la lettre que Votre Majesté a eu la bonté de m'envoyer. Quelque vif que soit le desir & le penchant que j'ai de lui complaire je me vois cependant dans l'impossibilité de retirer mes troupes de ses états, vu cent raisons de guerre qui m'en empêchent, qu'il

ſerait trop long de rapporter. Une des principales eſt la sûreté des convois. Je voudrais que le chemin de la Bohème paſsât par la Thuringe, je n'aurais pas eu beſoin d'être à charge aux états de Votre Majeſté; mais comme certaines raiſons de guerre m'obligent à me ſervir de l'Elbe, je ne ſaurais, ſans miracle, choiſir d'autres moyens que ceux dont je me ſers actuellement. J'emploie toute la célérité poſſible; cependant il eſt impoſſible à mes troupes d'avoir des aîles.

» Au reſte, je ſuis très en état de prouver à Votre Majeſté ce que j'ai mandé touchant la conduite qu'il tient, & qu'il eſt très-oppoſé à la paix de Dreſde; & je le ferais dès-à-préſent, ſi je n'étais empêché par certaines règles que la prudence m'oblige encore à obſerver. En attendant je n'oublierai jamais ce que je dois à des têtes couronnées & à un prince voiſin, dont l'unique malheur eſt d'avoir été ſéduit, & pour lequel, fût-il même mon plus grand ennemi, ainſi que pour toute ſa famille royale, je conſerverai toujours l'eſtime la plus diſtinguée & la plus parfaite, &c. «

Troisième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 10 Sept. 1756.

» J'ai, avec toute la complaisance possible, été au-devant de tout ce que Votre Majesté ait équitablement pu prétendre de moi. J'ai, dès la première proposition qui m'a été faite par l'ambassadeur de Votre Majesté, résident à ma cour, envoyé le général de Méagher, tant pour l'assurer de ma parfaite neutralité, que pour accorder à ses troupes & à son artillerie un libre passage par mes états vers la Bohème, & pour apprendre en même tems de Votre Majesté, en quoi devaient consister les sûretés exigées à cet effet. De plus, j'ai fait renouveller par l'ambassadeur de la grande-Bretagne ces offres plus en détail, sans en avoir jamais reçu une déclaration positive de la part de Votre Majesté. J'ai enfin, par une lettre que le comte de Salmour lui a présentée, indiqué les raisons qui m'ont porté à me rendre à mon armée. Après une telle conduite de ma part, j'aurais dû me flatter, ainsi que l'envoyé de la grande-Bretagne me l'avait fait espérer, que Votre

Majesté daignerait envoyer quelqu'un, de qui je puisse apprendre quelles sont ses intentions & ses véritables prétentions. Cependant plusieurs journées se sont écoulées, sans que je sois éclairci sur cet article. Il n'aurait tenu qu'à moi de me retirer avec mon armée en Bohème, pour la mettre en sûreté, j'aurais aussi pu prêter l'oreille à diverses propositions que j'ai toujours rejettées. Malgré cela j'ai persisté de demeurer ici, dans la ferme persuasion où j'étais que les conditions que Votre Majesté pourrait exiger de moi, seraient toujours conformes à la paix qui règne entre nous, & aux assurances d'amitié dont ses lettres sont remplies, & suivant lesquelles elle demande simplement une sûreté suffisante, que je n'entreprendrai rien contre elle, & que je lui céderai le libre usage de l'Elbe. Je m'offre d'accorder à Votre Majesté ces deux points, avec toutes les assurances qu'elle pourra convenablement exiger de moi. Mais il est tems de s'expliquer clairement là-dessus, & c'est à cette fin que j'envoie le comte de Bellegarde, mon lieutenant-général & gouverneur de mon prince, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à Votre Ma-

jesté. Je la prie de se découvrir à lui, de façon à pouvoir établir une parfaite harmonie entre nous. Votre Majesté peut être persuadée, que j'y contribuerai autant qu'il me sera possible; mais aussi toute prétention outrée ne saurait que me pousser à bout, & mon armée est bien disposée à sacrifier, en cas d'attaque, jusqu'à la dernière goutte de son sang. »

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 11. Sept. 1756.

» Que Votre Majesté daigne se rappeller ce dont je lui ai sans cesse fait mention; savoir, qu'étant parfaitement instruit des mauvaises intentions de son ministre, il m'est convenable d'employer quelques précautions pour ma propre sûreté, dans les commencemens d'une guerre que l'Impératrice-Reine a suscitée contre moi. Il s'agit d'abord de m'assurer du cours de l'Elbe, & en second lieu, d'empêcher qu'il ne me reste en arrière une armée qui n'attendait que le moment favorable que je serais en prise avec l'ennemi, afin de pouvoir alors me tomber sur les bras. C'est ce qui me retient & me retiendra ici jusqu'à ce que

cet obſtacle ſoit levé ; & comme la réponſe que je reçois actuellement de Vienne me pouſſe à l'extrémité, je ne ſaurais rien changer en cette affaire. La Reine de Pologne & toute la famille royale ſe portent bien ; elles peuvent aller par-tout où bon leur ſemble, & elles ont toute la liberté poſſible, de même que tous ceux qui ſe trouvent dans les emplois publics de Votre Majeſté. Elle voit par-là que je tiens ma parole ; & ſi elle ſouhaite de venir aujourd'hui ou demain faire un tour par mon armée, Votre Majeſté verra que chacun aura pour ſa perſonne autant d'eſtime que ſi nous vivions enſemble en parfaite harmonie. «

Quatrième lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruſſe.

De Strouppen le 12 Sept. 1756.

» Le comte de Bellegarde m'a remis la lettre de Votre Majeſté ; j'y vois par le contenu que rien n'arrête le paſſage de ſes troupes, que la néceſſité de ſe rendre préalablement maître de l'Elbe, & la précaution d'empêcher que, pendant la guerre qui vient de s'allumer entre Votre Majeſté & l'Impératrice-Reine, mes troupes n'entre-

prennent rien contre elle, c'eſt pourquoi je me hâte de lui répondre ſur le champ, & de lever cet obſtacle en détruiſant, s'il eſt poſſible, cette méfiance dans laquelle Votre Majeſté ſemble être entrée. Quant à l'un de ces deux points, j'y conſens; & de l'autre je ſuis prêt à l'en garantir. Puiſſe Votre Majeſté ſe confier ſur ma parole royale, à laquelle aucun de mes miniſtres ne s'eſt juſqu'ici aviſé de me faire manquer, & n'oſerait le faire; mais ſi malgré cela Votre Majeſté ſe croit en droit d'exiger des ſûretés plus réelles, quelque ſuffiſante que puiſſe être ma parole d'honneur, je ſuis diſpoſé à lui céder les fortereſſes de Wittenberg, de Torgau, & même auſſi celle de Pirna, tant que la guerre durera. Quant aux ſûretés exigées touchant l'armée, je ne ſaurais que propoſer à Votre Majeſté, ſi ce n'eſt des otages que je pourrais en tout cas lui offrir.

» Jeſpère que ces offres pourront entièrement contenter Votre Majeſté, & la convaincre de la ſincérité de mes intentions. Les conditions que je deſire en repréſailles de la part de Votre Majeſté, conſiſtent à évacuer au plutôt mes états de ſes troupes,

& à souffrir que les miennes puissent librement, & sans être molestées, rentrer en leurs quartiers, dont cependant les trois places susdites seront exemptées, dans l'espérance que les troupes de Votre Majesté y vivront à leurs dépens, & ne se mêleront point de ce qui regarde les affaires civiles. Pour ne pas être obligé d'alléguer en détail ce qui concerne cet arrangement, je laisse à la disposition de Votre Majesté le choix de la personne qu'elle voudra destiner à cet usage; de ma part j'en ferai de même, afin qu'ils puissent s'arranger entre eux, & venir recevoir notre consentement. Que Votre Majesté considère par-là jusqu'à quel point je pousse mes avances. Il me serait impossible d'en faire davantage; & j'aimerais mieux en venir aux plus grandes extrémités, que d'oublier ce que je dois à moi-même, à mon pays & à mon armée, &c.

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 12 Sept. 1756.

» Que Votre Majesté se ressouvienne de ma lettre d'hier, où j'ai dit qu'il est non-seulement très-dangereux, mais même pres-

que impossible d'entrer par la Saxe en Bohème, & de laisser une armée arrière moi: s'il ne s'agissait simplement que de marques de complaisance, il n'en est point que je me dispenserois de lui témoigner; mais il s'agit ici de la sûreté & de la conservation d'un pays dont je suis roi, & c'est justement ce qui me force à ne pas quitter la Saxe jusqu'à ce que je sois parfaitement convaincu que je ne laisse rien en arrière, qui puisse me donner dans la suite occasion de m'en repentir. Mon avant-garde est déjà en Bohème, elle est suivie d'un corps considérable, & s'il plaît à Votre Majesté d'envoyer un de ses officiers, quel qu'il soit, je lui montrerai la position de mes troupes. Je n'ai pas sujet de me hâter, & je verrai si ma patience à attendre, ou bien si d'autres moyens & mesures, pourront décider ce qui regarde ma situation présente.

» Quelle qu'en soit l'issue, Votre Majesté me trouvera toujours inaltérable dans les sentimens que j'ai pour elle, pour sa famille royale & pour tous ceux qui lui appartiennent. »

Cinquième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 13 Sept. 1756.

» J'ai cru que Votre Majesté admettrait enfin les propositions que j'ai faites dans ma précédente lettre, & me marquerait le genre de sûreté qu'elle pense être en droit d'exiger de moi. Elle doit donc consister, selon toute apparence, uniquement dans la ruine de mon armée, soit par le fer, soit par la famine. Il s'en faut encore beaucoup que le dernier cas arrive; la protection divine, la fermeté & la fidélité de mes troupes, & la nécessité absolue d'en passer par-là, me mettent à l'abri du premier. Que Votre Majesté daigne jetter un coup d'œil sur la situation dans laquelle elle me place. Je suis prêt à faire tout pour m'accorder avec Votre Majesté sur l'article qui lui tient si fort à cœur, pourvu que je le puisse faire sans que mon honneur en souffre. »

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 13 Sept. 1756.

» Rien ne me tient tant à cœur que ce qui regarde personnellement l'honneur &

la dignité de Votre Majesté. Elle peut être assurée, que sa personne m'a causé plus d'inquiétude dans son camp que ses troupes. Je me flatte cependant qu'il y a encore un moyen d'allier la dignité de Votre Majesté à ce que mes intérêts exigent indispensablement, & de terminer ce différend d'une façon qui nous sera convenable à tous deux. J'attends, si Votre Majesté le trouve bon, son approbation sur le dessein que j'ai de lui envoyer un de mes généraux muni de certaines propositions. Je la prie de lui parler seul, & de l'honorer d'une réponse. Je le répète encore. & proteste sur mon honneur, qui m'est plus cher que la vie, que je n'ai rien contre sa personne; mais il est maintenant de toute nécessité que le sort de Votre Majesté soit uni au mien; & j'atteste par tout ce que j'ai de plus sacré, que si la fortune m'est favorable dans la présente guerre, Votre Majesté n'aura aucun sujet d'être mécontente de moi; que si au contraire la fortune me tourne le dos, la Saxe éprouvera le même sort que la Prusse & mes autres états.

Sixième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 13 Sept. 1756.

» Ayant appris par l'obligeante réponse que mon aide-de-camp, le général major de Sporken m'a rendue, la résolution de Votre Majesté, de m'envoyer un de ses généraux, je me hâte de lui protester que je l'attends avec plaisir, que je m'entretiendrai seul avec lui, & que je m'expliquerai de telle manière, que Votre Majesté aura lieu d'en être pleinement satisfaite. »

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 14 Sept. 1756.

» J'envoie, ainsi qu'il a plu à Votre Majesté, mon général-lieutenant de Winterfeld, qui aura l'honneur de lui présenter ma lettre. Votre Majesté pourra entièrement ajouter foi à tout ce qu'il lui dira de ma part, & je souhaite que sa commission ait une heureuse issue, qui nous satisfasse également tous les deux. Puisse cette entrevue servir à former dans la suite une vraie & salutaire liaison entre deux états voisins, qui ne peuvent se passer l'un de l'autre, &

dont les véritables intérêts consistent à demeurer sans cesse unis.

Septième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 15 Sept. 1756.

» Je voudrais pour tout au monde pouvoir entrer dans les vues de Votre Majesté. Le général Winterfeld me les a déclarées, & même de la façon qu'il me les a proposées, elles auroient fait beaucoup plus d'impression sur moi, s'il était d'ailleurs possible de consentir à ce que Votre Majesté exige de moi. Le général sus-mentionné lui aura sans doute fidèlement rapporté les raisons importantes, que je lui ai alléguées, qui m'empêchent d'embrasser un tel parti. Ces raisons pourront me servir de preuves à ma façon de penser & à la confiance inviolable que j'ai de tenir ma parole. C'est avec la même certitude, que Votre Majesté peut compter sur l'accomplissement des promesses que je lui ai faites. Comment pourrai-je commencer des hostilités contre une princesse qui ne m'en a donné aucune occasion, & à laquelle je suis obligé de donner, en vertu d'un ancien traité défensif

dont Votre Majesté est suffisamment instruite, six mille hommes, si, dans le cas présent, l'aggresseur n'était pas douteux; c'est pourquoi on n'en parlera plus. Dès la première apparence qu'il y eut à cette guerre, je me suis fermement proposé de ne point m'en mêler, & c'est la raison pourquoi j'ai rejetté toutes les offres qu'on m'ait pu faire à ce sujet. Plein de l'idée où j'étais, que je n'avais rien à appréhender, vu que je ne m'étais embarqué dans aucun de ces démêlés, & que j'étais résolu de persister dans ces sentimens, je n'ai point fait marcher mon armée en Bohème, & je n'ai pas voulu permettre l'approche des troupes autrichiennes pour renforcer les miennes, malgré l'entrée de celles de Votre Majesté dans mes états. Comme je ne me départirai jamais de ces sentimens, que Votre Majesté ne saurait elle-même désapprouver, je me flatte aussi qu'elle acquiescera à des propositions que j'ai faites dans ma lettre du 12, ou bien en substituera d'autres, qui puissent la tranquilliser, par rapport à mes troupes, desquelles elle n'a rien du tout à craindre. Pour cet effet j'envoie à Votre Majesté le baron d'Arnimb, mon général

de cavalerie. S'il était possible de nous accorder sur ce point, ce serait un canal très-propre à établir une union sincère entre deux pays voisins, qui réellement ne peuvent se passer l'un de l'autre, & dont les vrais intérêts consistent en une parfaite liaison. »

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 15 Sept. 1756.

» Le général d'Arnimb m'a remis la lettre que Votre Majesté a eu la bonté de m'envoyer. Je me suis entretenu avec lui sur tous les points qui concernent sa commission, & je me suis expliqué de la manière que le général de Winterfeld a eu l'honneur de le faire en présence de Votre Majesté. Je suis fâché de ne pas pouvoir pousser la complaisance plus loin. Mais après ce que j'ai encore répété au général d'Arnimb, il ne me reste rien autre chose à faire, que d'être, &c.

Huitième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Dresde le 15 Sept. 1756.

» Comme je ne saurais, malgré le malheur arrivé à mon électorat, oublier ce

que je dois à mon royaume, où l'on a fixé au 4 du mois suivant la diète, je profite de l'occasion que Votre Majesté m'a offerte, touchant les assurances qu'elle m'a renouvellées dans la lettre du 12 de ce mois, la priant de me permettre, ainsi qu'à mes deux princes, à mon ministre & à ma suite, un libre passage pour aller en toute sûreté en Pologne. Je passerai par Breslau, parce qu'on pourra plus facilement trouver sur cette route les cent trente chevaux dont j'ai besoin pour mon voyage.

» Je suis assuré que Votre Majesté ne fera point de difficulté là-dessus, & qu'elle aura en même tems la bonté de m'envoyer au plutôt deux passeports pour deux officiers qui doivent prendre les devants, afin d'y faire les préparatifs nécessaires, tant pour les chevaux, que pour les lieux où je m'arrêterai »

Neuvième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

Le 16 Septembre 1756.

» Sur le point d'envoyer l'autre lettre par un trompette au général d'Arnimb, qui devait avoir l'honneur de la remettre à Vo-

tre Majeſté, j'appris le retour de ce général, qui m'apporta non-ſeulement la réponſe dont elle m'a honoré, mais me renouvella encore ce dont elle lui a parlé. Votre Majeſté a ſans doute déjà prévu, combien étrange m'a ſemblé le refus qu'elle vient de faire de mes propoſitions, qui ne ſont que trop équitables. Puiſque Votre Majeſté ne veut rien admettre que ce qui eſt diamétralement oppoſé à ma ſincérité & à ma parole d'honneur, n'ayant rien à me reprocher ſur ce qui pourra à préſent arriver, j'en remets l'iſſue à la providence. Suivant le rapport du général d'Arnimb, Votre Majeſté eſt donc réſolue de mettre une garniſon à Dreſde, & de faire une place d'armes de ma capitale, où réſident la Reine & toute la famille royale. On a toujours juſqu'ici obſervé des égards pour des perſonnes royales, & l'on a épargné leur réſidence dans les guerres même les plus ſanglantes. Du temps du feu Roi mon père, lorſque le Roi de Suède eſt entré comme ennemi en Saxe, pas un de ſes ſoldats n'a oſé mettre le pied dans ſa réſidence. Je remets le tout au bon plaiſir de Votre Majeſté, & la conjure de faire enſorte, qu'on

n'interrompe en aucune façon les correfpondances de la Reine & de ma famille, & d'avoir la complaifance de permettre une libre entrée & fortie à ma cour, & à tout ce qui concerne mes équipages ou autres chofes, dont je pourrais avoir befoin en Pologne. Je renouvelle mes prières touchant les égards & les fûretés convenables à la Reine, à ma famille royale, à ma cour, à ma capitale, & en général à tout le pays, dont elle vient de s'emparer. Je fuis, &c.

Réponfe du Roi de Pruffe.

De Sedlitz le 16 Sept. 1756.

» Je viens de recevoir deux lettres de Votre Majefté, dont l'une regarde fa réfidence & l'autre fon départ pour la Pologne. Les plaintes qu'elle forme, touchant la ville de Drefde, font de nature à être facilement levées. Quant au départ pour la Pologne, j'efpère que Votre Majefté daignera au préalable terminer les négociations qu'elles a commencées touchant l'armée qui, par fon abfence, pourraient encore trop traîner en longueur. Il n'en coûte que deux mots à Votre Majefté, & l'affaire fera vidée fur le champ. Dès-lors, j'expédierai au plutôt les

& ce dont je l'ai prié, touchant ma résidence. Pour ce qui regarde mon armée, j'ai décidé de son sort, ayant pris sur cet article une résolution convenable à mon honneur & à la nécessité. Je suis avec beaucoup d'estime, &c.

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 17 Sept. 1756.

» J'envoie d'ici le général de Winterfeld, pour apprendre la résolution que Votre Majesté a prise, & qui seule va déterminer le parti qu'il me restera à prendre. Je suis avec beaucoup d'estime, &c.

Onzième lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 18 Sept. 1756.

» Le général de Winterfeld aura mandé à Votre Majesté la réponse que mon honneur & ma probité, que j'ai conservé jusqu'en ma soixantième année, m'ont dictée. Votre Majesté s'empare de mes états sans raison. Que l'Europe soit l'arbitre de ma cause & du plan qu'on a fabriqué sur mon compte, & dont la fausseté sera facilement reconnue par toutes les cours de l'Europe,

vu que je n'ai jamais fait de pareilles propositions, que l'on prétend m'imputer. Je ne sais comment on pourra justifier une semblable façon d'agir, que ni moi, ni qui que ce soit, aurait pu soupçonner. Comme Votre Majesté ne m'a pas encore répondu touchant mon départ pour la Pologne, elle ne trouvera pas mauvais que je revienne à la charge; car ma présence y est bien nécessaire. Je suis, &c.

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 18 Sept. 1756.

» J'ai lieu d'être d'autant plus surpris que Votre Majesté continue encore à douter des mauvais desseins de son ministre, après les preuves authentiques que je lui ai produites, vu que j'ai en main les pièces originales, dont j'ai été obligé de m'emparer pour ma justification. Je suis convaincu que tout le monde impartial reconnaîtra, que l'état présent de mes affaires & les mauvaises intentions du ministre de Votre Majesté, m'ont mis dans une nécessité indispensable d'embrasser un parti tout-à-fait contraire à mon inclination & à ma façon de penser. Votre Majesté semble être bien empressée

de partir ; mais qu'elle ſe rappelle, que je ne ſaurais auſſi attendre plus long-tems, par rapport à ſes troupes & aux miennes, qui ſe trouvent vis-à-vis. Ces deux points devraient, ſelon moi, être expédiés en même tems.

» Au reſte, j'ai appris avec beaucoup d déplaiſir la témérité de quelques-uns de mes officiers, qui ont oſé ſe ſaiſir de la venaiſon deſtinée à la table de Votre Majeſté. Elle peut être perſuadée que, ſi je viens à les découvrir, ils ſeront traités très-rigoureuſement, & que je regarderai toujours comme ſacré tout ce qui concerne ſa perſonne & ſa famille royale. Avant de finir, je ne puis m'empêcher de déplorer de tout mon cœur de ce que Votre Majeſté eſt entrée avec mes ennemis dans une alliance qui, ſuivant ſon propre aveu, la force à négliger les vrais intérêts de ſa perſonne & de ſes états. Je ſuis, &c.

Autre réponſe du Roi.

De Strouppen le 18 Octobre 1756.

MONSIEUR mon frère,

» Puiſque nos affaires ſont à préſent arrangées, & que le départ de Votre Majeſté

pour la Pologne lui tient si fort à cœur, j'ai sur le champ expédié tous les ordres qu'elle m'a fait demander par le major de Zechwiz; & je lui souhaite de tout mon cœur un heureux voyage. Il dépendra uniquement de Votre Majesté de choisir quel chemin elle jugera à propos de prendre; & au cas que Votre Majesté desire de ne rencontrer aucunes de mes troupes sur la route, elle n'a qu'à en faire dire un mot au baron de Sporcken, afin que je les puisse faire retirer à souhait. Je finis par les protestations les plus sincères que, malgré ce que je me suis vu forcé de faire dans les conjectures présentes, je conserverai toujours pour Votre Majesté une amitié des plus parfaites, de façon que je saisirai toutes les occasions possibles de lui témoigner, ainsi qu'à sa famille royale, combien je m'intéresse à son avantage. En attendant, je demeurerai toujours avec des sentimens de l'estime la plus distinguée & de la considération la plus parfaite,

MONSIEUR mon frère

De Votre Majesté
le fidèle frère
FRÉDÉRIC.

NOTE VII. *page 21.*

Les anciens Allemands avaient l'usage de ne reconnaître aucun juge dans leurs différends, & de les vider avec l'épée ou le *poing*, & c'est ce qu'on appellait *droit de diffidation*, en allemand *Faustrecht* (mot à mot *droit du poing*). Jusqu'au quinzième siècle, rien n'était plus commun en Allemagne qne de voir un prince en guerre contre un prince, une ville contre une ville, un gentilhomme contre un gentilhomme. Ce n'est que sous le règne de Maximilien I, que les princes & les états d'Allemagne consentirent à faire une paix générale, qu'ils nommèrent *paix publique*, & à établir un tribunal dans l'empire, pour juger les différends. Cette paix publique est une loi fondamentale de l'empire. Elle établit, qu'aucun état de l'empire ne pourra déclarer ou faire la guerre à un autre, mais qu'ils seront obligés de porter leurs plaintes devant le tribunal de l'empire, pour y attendre un jugement & des secours. Celui qui agira contre cette loi, & qui emploiera la violence contre un autre, sera regardé comme ennemi de l'empire, & les autres états réu-

niront leurs forces pour le dompter & le punir. Ces forces consistent en troupes, que dans ce cas, les états de l'empire sont obligés de fournir selon une certaine matricule. Une armée de l'empire ou des cercles, est composée de plusieurs *contingents*. C'est ainsi qu'on appelle le nombre d'hommes que chaque état est obligé de fournir; & tous les contingents sont composés de soldats nouvellement recrutés, & qui n'ont aucun exercice ni connaissance dans l'art militaire. Il y eut un tems, où une armée de cette nature, composée de 10,000 hommes, aurait désarmé le Margrave de Brandebourg, & l'aurait forcé à se soumettre au décret de l'empire. Mais on pense bien qu'une armée de cette espèce n'est qu'un faible moyen, contre une armée permanente de 150,000 hommes. Les mouvemens de l'armée des cercles contre le Roi de Prusse sont devenus un objet de ridicule & de plaisanterie. Une faute d'impression singulière qui se trouva dans le décret allemand que le tribunal de l'empire publia dans cette occasion, pour mettre Frédéric au ban de l'empire, prêta une nouvelle matière aux satyres. On lisait, qu'on assemblerait contre

le Roi les *miſérables* contingens de l'Empire (*elende Reichshülfe*, au lieu de *eilende Reichshülfe*). Le tribunal envoya un notaire, nommé April, à M. de Ploto, envoyé de Frédéric à Ratisbonne, pour lui ſignifier la proſcription de ſon maître, Frédéric électeur de Brandebourg; mais M. de Ploto fit jetter en bas de l'eſcalier le Sr. April avec le décret de ſon Tribunal. Le Roi répondit à ce beau décret par la victoire de Lowoſitz & la priſe de l'armée ſaxonne à Pirna. Rien ne prouve mieux que cet événement, le vice de la conſtitution germanique & le ridicule de quelques décrets de l'empire, dont les comtes mêmes ſe moquent, lorſqu'ils ſont ſoutenus par quelque prince tant ſoit peu puiſſant. Feu le Landgrave de Heſſe-Caſſel fit donner vingt coups de canne en place publique à un notaire de la chambre impériale de Wezlar, qui lui ſignifia à la parade un décret que la chambre avait porté contre lui.

Les publiciſtes allemands diſputèrent beaucoup à cette occaſion ſur la queſtion, *ſi la paix publique avait été rompue ou non.* Ceux de Vienne prétendaient que l'irruption de

Frédéric dans la Bohème & la Saxe, était une véritable atteinte portée à cette paix, tandis que les Berlinois disaient, que la rupture de la paix publique ne consistait pas seulement dans des actes hostiles, mais aussi dans des conspirations & alliances contre un autre état. Ils concluaient, que les cours de Vienne & de Dresde avaient les premiers rompu cette paix, & que Frédéric avait agi en conséquence du *droit de prévention*, & pour sa propre sûreté.

NOTE VIII. *page 30.*

Dans l'histoire d'un peuple libre, Schwérin aurait obtenu une place à côté d'un *Codrus*, d'un *Curtius*, d'un *Decius*. La Prusse pour laquelle il sacrifia si généreusement sa vie, n'était pas sa patrie, il était déjà général lorsqu'il entra à son service. L'honneur militaire, le desir brûlant de partager la gloire de Frédéric, & des soldats qu'il commandait, produisirent en lui le même enthousiasme que fit naître dans les héros de l'antiquité l'amour de la liberté & de la patrie. La gloire lui fit mépriser sa vie. Une circonstance qui contribua beaucoup sans doute à lui inspirer ces sentimens

généreux, c'est qu'il avait passé un an à Bender à côté de Charles XII.

Schwérin entra en 1720 au service de Prusse. Il avait servi dans les Pays-Bas & en Angleterre sous Marlborough & Eugène. Dans la première & la seconde guerre de Silésie, il avait eu le commandement de l'armée sous les ordres du Roi; il avait été blessé à la bataille de Molvitz. Il mourut à l'âge de 73 ans.

Après la bataille, Frédéric alla voir le corps de Schwérin encore couvert de sang. Il le considéra pendant quelque tems en silence, les larmes lui coulèrent des yeux; à la fin il s'écria: *c'est un père que j'ai perdu!*

Frédéric lui a fait ériger une statue de marbre dans une place publique de Berlin. Elle le représente le drapeau à la main, dans l'attitude où il fut tué. Le costume est à la romaine, avec l'épée & l'ordre de Prusse; ce qui fait un mauvais effet.

Le 7 septembre 1776, l'Empereur Joseph II ayant vu l'endroit où ce général était tombé mort, fit faire 3 salves de mousqueterie & de canon, en l'honneur de ce héros, par 5 bataillons de grenadiers: & à chaque décharge, ce prince ôta son chapeau.

NOTE IX. *page* 30.

Après la bataille, Frédéric écrivit à la Reine-Mère la lettre suivante, du 6 mai 1757.

MADAME,

» Mes frères & moi nous nous portons encore bien. Toute la campagne risque d'être perdue pour les Autrichiens ; & je me trouve libre avec 150,000 hommes. Ajoutez à cela que nous sommes maîtres d'un royaume qui est obligé de nous fournir des troupes & de l'argent. Les Autrichiens sont dispersés comme de la paille au vent. J'enverrai une partie de mes troupes pour complimenter Messieurs les Français ; & je vais poursuivre les Autrichiens avec le reste de mon armée.

Dans cette bataille, le Roi nomma lieutenant, un soldat qui s'était distingué. Cet homme qui était bon soldat, fut mauvais officier. Le chef de son régiment fut obligé de prier le Roi de le placer d'une manière plus convenable à ses talents. Frédéric le fit conseiller de guerre, on ne saurait trop deviner pourquoi. Le nouveau conseiller placé dans un collège, dont il ignorait les affai-

res, & assistant à des conférences où il ne comprenait rien, décidait à tort & à travers, & quand on n'était pas de son avis, il tirait son sabre, & voulait forcer tous les conseillers ses confrères à dire comme lui. On pense bien qu'un conseiller si tapageur, ne fut point agréable à la compagnie. Le président pria le Roi de le débarrasser de ce membre turbulent. Le Roi répondit : « Je n'ai pour le » présent aucune autre place à donner au » conseiller de guerre . . . . ainsi je ne » saurais remplir vos vœux. Cependant je » lui ordonnerai de se tenir tranquille, & » lui défendrai d'assister dorénavant aux » séances. Du reste je suis convaincu de » l'habileté de mes autres conseillers de » guerre, & je crois que tant de gens d'es- » prit, trouveront bien moyen de suppor- » ter parmi eux un pauvre ignorant. »

NOTE X. *page* 35.

Au milieu de cette bataille, le Roi voulant faire retourner ses troupes à la charge pour la septième fois, les trouva chancelantes. Il leur dit alors d'un ton animé : *Voulez-vous donc vivre éternellement* ? Cette exhortation singulière au milieu du

feu & du carnage, les remplit d'une nouvelle ardeur ; elles coururent à la mort.

NOTE XI, *page* 38.

Voici comme le prince royal raconte lui-même qu'il fut reçu par le Roi.

» A dix heures, le Roi arriva à l'aîle droite de notre camp, accompagné des gardes-du-corps, des gendarmes & des fourriers auxquels il fit marquer le camp pour les régiments qu'il avait amenés. Je montai à cheval pour aller au-devant du Roi, accompagné du Prince de Bevern, du Prince de Wirtemberg & des principaux généraux. Le Roi ne nous eut pas plutôt apperçus, qu'il tourna son cheval, & se tint à-peu-près un quart-d'heure dans cette posture. Mais enfin, il fallut bouger pour faire place aux fourriers. Je m'approchai de lui pour lui rendre mes devoirs. Il ne dit mot, ne daigna pas me regarder, & ôta à peine le chapeau. Le prince de Bevern & les autres généraux ne furent pas mieux reçus. Peu de tems après, il appella le général Goltz & lui dit : *dites à mon frère & à tous ses généraux, que pour bien aire, je leur devrais faire trancher la tête à tous.* Ce con-

plîment n'était pas agréable ; quelques généraux en furent affligés, d'autres piqués, & les derniers le tournèrent en raillerie.

» J'appris que le Roi avait défendu aux régiments qu'il avait amenés, tout commerce avec ceux qui étaient sous mon commandement, sous prétexte que mes officiers & mes soldats avaient perdu tout courage & toute ambition. Le Roi chassa le général Schulz, que j'avais envoyé prendre le mot du guet pour mon armée ; & lorsque je fus lui remettre moi-même les listes & les rapports de l'armée, il me les prit bien vîte d'entre les mains, & me tourna le dos.

» On ordonna au général Schmettau de se retirer de devant les yeux du Roi, & d'aller à Dresde par la première commodité.

» Après ce honteux traitement, je pris la résolution de quitter le camp, & d'aller à Budissin : le lendemain, j'écrivis au Roi la lettre suivante :

Mon cher frère ;

» Les lettres que vous m'avez écrites, » & l'accueil que vous me fites hier, me » font assez connaître, qu'à votre avis, je » me suis perdu d'honneur & de réputa-

» tion. Cela m'afflige, mais ne m'abaiſſe » point, n'ayant pas le moindre reproche » à me faire. Je ſuis parfaitement con- » vaincu que je n'ai pas agi par caprice; » je n'ai pas ſuivi les conſeils de gens in- » capables d'en donner de bons, & j'ai » fait ce que j'ai cru être convenable à » l'armée. Tous vos généraux me rendront » cette juſtice. Je tiens inutile de vous prier » de faire examiner ma conduite, ce ſerait » une grace que vous me feriez, ainſi je » ne ſaurais m'y attendre. Ma ſanté a été » affaiblie par les fatigues, mais plus en- » core par le chagrin. Je ſuis allé loger à » la ville pour me rétablir.

» J'ai prié le prince de Bevern de vous » faire les rapports de l'armée; il peut » vous faire raiſon de tout. Soyez aſſuré, » mon cher frère, que malgré les malheurs » qui m'accablent, & que je n'ai pas méri- » tés, je ne ceſſerai jamais d'être attaché » à l'état; & en membre fidèle de ce même » état, ma joie ſera parfaite, quand j'ap- » prendrai l'heureux événement de vos en- » trepriſes. J'ai l'honneur d'être, &c. »

« Le Roi me fit la réponſe ſuivante écrite » de ſa main. »

Mon cher frère,

« Votre mauvaiſe conduite a fort délabré mes affaires. Ce ne ſont pas les ennemis, ce ſont vos meſures mal priſes qui me font tout le tort. Mes généraux ne ſont pas excuſables, ou parce qu'ils vous ont mal conſeillé, ou parce qu'ils vous ont permis de prendre de ſi mauvaiſes réſolutions. Vos oreilles ne ſont accoutumées qu'à écouter les diſcours des flatteurs. Daun ne vous a pas flatté, & vous en voyez les ſuites. Dans cette triſte ſituation, il ne me reſte qu'à me porter à la dernière extrémité. Je vais combattre, & ſi nous ne pouvons vaincre, nous allons tous nous faire tuer. Je ne me plains point de votre cœur, mais bien de votre incapacité, & de votre peu de jugement à choiſir les meilleurs moyens. Quiconque n'a que peu de jours à vivre, n'a rien à diſſimuler. Je vous ſouhaite plus de fortune que je n'en ai eu ; & que tous les maux & les aventures déſavantageuſes que vous avez eues, vous apprennent à traiter les choſes importantes avec plus de ſoin, de raiſon & de réſolution. La plus grande partie des mal-

» heurs que je prévois ne vient que de
» vous. Vous & vos enfants, vous en se-
» rez plus accablés que moi. Soyez cepen-
» dant persuadé que je vous ai toujours
» aimé, & qu'avec ces sentiments je
» mourrai. »

» Je crus qu'il valait mieux ne pas répondre à cette lettre. Ayant appris que le Roi marcherait le soir à Weissenberg avec 18 bataillons & 28 escadrons, je lui fis demander par le lieutenant-colonel Lentulus la permission de partir pour Dresde avec la première escorte. Le Roi répondit *que cela dépendait de moi*, & qu'une escorte partirait le même soir.

» Tous les généraux qui avaient été à mes ordres, vinrent prendre congé de moi., & tous approuvèrent ma résolution. Le général Winterfeld fût trouver le Roi, & eut un entretien de deux heures avec lui; il se ventait que le Roi l'avait excepté du nombre des généraux dont il n'était pas content. Le prince de Bevern que le Roi ne regarda point, en fut fort affligé. Winterfeld n'avait rien fait, ni conseillé de mieux que tous les autres. Cette distinction excita beaucoup de soupçons, & plus encore lors-

qu'on apprit qu'il avait eu une correſpondance ſecrette avec le Roi. Je partis le ſoir à cinq heures avec deux bataillons de Hautcharmoi, & 400 chariots. Nous couchâmes dans un village, & le 13 à midi j'arrivai à Dreſde. J'écrivis d'abord au miniſtère & à tous les gouverneurs des forteresſes de Siléſie, pour leur montrer l'impoſſibilité où j'avais été de leur envoyer du ſecours.

» Le Roi, pour ſe défaire de leurs plaintes, me les avait adreſſés, & leur avait ſignifié que j'étais autoriſé à leur envoyer les ſecours néceſſaires pour mettre la province à couvert des pillages des troupes légères, dans le tems qu'il ſavait que j'étais environné de toute l'armée autrichienne, & que j'avais beaucoup de peine à me tirer d'affaire.

NOTE XII. *page* 43.

Le prince de Soubiſe en arrivant ſur la baſſe-Meuſe, apprit avec étonnement que les Pruſſiens venaient d'évacuer Weſel, qui paſſait pour une place auſſi forte que Luxembourg. La cour de Londres, à qui le Roi de Pruſſe avait fait part depuis longtemps du projet qu'il avait d'abandonner cette

place, s'opposa vivement aux intentions de ce prince. Pressé même d'alléguer à son allié les raisons qui le déterminaient à prendre ce parti, il dit que pour défendre une place telle que Wesel, il fallait une garnison de 25 mille hommes, & il prouva qu'un nombre de troupes si considérable lui serait bien plus utile ailleurs. Ce que Frédéric exposait à l'Angleterre était vrai, mais ces motifs ne furent pas les seuls qui le déterminèrent ; la lenteur des Hanovriens qui ne voulaient prendre aucun parti, le décida. En effet, en laissant assiéger Wesel il n'est pas douteux que les Français, malgré la bravoure du prince Soubise, & l'art de cette nation pour les sièges, n'eussent été au moins deux mois devant cette place ; les Hanovriens sûrs que, de la campagne, les troupes françaises ne pourraient pénétrer dans leurs états, se seraient bien gardés de marcher, & Frédéric victime de son alliance avec eux, les aurait servi gratuitement. Ce prince trop politique pour en agir ainsi, pensa qu'en ouvrant les portes de Wesel, le prince de Soubise qui ne trouverait plus que de légères barrières pour pénétrer dans l'électorat d'Hanovre, forcerait

enfin les Hanovriens à marcher. Ce qu'il avait prévu arriva.

NOTE XIII. *page* 43.

Le 8, cette convention souffrit encore quelques difficultés. Le baron de Sporcker, lieutenant-général de l'armée du duc de Cumberland, arriva le même jour au camp français avec des instructions de ce prince, qui applanirent toutes les contestations, & la convention ne fut signée que le 9 par le duc de Cumberland & le maréchal de Richelieu.

On lit dans le préambule que le Roi de Danemarck sensible aux malheurs auxquels les duchés de Bremen & de Verden, qui lui ont appartenus autrefois, se trouvent exposés dans les conjonctures fâcheuses de cette guerre, offre sa médiation à l'Angleterre; en conséquence ce Monarque stipule par la voix du comte de Linar, qu'il est garant de la capitulation, que les chefs des deux armées vont signer.

Cette acte porte en substance, que les hostilités ayant cessé de part & d'autre, les troupes auxiliaires de l'armée Hanovrienne, savoir celle de Hesse, Brunswick, Saxe-Go-

tha, & même celle de la Lippe-Bückebourg, feront renvoyées chacune chez elles; que le duc de Cumberland s'engagera à paffer l'Elbe avec la partie de fon armée qu'il ne pourra placer à Stade. Qu'il n'entrera dans cette ville que cinq ou fix mille hommes de troupes. Qu'ils y refteront fous la garantie de S. M. danoife; qu'elles n'y commettront aucune hoftilité, & n'y feront point expofées non plus aux attaques des troupes françaifes. Enfin il eft convenu, que le refte de l'armée Hanovrienne prendra fes quartiers au-delà de l'Elbe, &c.

Le refte de la convention regarde les limites qui feront fixées pour marquer l'étendue que les deux armées pourront tenir aux environs de Stade. Il y a auffi quelques articles féparés, qui éclairciffent certains points qui auraient pu faire naître des doutes.

Lettre du Roi de Pruffe au Roi d'Angleterre après la convention de Clofter-Séven.

SIRE,

» Je viens d'apprendre qu'il eft queftion d'un traité de neutralité pour l'électorat de Hanovre. Votre Majefté aurait-elle affez

peu de fermeté & de constance pour se laisser abattre par quelques revers de la fortune? Les affaires sont-elles si délabrées, qu'on ne puisse les rétablir? Que Votre Majesté fasse attention à la démarche qu'elle a dessein de faire, & à celle qu'elle m'a fait faire. Elle est la cause des malheurs prêts à fondre sur moi. Je n'aurais jamais renoncé à l'alliance de la France, sans toutes les belles promesses que Votre Majesté m'a faites. Je ne me repens point du traité que j'ai fait avec Votre Majesté; mais qu'elle ne m'abandonne pas lâchement à la merci de mes ennemis, après avoir attiré presque toutes les forces de l'Europe sur moi. Je compte que Votre Majesté se ressouviendra de ses engagemens réitérés encore le 26 du passé, & qu'elle ne s'entendra à aucun accommodement, que je n'y sois compris. »

Réponse au Roi de Prusse.

SIRE,

» Le Roi s'étant fait rendre compte des représentations du sieur Mitchel, au sujet de certaines ouvertures faites par les ministres électoraux de Sa Majesté, concernant ses états en Allemagne, elle ordonne qu'on

dise en réponse au ministre du Roi de Prusse, que ce n'a jamais été l'intention de Sa Majesté que les sousdites ouvertures, faites sans la participation du conseil Britannique, eussent la moindre influence sur la conduite de Sa Majesté, comme Roi. Elle voit du même œil que par le passé les effets pernicieux de l'union entre les cours de Vienne & de Versailles, qui menace de bouleversement le système public & l'indépendance de toutes les puissances de l'Europe, & considère comme une suite funeste d'une liaison dangereuse que la cour de Vienne a déjà livré les ports des Pays-Bas entre les mains de la France, contre la foi des traités les plus solemnels.

» Dans une situation aussi critique, & quel qu'ait été le succès des armes, Sa Majesté est déterminée à un concert suivi avec le Roi de Prusse, sur les moyens les plus efficaces de frustrer les desseins injustes & oppressifs de leurs ennemis communs, & le Roi de Prusse peut s'assurer, que la couronne Britannique continuera à remplir scrupuleusement avec Sa Majesté Prussienne, ses engagements, & à les soutenir avec fermeté & vigueur. »

NOTE XIV. *page* 47.

La ſituation de Frédéric était en effet fort triſte. Dans un de ces moments funeſtes, où le déſeſpoir ſubjugue la raiſon, il lui prit envie de ſe tuer. Il écrivit à ſa ſœur de Bareith, qu'il allait terminer ſa vie; & comme l'amour de la gloire n'était pas éteint en lui par cette réſolution, il voulut qu'il fût dit qu'il avait fait des vers étant près de deſcendre au tombeau. Il écrivit donc au marquis d'Argens une longue épître en vers, dans laquelle il lui faiſait part de ſa réſolution, & lui diſait adieu. Quelque ſingulière que ſoit cette épître, dit M. de Voltaire, par le ſujet & par celui qui l'a écrite, & par le perſonnage à qui elle eſt adreſſée, il n'y a pas moyen de la tranſcrire toute entière, tant il y a de répétitions; mais on trouve quelques morceaux aſſez bien tournés. Voici les paſſages que nous a conſervés M. de Voltaire.

Ami, le ſort en eſt jetté :
Las de plier dans l'infortune,
Que la Nature notre mère,
Sous le joug de l'adverſité,
J'accourcis le terme arrêté,
A mes jours remplis de miſère

A daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort,
Sans timidité, sans effort.
Adieu grandeurs, adieu chimères;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont point éblouis.

Si votre faux éclat de ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore,
Des desirs indiscrets long-tems évanouis,
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Je vais me détromper de la frivolité,
Qui produit les erreurs du songe de la vie.
Adieu divine volupté,
Adieu plaisirs charmans qui flattez la mollesse,
Et dont la troupe enchanteresse,
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté.

Mais que fais-je! grand Dieu! courbé sous la tristesse,
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse;
Et, sous la griffe du vautour,
Voit-on la tendre tourterelle,
Et la plaintive Philomèle,
Chanter ou respirer l'amour?

Depuis long-tems pour moi, l'astre de la lumière
N'éclaire que des jours signalés par mes maux:
Depuis long-tems Morphée, avare de pavots,
N'en daigne plus jetter sur ma triste paupière.
Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs,

Le

Le jour qui dans peu va paraître,
M'annonce de nouveaux malheurs;
Je disais à la nuit, tu vas bientôt renaître
Pour éterniser ma douleur.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O mânes de Caton! o mânes de Brutus!
Votre illustre exemple m'éclaire;
Parmi l'erreur & les abus,
C'est votre flambeau funéraire
Qui m'instruit des chemins peu connus du vulgaire,
Que nous ont tracés vos vertus.
J'écarte les romans & les pompeux fantômes,
Qu'engendre de son flanc la superstition,
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous sommes,
Je ne m'adresse point à la religion.
J'apprends de mon maître Epicure,
Que du tems la cruelle injure
Dissout les êtres composés:
Que ce souffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organisés
N'est point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle;
Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans.
Sans doute il périra, quand la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vivans.
Banni, persécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Je souffre en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,

Que, dans la fiction de la fable féconde,
N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.
Ainsi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un destin cruel & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort brisant leurs chaînes,
Sans m'embarrasser des moyens,
Je romps les funestes liens,
Dont la subtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-tems attache mon ame.
Tu vois dans ce cruel tableau,
De mon trépas la juste cause.
Au moins, ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose;
Mais lorsque le printems, paraissant de nouveau,
De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,
Chaque fois, d'un bouquet de myrthes & de roses,
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Quoiqu'en dise Voltaire de la tournure de ces vers, il faut avouer qu'ils sentent bien fort le désespoir. Ceux qu'il écrivit dans le même tems à ce coryphée de la littérature française, sont beaucoup mieux faits; parce qu'ils n'ont pas été imprimés sans doute avec autant de précipitation. On les trouve dans les Œuvres du philosophe de Sansfouci; ils finissent par la tirade suivante.

Voltaire dans son hermitage,
Dans un pays dont l'héritage

Et son antique bonne-foi,
Peut se livrer en paix à la vertu du sage,
Dont Platon nous marque la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en Roi.

NOTE XV. *page* 54.

Voici la relation la plus vraie & la plus estimée de la bataille de Rosbach ; on l'attribue à Frédéric, mais peut-être sans fondement : elle n'est pas en tout conforme à celle que nous donnons dans le texte : nous prions nos lecteurs de se rappeller à ce que nous disons dans la préface, que notre but est de présenter les différentes opinions, & de mettre le public à même de comparer & de juger. Nous croyons avoir rendu notre ouvrage beaucoup plus utile par cette impartialité, que si nous décidions hardiment sur des événemens dont les détails échappent quelquefois à ceux mêmes qui en ont été les auteurs.

» Les forces réunies de l'armée française & celles de l'empire s'étant dirigées sur l'Elbe, le Roi prit la résolution de partir de Torgau, & de se porter par Eulenbourg sur Leipzig, où il arriva le 26 avec toute

son armée. Le 27 se fit la jonction du corps que commandait le prince Maurice d'Anhalt, & le 28 de celui qui venait de Magdebourg, aux ordres du prince Ferdinand de Brunswic.

» Le 30, S. M. marcha sur Lutzen, & les ennemis repassèrent la Sala le même jour; mais comme ils avaient laissé des troupes dans Weissenfels, le Roi, à la tête de son avant-garde, y marcha le 31; cette ville fut abandonnée avec précipitation, & l'on prit 300 hommes des troupes des cercles & quelques équipages. Les grenadiers français disputèrent le pont, & ils parvinrent enfin à le brûler malgré nos efforts pour les en empêcher.

» Les dispositions des ennemis depuis Naumbourg jusque dans la partie de Halle, annonçaient qu'ils avoient pour objet de défendre la Sala.

Le maréchal Keith se porta avec le gros de l'armée sur Mersebourg, pour s'en emparer; mais il trouva le pont coupé & la ville occupée par 14 bataillons français.

» Le pont de Halle étant également rompu, & le projet du Roi étant de combattre l'armée combinée, le maréchal Keith y en-

voya un détachement confidérable pour le rétablir. Dès que les ennemis en furent inftruits, ils replièrent tous les poftes qu'ils avoient le long de la Sala, & fe retirèrent fur Micheln.

» Dès ce moment, nous travaillâmes à rétablir tous les ponts, & nous pafsâmes la Sala à Merfebourg, Halle & Weiffenfels fur trois colonnes, qui fe réunirent dans la journée du 3, près de Rosbach.

» Le Roi, qui dès le 2 avait reconnu la pofition des ennemis, & qui avait jugé qu'il pouvait les attaquer avec avantage par leur flanc droit, prit la réfolution de marcher à eux le 4, & toutes les difpofitions furent faites en conféquence.

» Mais on lui rapporta pendant la nuit, qu'il y avait beaucoup de mouvement dans le camp des ennemis, & qu'on jugeait par leurs feux qu'ils devaient avoir changé de pofition, & même qu'on leur entendait travailler à des abattis. Le Roi, avant de prendre un parti, voulut les reconnaître par lui-même; il fe porta entre les fix & fept heures du matin fur la hauteur avec un corps de huit mille hommes, dont la cavalerie formait la tête.

» Dès qu'il eut reconnu la nouvelle position de l'armée combinée, il la jugea inattaquable ; il se replia avec son détachement. Les ennemis mirent quelques corps de cavalerie & d'infanterie en mouvement avec du canon ; mais leur poursuite fut si lente & si faible, qu'ils n'en tirèrent aucun avantage : elle portait d'ailleurs sur un point où il y avait peu à craindre pour nous. Ils canonnèrent quelques escadrons, mais sans effet.

» L'armée du Roi avait passé la nuit au bivouac, elle marchait depuis plusieurs jours, & elle avait besoin de repos. S. M. lui permit de camper. Son projet était de séjourner le 5, & de partir dans la nuit du 5 au 6, pour marcher en Silésie, où sa présence était d'autant plus nécessaire, que les Autrichiens commençaient à y faire de grands progrès. Il n'y avoit plus rien à craindre pour la Saxe ; la saison étoit trop avancée, & les ennemis ne paraissaient nullement disposés à faire une campagne d'hiver. D'ailleurs, les déserteurs rapportaient que les vivres & les subsistances étaient fort rares, & qu'ils croyaient que leur armée devait se retirer le lendemain.

» Quoiqu'il y eût très-peu de fond à faire sur le rapport des déserteurs, cependant le

Roi ordonna un détachement, qui se posta vers Bourgswerben, pour observer ce qui se passerait dans le camp ennemi. L'officier qui le commandait fit avertir le Roi sur les dix heures du matin, qu'il y voyait du mouvement; à onze heures, que leur camp était détendu, & que l'armée ennemie se mettait en bataille. En effet on vit, une demi heure après, un corps d'environ 6000 hommes, cavalerie & infanterie, paraître sur la hauteur qui était vis-à-vis de notre front, & peu de tems après, toute l'armée en pleine marche par sa droite.

» Le détachement envoyé pour observer se replia. Le Roi était alors persuadé de la retraite de l'armée combinée. Il était midi passé. Cependant il ne voulut prendre aucun parti, qu'on ne fût plus certain du projet des ennemis. A cet effet, on envoya une nouvelle reconnoissance. L'aide-de-camp Gaudi fut aussi chargé de monter sur la tour de Rosbach, d'où on pouvoit appercevoir tous les mouvemens des ennemis; il envoyoit de-là de quart-d'heure en quart-d'heure ses observations tracées au crayon sur un morceau de papier, au Roi, qui étoit alors à table dans la maison du Curé attenante à la tour.

« Sur les deux heures après-midi, on s'apperçut que l'armée combinée cherchoit à tourner notre aîle gauche, & que sa marche se dirigeait sur Mersebourg. Sur le champ, l'ordre fut donné pour défendre le camp & faire prendre les armes.

» Toutes les troupes marchèrent par leur gauche; leur mouvement était couvert par une hauteur, où nos houssards se maintinrent pendant tout le tems qu'il dura. Les équipages filèrent par leur droite, & se dirigèrent sur Halle.

» La connoissance du mouvement général de l'armée & sur-tout de la cavalerie, que le Roi, à quatre escadrons près, porta en totalité à sa gauche, fut dérobée aux Français. Le général Seidlitz qui la commandait, manœuvra habilement & avec tant de célérité, qu'il arriva sur le flanc droit de l'ennemi sans être apperçu, & par conséquent avant qu'il y eût un escadron en bataille. Les cuirassiers de l'Empereur & la cavalerie de l'empire furent culbutés & mis en déroute sans peine. Il en fut de même successivement de toute l'armée française, quoiqu'elle combattit avec beaucoup de valeur & d'audace...

» Le Roi était derrière le régiment de Brunſwic, qui formait l'aîle gauche de l'infanterie. Dès qu'il vit le ſuccès de ſa cavalerie bien établi, il ordonna à 6 bataillons de marcher. Ils mirent aiſément le déſordre dans l'aîle droite de l'infanterie françaiſe, qu'ils prenaient en flanc; & comme cette attaque étoit ſoutenue par cinquante-trois pièces de gros canons, que nous avions eu le tems de placer avantageuſement, le déſordre devint bientôt général dans l'infanterie ennemie. Elle abandonna quarante pièces de canon, quelques équipages, le champ de bataille, 1300 morts, 2200 priſonniers, quatre drapeaux & ſix étendards. L'armée du Roi la poursuivit juſqu'à Bourgswerben, la nuit n'ayant pas permis d'aller plus loin.

» On avait laiſſé le corps de Meyer, deux bataillons de grenadiers & quatre eſcadrons de cavalerie avec du canon dans le village de Rosbach, entre la droite de l'armée & ce village, pour obſerver les mouvements du corps que les Français avaient poſté ſur la hauteur vis-à-vis de nous; mais dès qu'il ſe fut mis en marche pour ſuivre leur armée, ces troupes, à l'exception du

corps de Meyer qui resta dans le village, rentrèrent dans la ligne.

» Le 6, le Roi passa l'Unstrut avec un détachement qui se porta sur Eckersberg. Il joignit l'armée le 7, n'ayant atteint aucune troupe, & ne ramenant que quelques prisonniers.

» Cette armée passa au bivouac la nuit de la bataille, & entonna d'elle-même & sans ordre le *Te Deum*, & d'autres cantiques de louanges & d'actions de grace. »

Jamais on ne sentit peut-être mieux qu'à la bataille de Rosbach les défauts de la constitution de l'empire. Il n'y avait aucun ordre dans l'armée des cercles. Chaque état de l'empire est obligé, même en tems de guerre, de fournir tous les besoins de la vie à son contingent, c'est-à-dire, aux troupes qu'il envoie pour sa part à l'armée commune. Plusieurs régiments sont composés d'un nombre de ces contingents de différents états, dont chacun était obligé d'avoir son entrepreneur particulier, son fournisseur, ses convois, sa boulangerie, son hôpital, &c. De cette manière, jamais l'armée n'avait des magasins réguliers : chaque fournisseur avait sa maison particulière. Ajoutez

à cela, qu'ils n'avaient ni boulangers ni fours, ce qui les obligeait de se fourrer dans les villages pour cuire dans les fours des paysans; & il arrivait de là, que le soldat avait toujours du pain mal fait & mal sain.

Un seul régiment composé des contingents de 10 à 12 états & plus, était obligé d'envoyer à 10 ou 12 endroits pour avoir du pain. Les charrois de l'armée ne pouvaient suffire, & on forçait le paysan de donner ses chevaux & ses voitures. Dans la même compagnie, quelques soldats avaient de bon pain & d'autres de mauvais; les uns en avaient en abondance, tandis que d'autres souffraient de la faim; & ces différences causaient de la jalousie & du désordre. L'armée n'avait jamais de pain en même tems; celui d'un contingent arrivait aujourd'hui, & celui d'un autre quelquefois deux ou trois jours après. Le chef ne pouvait donc jamais savoir si son armée avait du pain, si elle en aurait le lendemain, & pour combien de jours elle en pourrait avoir. Il s'ensuit de-là, qu'il ne pouvait jamais garder le secret sur ses mouvements; car celui qui a 10 ou 12 hommes à nourrir, doit savoir où il doit faire ses

provisions, aussi-bien que celui qui en nourrit mille. Malgré cela les troupes manquaient souvent de pain.

Un autre inconvénient qui causait encore la jalousie & le désordre, c'est la paie inégale des soldats. Ceux qui recevaient moins que leurs camarades étaient mécontens, & quelques-uns que l'on payait toutes les semaines, dépensaient en un jour la paye de huit, & étaient obligés ensuite, pour vivre, de marauder & de voler.

NOTE XVI. *page 61.*

Ce prêtre devait toute sa fortune à Frédéric II. Il était simple chanoine de Breslau, lorsqu'en 1744 le Roi le nomma coadjuteur de l'évêque de Silésie, aussi-tôt que le comte de Sinzendorf fut mort, il lui fit prendre possession de l'évêché, malgré les représentations du chapitre qui le connaissait, & qui n'en voulait point. Non content de cela, Frédéric le combla de graces & de faveurs dans toutes les occasions, il le créa prince, lui donna le cordon de l'aigle noir, & le faisait venir presque tous les ans à Berlin & à Potsdam. La manière basse dont il rampa

aux pieds du vainqueur, le fit mépriser du général autrichien même.

Ce malheureux, également rejetté des deux partis, se trouva réduit aux dernières extrémités; lorsqu'après la bataille de Lissa, Frédéric se retrouva maître de la Silésie, il n'osa paraître devant son bienfaiteur, & quitta l'évêché. Il se retira dans un couvent de capucins, d'où il essaya de justifier sa conduite dans une lettre qu'il écrivit à Frédéric.

Voici cette lettre avec la réponse du Roi.

Lettre du Prince de Schafgotsch, Evêque de Breslau, au Roi de Prusse.

De Nicolsbourg le 30 Janvier 1758.

SIRE,

L'attachement respectueux & la fidélité que j'ai toujours observés pendant tout le tems que j'ai vécu sous la glorieuse domination de Votre Majesté, m'avait fait espérer que je jouirais constamment jusqu'à la fin de mes jours, de ses bonnes graces & de sa protection, sans qu'il pût jamais exister aucune espèce de soupçon, & que j'en ferais

à couvert entièrement de la part de Votre Majesté, par une conduite circonspecte & tout-à-fait conforme à la reconnaissance que je vous dois, & que je vous conserverai, Sire, pendant toute ma vie. Cependant j'ai eu l'extrême douleur de voir par la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'adresser de Naumbourg en Saxe, du 22 Septembre 1757, que je n'ai pu éviter un sort si malheureux, & Votre Majesté m'a même donné depuis des marques qui m'ôtent toute espérance de me remettre dans ses bonnes graces.

» La douleur que ces réflexions & ces considérations m'ont causée, est si vive, que j'étais déterminé à la résolution de me rendre à Rome, pour y attendre la fin de cette guerre; afin d'être éloigné de toute situation semblable à celle qui m'a attiré jusqu'à présent tant de disgrace, non-seulement de la part de Votre Majesté, mais aussi de la part de la cour impériale, puisque Breslau s'étant rendu aux armes des Autrichiens, je reçus peu de jours après un ordre de la part de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, par le commissaire comte de Kol-

lowrath, de me rendre à Joansberg, pour y attendre tranquillement la fin de cette guerre. Voyant enſuite que les troubles s'étendaient juſqu'à cet endroit là, je pris la réſolution de le quitter pour aller à Rome, comme le ſeul parti qui me reſtait à ſuivre dans l'embarras où je me trouvais; & comme ni ma ſanté, ni la rigueur de la ſaiſon, joints au dérangement de mes affaires domeſtiques, ne m'ont pas permis d'exécuter tout de ſuite ce voyage, je me ſuis arrêté en attendant dans le couvent des PP. capucins de Nicolsbourg, où ma retraite conſtante parmi ces bonnes gens, qui ont une réputation établie d'éloignement pour les affaires de ce monde, me mettra, je l'eſpère, à couvert de tout ſujet de ſoupçon de la part de Votre Majeſté.

» Comme je me trouve préſentement en état de pourſuivre ce voyage, je n'ai pas voulu manquer d'en informer Votre Majeſté, la ſuppliant d'être perſuadée qu'il n'y a que le malheur d'avoir encouru ſa diſgrace qui m'a porté à cette démarche. Tout éloigné que je ſerai de Votre Majeſté, je conſerverai toujours cette fidèle & inviolable recon-

naissance que je lui dois, aussi-bien que la plus respectueuse soumission, avec laquelle j'ai l'honneur de me dire,

De Votre Majesté

Le plus humble, le plus fidèle
& le plus soumis sujet,
l'Evêque de Breslau.

Réponse du Roi de Prusse.

De Breslau le 15 Février 1758.

Monsieur le Prince-Evêque de Breslau,

» J'ai reçu votre lettre du 30 de janvier, dont le contenu aurait eu lieu de me surprendre, si je n'y avais déjà été préparé par l'ingratitude de votre conduite passée. Dans le moment que je m'avançais avec mon armée pour arrêter les progrès de mes ennemis, & pour délivrer la Silésie, vous formez le dessein de quitter cette province, qui aurait dû vous rappeller le souvenir de mes bienfaits. Vous choisissez pour vous retirer, le moment de mon approche de Breslau, celui où le ciel accorde à mes justes armes les succès les plus éclatans. Pressé par les mouvemens de votre conscience, & vous

sentant déjà coupable, vous vous mettez sous la protection d'une puissance, avec laquelle je me trouve en guerre ouverte & déclarée, & vous osez à présent vous-même m'annoncer le parti que vous avez pris, en le colorant des prétextes les plus frivoles, & en y ajoutant les fausses protestations d'une fidélité, à laquelle vous avez manqué dans les points les plus essentiels. Après des procédés aussi révoltans, je ne puis vous considérer que comme un traître, qui a passé dans le parti de mes ennemis, & qui a abandonné volontairement un poste, auquel la seule considération des devoirs de votre état aurait dû vous attacher, & il ne reste de mon côté, qu'à prendre les mesures qui me paraîtront les plus convenables, & à vous abandonner à votre sort; bien persuadé, qu'une conduite aussi impardonnable recevra infailliblement les peines qui lui sont dûes, & que vous ne sauriez échapper, ni à la vengeance divine, ni au mépris des hommes, qui, quelques corrompus qu'ils puissent être, ne le sont cependant pas encore au point de ne pas avoir en horreur les traîtres & les ingrats. »

FRÉDÉRIC.

Pendant la guerre de ſept ans, cet Evêque vécut toujours ignoré dans les pays étrangers. En 1767, lorſque la paix fut faite, il revint, & ſe fixa au mont St.-Jean ſur les frontières de la Siléſie.

Frédéric était ſincèrement attaché à cet Evêque, il n'a jamais pu oublier ſa perfidie & ſon ingratitude; il a répété ſouvent qu'il n'aurait jamais cru un homme capable d'une telle noirceur. Ce trait a beaucoup contribué à rendre Frédéric moins confiant. Voilà comme un ſeul trait de ſcélérateſſe ſuffit quelquefois pour changer une ame, que la nature avait deſtinée aux douceurs de l'amitié & de la confiance.

NOTE XVII. *page 64.*

La veille de la bataille, le Roi fit venir devant lui tous les chefs des bataillons, eſcadrons & compagnies de ſon armée, & leur parla ainſi :

MESSIEURS,

» Demain je chargerai l'ennemi & lui livrerai bataille. Comme le ſuccès de la campagne dépend de cette journée, & qu'elle décidera à qui doit appartenir la Siléſie, je

vous ai fait venir pour vous dire, que e compte que chacun de vous fera bien son devoir, & me secondera de tout son pouvoir.

» J'exige que chacun de vous, à son poste, ait la plus grande attention au commandement, & donne aux siens l'exemple du courage, de la valeur, de l'intrépidité, en un mot que chacun s'avance contre l'ennemi dans la ferme résolution *de vaincre ou mourir*. Si vous pensez comme moi, tous sans exception, je suis sûr de la victoire.

» Je suis instruit du fort & du faible de l'ennemi, & je conduirai tous les corps de manière qu'ils pourront combattre avec avantage. Alors il ne dépendra plus que de vous de combattre avec courage, & de donner des preuves de cette ancienne bravoure prussienne qui animait vos ancêtres.

» Que celui d'entre vous qui hésite de sacrifier sa vie & son sang, se retire dès-à-présent, afin de ne pas inspirer sa timidité aux autres. Qu'il s'avance, je lui donnerai son congé, sans difficulté & sans reproche. »

Ici le général-major de Rohr ne put retenir ses larmes. Le Roi s'en apperçut, l'em-

braſſa & lui dit : *Mon cher Rohr, il n'eſt pas queſtion de vous ici.*

Ce diſcours fut écouté avec un ſilence & une attention générale.

Lorſque le Roi eut prononcé les derniers mots, il y eut un inſtant de ſilence, après lequel un officier de l'état-major s'écria au nom de tous avec un mouvement d'enthouſiaſme & d'amour : *Il n'y a qu'un lâche qui puiſſe héſiter. Nous ſommes tous prêts à ſacrifier notre vie pour Votre Majeſté.*

Alors le Roi continua ainſi ſon diſcours, d'un air de ſatisfaction & de tranquillité.

» Je vois qu'il n'y a perſonne ici qui ne ſoit enflammé d'un courage héroïque; mais je remarquerai exactement ceux qui manqueraient à leur promeſſe ou à leur devoir. Je ſerai à la tête & à la queue de l'armée ; je volerai d'une aîle à l'autre ; aucun eſcadron, aucune compagnie ne pourra échapper à mes regards. Je vous obſerverai avec la plus grande exactitude. Ceux qui feront leur devoir, je les comblerai de graces & de faveurs, & jamais je ne les oublierai. Mais ſi quelqu'un ſe déshonorait de quelque manière, qu'il ſe garde de paraître jamais devant mes yeux. »

Tandis que Frédéric pouſſait avec ſon avant-garde un corps détaché de l'ennemi, qui était en avant de ſa poſition, on lui ramena un de ſes grenadiers qui avait déſerté deux jours auparavant. *Pourquoi m'as-tu quitté? lui dit le Roi. Ma foi, Sire, répond le grenadier qui était Français, les affaires vont trop mal. Eh bien, répond le Roi, battons-nous encore aujourd'hui, ſi je ſuis vaincu, nous déſerterons demain enſemble.* Et il le renvoya à ſes drapeaux.

NOTE XVIII. *page 65.*

Pendant le ſiège on avait dreſſé des potences dans la ville pour pendre ſur le champ le premier qui parlerait de ſe rendre. Lorſqu'on tint le conſeil de guerre & que la plupart panchaient pour la capitulation, le général Beek ouvrit la fenêtre, montra les potences, déclara qu'il ne ſe rendrait point, & conſeilla de faire ſortir la garniſon pour ſe frayer un chemin à travers les aſſiégeants. Son avis ne prévalut pas. Le Roi qui apprit tout ces détails témoigna beaucoup d'eſtime à ce général, & eut pour lui beaucoup d'égards.

On avait blâmé le prince de Bevern, d'a-

voir laissé une garnison trop faible dans Breslau, parce que cette place avait été obligée de se rendre bientôt après; alors on blâmait le prince Charles d'avoir jetté une armée entière dans cette ville; qu'il devait bien penser qui serait reprise. Tel est le sort des généraux, on ne juge de leurs entreprises que par l'évènement. Mais aussi attribue-t-on souvent à leur habileté ce qui n'est que l'ouvrage de la fortune.

NOTE XIX. *page 66.*

Lettre du Roi de Prusse à l'Impératrice-Reine, après la prise de Breslau.

MADAME,

Et très-chere & honorée cousine,

C'est fort hors de saison que j'écris cette lettre, car vous avez toutes les raisons d'être irritée contre moi; mais je n'ai pu éteindre la véritable estime que je fais d'une princesse d'un si rare mérite. A la mort de feu votre père, je ne connaissais pas encore vos talens; mais la proche parenté, & les périls où vous étiez exposée, m'ont fait prendre la résolution de vous offrir mon amitié. Si j'étais plus galant, je dirai que

le bruit de votre beauté m'y a animé. Il eſt vrai que votre miniſtre s'eſt effrayé de ce que je demandais deux duchés; mais à le bien examiner, je crois que tout le public connaîtra que mes prétentions n'étaient pas injuſtes; & l'expérience vous aura fait voir la ſincérité de mes ſentiments. Le mépris que vous en avez fait m'a irrité, & je me ſuis joint à vos ennemis. La fortune & les mauvaiſes diſpoſitions que vous avez faites, m'ont fourni de rapides victoires, & vous m'avez cédé plus que je n'oſais eſpérer. J'étais auſſi réſolu, voyant votre généroſité, d'être votre véritable ami. Vous avez vu comme je laiſſais les Saxons en Moravie, & comme j'ai abandonné les Français. Après avoir gagné la bataille de Czaslau, je me flattais de regagner votre amitié; mais je ne ſais pourquoi vous vous êtes laiſſée entraîner à faire une nouvelle alliance avec la Saxe, pour m'inquiéter dans mes quartiers d'hiver. Cela a coûté cher à la Saxe par la priſe de Dreſde, après la bataille de Keſſeldorf, & j'étais en état de pourſuivre votre armée; mais vous m'envoyâtes le ſage & éclairé comte de Harrach, qui m'a d'abord fait accepter les propoſitions de paix. Je

comptais sur la garantie de l'Angleterre; de rester paisible possesseur de ce que vous m'aviez cédé, & je n'attendais que le moment de vous témoigner mon amitié.

» J'avoue que les alliances que vous aviez faites avec la Russie & la Saxe, m'ont fait connaître que vous aviez quelque défiance de moi. De petites affaires arrivées par-ci par-là, ont donné occasion d'augmenter vos soupçons; mais croyez-moi, ma chere cousine, ceux qui vous ont animé contre moi, ont eu leurs vues particulières, & ont cherché à vous conduire à votre ruine. La guerre de la France avec l'Angleterre ne touchait ni vous ni moi; mais quand la France a fait éclater qu'elle avait envie d'envahir l'Electorat d'Hanovre, & qu'il était décidé que cet électeur n'avait à espérer aucun secours de vous ni du chef de l'empire, il était juste qu'il s'adressât à moi comme co-électeur. J'ai trouvé juste sa demande, mais prévoyant que cette démarche pourrait vous donner ombrage, je vous en ai fait avertir par mon ministre Klinggræff, & j'ai exigé des assurances que vous n'entreprendriez rien contre mes pays. Votre seule parole me suffisait, cela aurait dû

vou

vous convaincre de ma sincérité, car je n'ignorais pas l'alliance que vous aviez faite avec la France; mais vos réponses furent si équivoques, & les préparatifs qu'on faisait chez vous en Saxe, me firent assez connaître, que la confiance que vous mettiez en vos alliés vous flattait d'une heureuse réussite. Je prévins ce fatal dessein, & j'ai espéré de persuader aux Saxons de ne pas se sacrifier à ma juste colère; mais ayant trouvé une résistance inattendue, je la leur ai fait payer chèrement. L'année 1757, mes armes victorieuses ont mis en péril la capitale de Bohème, où j'ai laissé de tristes vestiges, & sans la bataille du 18 juin, où le sort m'était contraire, j'aurais peut-être eu occasion de vous faire visite; il se peut que, contre mon naturel, votre beauté & votre magnanimité eussent vaincu le vainqueur, & que nous eussions trouvé moyen de nous accommoder. Car si vous m'aviez cédé un équivalent, comme il paraît que vous voulez faire à des alliés qui ne vous assistent pas, j'aurais pu vous céder la Silésie, & vous armer pour toujours contre la maison de Bourbon; mais enfin ce coup ayant manqué, j'ai tourné mes forces

contre les Français & l'armée de l'empire, qui ne m'onr pas long-tems résisté. La Reine de Pologne a payé cher sa fermeté, & vous eûtes quelque avantage en Silésie ; mais cette gloire ne fut pas de longue durée, & la dernière bataille me fait horreur par le carnage qui s'y est fait. J'ai profité de mon avantage & j'ai repris Breslau, qui m'a fourni nombre de prisonniers, & même d'un rang très-distingué. A Lignitz j'ai fait connaître que je ne suis pas si tyran qu'on me dit, & j'espère que Schweidnitz retournera aussi à mon pouvoir, tellement que je serai à portée d'envahir la Bohème & la Moravie. Réfléchissez-y, ma chère cousine ; apprenez à connaître à qui vous, vous fiez, vous verrez que vous abîmez vos pays, que vous faites couler tant de ruisseaux de sang, & que vous ne savez pas vaincre celui qui, si vous l'aviez voulu avoir pour ami, comme il est votre proche parent, aurait, conjointement avec vous, fait trembler tout le monde. J'écris celle-ci du fond de mon cœur, & je souhaite qu'elle fasse l'impression que je desire ; mais si vous voulez pousser l'affaire à bout, je tenterai tout ce que mes forces me permettront. Pourtant je vous assure qu'à regret je vois

périr une princesse, qui mérite l'admiration de tout le monde. Si les alliés vous assistent, comme c'est leur devoir, je prévois que je dois périr, mais cela sera sans honte, & il sera glorieux pour moi dans l'histoire, d'avoir voulu sauver de l'oppression un co-électeur, & de n'avoir pas contribué à la puissance de la maison de Bourbon, & d'avoir résisté à deux Impératrices & trois Rois ; c'est avec quoi je me dis votre très-humble admirateur & sincère ami,

FRÉDÉRIC.

NOTE XX. *page 66.*

La manière dont les troupes suédoises se conduisirent dans cette guerre, prouveroit combien cette nation est déchue de son ancienne bravoure : voici une anecdote qui est attestée par tous les habitans du pays. Les Suédois maîtres de la Marche Ukeraine, envoyèrent de nuit un détachement chercher du fourrage dans un bailliage situé sur le chemin de Berlin. Quelques valets de la poste déguisés en houssards, sortirent d'un petit bois où ils s'étaient cachés, & tirèrent quelques coups de fusil. Aussi-tôt les Suédois tournèrent bride, & se sauvèrent

au grand galop. Ayant raconté cela à leurs camarades, le corps entier crut qu'il y avait une armée prussienne qui s'approchait d'eux, & le lendemain, ils partirent & abandonnèrent la Marche Ukeraine; & cette retraite glorieuse fut l'ouvrage de trois ou quatre postillons. Un sénateur suédois écrivit à cette occasion à un de ses amis: *Nos Suédois sont entrés comme des renards dans le pays ennemi, & ils en sont sortis comme des lièvres.*

NOTE XXI. *page 76.*

Il faut que la ville n'en ait pas beaucoup souffert. Car le dommage ne fut estimé qu'à 16,109 écus 5 creuzers, que l'Impératrice fit rembourser aux bourgeois. Cependant il est probable que les habitans les plus distingués ne trouvèrent pas ce dédommagement suffisant; car on les récompensa par des distinctions & des marques d'honneur. L'Impératrice donna à la ville une couronne de laurier, pour l'ajouter à ses armes; tous les conseillers furent ennoblis depuis le premier jusqu'au dernier. Les souverains sont bienheureux que la vanité & certains préjugés aient toujours tant d'influence sur le plus grand nombre.

NOTE XXII. *page* 81.

En 1630, Gustave-Adolphe s'était avancé avec 1,000 soldats & 4 canons devant Berlin, & avait demandé pour sa sûreté les forteresses de Custrin & de Spandau. L'électeur George-Guillaume délibéra quelque tems avec ses ministres. Ces derniers pleins de trouble & d'effroi, répétaient sans cesse à l'électeur : *Mais, Monseigneur, que faire ! Ils ont des canons.* Après bien des délibérations, on pria le Roi de Suède de se rendre à Berlin. Gustave-Adolphe entra dans cette capitale avec toute son escorte. Deux cents Suédois montèrent la garde au château, &c. Voyez *Mémoires de Brandebourg.*

NOTE XXIII. *page* 84.

Deux jours avant la bataille de Zorndorf, on écrivit la lettre suivante de Francfort sur l'Oder :

» Hier le Roi arriva ici avec nous. Il traversa la ville à la tête de ses troupes, & la cavalerie le suivit le sabre à la main. Personne ne savait s'il s'arrêterait ici, ou s'il irait plus loin. Tout-à-coup le Roi étant vis-à-vis la maison d'une veuve de pasteur,

cria *halte!* Il envoya un aide-de-camp à cette femme, pour lui dire qu'il voulait loger dans sa maison. Aussi-tôt la veuve parut, & s'excusa en disant que les chambres de sa maison était trop petites & en trop mauvais état, pour recevoir un si grand Roi. Cette femme s'était jettée à genoux, le Roi la releva avec bonté en lui disant qu'elle lui donnât la meilleure de ses chambres. Après cela, le Roi entra dans la maison; mais un instant après il en sortit, & se tenant sur le perron il cria, *marche!* Pendant que les troupes défilaient devant le Roi, on entendait distinctement tous les coups de canon que les ennemis tiraient sur Custrin. A chaque coup, je remarquai que le Roi prenait une prise de tabac, & à travers cet air d'intrépidité qui ne l'abandonnait jamais, on appercevait un sentiment de compassion sur le sort de cette ville malheureuse, & une impatience inquiète de voler à son secours. Lorsque les troupes furent dans leurs quartiers, le Roi mangea une soupe avec le prince d'Anhalt & le général Seidlitz. Ensuite on donna l'ordre du départ pour le lendemain : mais deux heures après, on eut d'autres nouvelles par le moyen d'un espion,

& nous partîmes à deux heures du matin. Jusqu'à ce tems, le Roi resta dans sa chambre avec ses deux généraux, & écrivit sans discontinuer. A deux heures il monta à cheval, &c. »

Voici une anecdote qui nous a été communiquée par un homme de lettres, alors à la suite du Roi.

« La veille de la bataille de Zorndorf, sa » majesté me fit appeller à six heures du » soir. Arrivé à l'heure marquée, je trou- » vai le Roi occupé à refaire trois strophes » d'une ode de Rousseau, dont il n'était pas » content. Ce petit essai finit à huit heures. » Je priai S. M. de me le donner, ce qu'il » eut la complaisance de faire. »

Corriger une ode de Rousseau, & vouloir paraître s'occuper de vers la veille d'une bataille importante, il semble qu'il y a dans ces deux actions une espèce de forfanterie qui dépare ce grand prince.

Le 23 août, veille de cette bataille, Frédéric ayant passé l'Oder, les houssards lui amenèrent dix à douze Cosaques qu'ils avaient fait prisonniers. L'habillement & l'air de ces gens était pour le Roi quelque

chose de nouveau & d'extraordinaire. Il les regarda attentivement, & dit ensuite au major de Wédel qui était auprès de lui : *Voyez un peu les misérables contre lesquels je suis obligé de me battre !*

Quelques jours avant la bataille de Rosbach, la tête agitée de mille idées, & indécis s'il irait à la rencontre de Soubise, ou s'il marcherait en Silésie au secours de Bevern, Frédéric affecta de s'entretenir avec Gellert sur la littérature Allemande, & se fit lire quelques-unes de ses fables. Cet honneur ne serait sûrement pas tombé en partage à Gellert, quand il aurait demeuré à Potzdam même en tems de paix & dans les plus grands ennuis du Roi.

NOTE XXIV. *page 85.*

L'extrait de la relation d'Arenfeld, major suédois, qui était ce jour-là à l'armée russe, pourra nous rendre cette différence compréhensible. La perte des Russes, dit-il, monta à 21,529 hommes. Mais notre seconde ligne ne tua pas moins de Russes que le feu des Prussiens. A l'aîle droite, la distance de la premiere ligne à la seconde était de plus de 2,000 pas ; desorte que les hom-

mes de cette ſeconde ligne, ne pouvant au milieu de la fumée & de la pouſſière, reconnaître leurs camarades de la première qui étaient repouſſés par l'ennemi, les prirent pour des Pruſſiens & tirèrent ſur eux. Juſqu'alors le ſoldat ruſſe avait eſſuyé, ſans bouger, le feu terrible des batteries ennemies. Mais en reculant, il ſe débanda, ſe jetta au milieu des chariots qui étaient dans l'intervalle des lignes, vida tous les tonneaux d'eau-de-vie, tira enſuite, & frappa à tort & à travers tout ce qui ſe préſenta. L'aîle gauche aurait pu réparer ce déſordre, mais elle ſe débanda de même... En général, le feu de l'infanterie ruſſe doit avoir tué un très-petit nombre de Pruſſiens. Ils s'avançaient contre nous en colonnes couvertes, & ſouvent nous ne les appercevions que lorſqu'ils étaient ſur nous. Nos coups portaient trop haut. Si le Roi de Pruſſe n'avait pas fait auparavant brûler les ponts derrière nous, la victoire aurait été bientôt complette de ſon côté. Mais il fallait que nous reſtaſſions, &c. »

NOTE XXV. *page* 105.

Lorſque Frédéric envoya le général Wédel, qui était alors un des plus jeunes lieu-

tenants-généraux de l'armée, pour remplacer Dohna, il écrivit à ce dernier la lettre suivante :

MON CHER LIEUTENANT-GÉNÉRAL, COMTE DE DOHNA,

» Les circonstances où se trouve l'armée que vous commandez, le bien & l'avantage de mes états, & la nécessité urgente, m'ont engagé à vous adresser l'ordre suivant, à vous & à votre armée ; & ma volonté est qu'il soit exécuté à la lettre.

» Comme les circonstances présentes m'empêchent de me rendre moi-même à l'armée de Dohna pour la commander, j'y envoie le lieutenant-général de Wédel avec mes ordres exprès à ce sujet. Tant qu'il sera chargé de cette commission, il représentera entièrement ma personne, & tous les généraux, lieutenants-généraux, majors-généraux & autres officiers, jusqu'au simple soldat, seront obligés de lui obéir comme si j'étais moi-même présent. Je lui ai enjoint sérieusement de faire mettre sur le champ aux arrêts quiconque ne lui obéirait pas, & n'exécuterait pas tout ce qu'il dirait sur sa parole. Et moi je ferai juger de tels

réfractaires, s'il s'en trouve, par un conseil de guerre, comme ayant manqué à la subordination & à leur serment. Et afin que toute l'armée soit informée de ma propre volonté, tout ce qui est dit ci-dessus doit être ordonné publiquement. Le général de Wédel représentera à l'armée ce que représentait un dictateur dans les armées romaines. Ainsi tous les officiers quelconques, de quelque qualité qu'ils puissent être, seront tenus de lui rendre l'obéissance qui m'appartient, & d'exécuter ses dispositions avec fidélité, exactitude & bravoure. Je suis, &c.

Au camp de Schmotheissen le 20 Juin 1759.

FRÉDÉRIC.

Plus bas il y avait en français de la propre main du Roi :

» Vous êtes trop malade pour vous charger du commandement. Vous ferez bien de vous faire transporter à Berlin, ou dans un endroit où vous pourrez remettre votre santé. Adieu. »

FRÉDÉRIC.

NOTE XXVI. *page* 108.

Au nombre des bleſſés ſe trouva le major Kleiſt, un des meilleurs poètes allemands ; il avait aidé avec ſon bataillon à emporter trois batteries ennemies. Il avait eu la main fracaſſée d'un coup de feu. Cet accident ne l'arrêta point, il prit ſon épée de la main gauche, & conduiſit ſa troupe à une quatrième batterie. Il n'en était plus qu'à trente pas, lorſqu'il fut renverſé d'un coup de cartouche. Quelques ſoldats le portèrent hors du champ de bataille, mais ils furent bientôt obligés de le quitter. Les Coſaques lui prirent tout ce qu'il avait, juſqu'à ſa chemiſe ; quelques autres ennemis qui paſſèrent par-là, lui donnèrent un vieu manteau & un peu de pain. Un d'entre eux lui jetta une pièce de 8 gros. Il reſta ainſi ſans ſecours juſqu'au lendemain, où un officier ruſſe le fit conduire à Francfort. Il y mourut de ſes bleſſures quelques jours après. La garniſon ruſſe le fit enterrer avec tous les honneurs de la guerre. Comme on n'avait point d'épée pruſſienne pour mettre ſur le cercueil, un officier de l'état-major

donna la ſienne. L'univerſité en corps aſſiſta au convoi. Il avait dit dans une de ſes odes :

» *Peut-être mourrai-je auſſi un jour pour la patrie.* «

NOTE XXVII. *page* 114.

Actuellement les voyageurs ne trouvent d'autres traces de ces déſaſtres que les villes & les villages que Frédéric a fait élever pendant 20 ans, dans les endroits où il n'y avait plus que des monceaux de cendres.

Les Ruſſes ravagèrent entre autres les biens du comte de Coſel, ſitués ſur les bords de l'Oder. Le comte écrivit une grande lettre au Roi pour ſe plaindre de la perte qu'il eſſuyait. Frédéric lui répondit :

« Nous avons affaire à des barbares qui » travaillent à la deſtruction du genre hu- » main. Vous voyez, mon cher comte, » que je ſuis plus occupé à réparer le mal » qu'à m'en plaindre ; je vous conſeille » d'en faire de même ; & je ſuis, &c.

NOTE XXVIII. *page* 123.

Lettre au Roi Stanislas.

De Freyberg le 8 Février 1760.

MONSIEUR mon frère,

» La lettre de Votre Majesté m'a causé un sensible plaisir, & je n'aurais pas refusé la proposition que vous avez bien voulu me faire touchant votre résidence. Toutes les négociations entreprises sous vos auspices auraient certainement une issue heureuse & favorable; mais Votre Majesté aura peut-être déjà appris que tous n'ont pas des sentiments si pacifiques. Les cours de Vienne & de Russie se sont opposées d'une manière inouie aux propositions faites par le Roi de la Grande-Bretagne, & il semble que le Roi de France se laissera aussi entraîner à la continuation d'une guerre dont elles pensent tirer seules tout l'avantage, aussi seront-elles les seuls auteurs de tant de sang qui va se répandre à cause de leurs refus. En attendant, je suis très-redevable à Votre Majesté des offres obligeantes qu'elle vient de faire. Si toutes les puissances étaient aussi pacifiques, équitables & justes qu'elle, la terre

ne ſerait pas, comme elle eſt, en proie aux ravages, aux dévaſtations, au fer & au feu.

Je ſuis avec des ſentimens de la plus grande eſtime & de l'amitié la plus ſincère, »

MONSIEUR mon frère
De Votre Majeſté
le fidèle frère
FRÉDÉRIC.

NOTE XXIX. *page* 126.

Le Juif Ephraïm a été chargé dans ce tems de toutes les opérations. Voici comme on fait parler ce Juif dans une brochure qui a paru en 1758, intitulée *Ephraïm juſtifié*, &c. « Ça été ſur des aſſurances vingt fois » réitérées dans les meilleurs termes, que » je me ſuis jetté tête baiſſée, mais les yeux » bien ouverts, dans les affaires de la Saxe. » Le *Frédéric avec paraphe* m'a établi frau- » duleux enchériſſeur, pour me faire ad- » juger à vil prix les riches magaſins de » Dreſde & de Meiſſen, & pour les ven- » dre en détail à 200 pour 100 de profit. » Le *Frédéric avec paraphe* m'a autoriſé

» dans la libre appréciation des effets, dont » la vente a dû compléter les contributions » de Leipzic. *Le Frédéric avec paraphe* m'a » institué faux-monnoyeur public, pour » glaner en Saxe, par une dernière opéra» tion, l'or & l'argent échappés à toutes » les autres. »

NOTE XXX. *page* 132.

On a remarqué que ce siège, qui dura fort peu de tems, détruisit le plus bel homme des troupes du Roi, la plus belle femme & le plus bel édifice de Breslau. Le premier était l'homme de file du régiment des gardes; la plus belle femme de Breslau était une jeune demoiselle nommée Muller, & le plus bel édifice, le palais du prince Hatzfeld.

Lorsque le Roi alla à Breslau, après cet évènement, les capucins vinrent le complimenter, & se vantèrent, pour obtenir quelqu'aumône, d'avoir bien travaillé à éteindre le feu de sa maison. *En effet, mes pères*, leur dit le Roi, *vous avez fort bien travaillé, car ma maison a été brûlée.*

NOTE XXXI. *page* 133.

Voici ce qu'écrit à ce ſujet à M. de Choiſeuil le marquis de Montalembert, qui ſuivait l'armée ruſſe :

Du 18 Août 1760, du camp de Kainova.

» La certitude qu'on a eu hier de la marche du Roi ſur Breſlau, quoiqu'on n'eût eu aucun avis qu'il ait paſſé par Neumarck, & ſur-tout l'ignorance totale de la poſition des armées autrichiennes, ainſi que des deſſeins de leurs généraux, ont déterminé hier au ſoir la marche pour aujourd'hui, & on s'eſt décidé à la porter juſqu'ici. Cette poſition, quoique plus reculée qu'elle ne devait être en premier lieu, n'en ſerait pas moins favorable aux opérations ultérieures, ſi la confiance était telle qu'elle devrait être. Mais depuis la jonction du Roi au prince Henri, je ne crois pas qu'on puiſſe ſe flatter plus long-tems que les Ruſſes agiront dans cette partie. Tous les généraux ſont également convaincus que les propoſitions qu'on pourra leur faire pour le concert à établir, n'auront d'autres effets que de les expoſer à ſoutenir ſeuls tous les efforts des deux armées réunies : & ſans s'arrêter à ceux qui vont juſ-

qu'à dire qu'ils n'ont été attirés ici que pour être sacrifiés, on est forcé de convenir avec les plus sages, que les opérations ne sont plus du tout telles qu'elles avaient été convenues. L'armée russe forte d'environ 70,000 hommes, jointe à l'armée de M. de Laudon, estimée au moins à 30,000, devait agir contre le prince Henri & prendre Breslau, quelque obstacle que ce prince pût y opposer, M. le maréchal de Daun ayant toujours été supposé plus fort qu'il ne fallait pour retenir le Roi en Saxe ou en Lusace. C'est à ces conditions qu'ils ont consentis à marcher sur Breslau. Alors, quelque chose qui pût arriver, c'est-à-dire, quand même les Autrichiens les auraient abandonnés pour remplir quelqu'autre nouvelle destination, ils ne pouvaient jamais avoir à faire qu'aux trente ou quarante mille hommes du prince Henri, & leur supériorité sur lui rendait leur succès presque certain. Mais dans la situation actuelle, quand ils devraient être joints à M. le maréchal de Daun, à M. de Laudon, de Lasci, de Beck, enfin à toutes les forces autrichiennes, on ne pourra jamais leur donner de certitude qu'ils n'auront pas à combattre seuls les deux armées, sur-tout

depuis qu'ils ont eu l'exemple de l'armée de Laudon qui n'a pu, dit-on, être ſecourue ni par le maréchal de Daun ni par le comte de Laſci, malgré les converſions les plus préciſes, & quoiqu'il fût queſtion de ſecourir des troupes appartenantes à la même ſouveraine. Ce n'eſt pas aſſurément que j'approuve à beaucoup près une ſi grande circonſpection. Je dis toute la journée ici, que l'inaction du maréchal de Daun dans cette occaſion ne peut être attribuée qu'à une impoſſibilité locale, qui ſe rencontre trop rarement à la guerre, pour qu'on puiſſe raiſonnablement craindre de ſe trouver dans le même cas. Mais je m'apperçois que je ne perſuade point du tout. Quel parti prendre donc, & que faire de cette belle & nombreuſe armée, ſi le plan de campagne concerté ne peut plus avoir lieu, & ſi les Ruſſes ne veulent plus agir ſérieuſement dans cette partie? Je n'oſe rien propoſer, ignorant les intentions de la cour de Vienne. J'ai conſulté M. Blonquet, il eſt dans le même cas.

» Nous voyons pourtant bien clairement, lui & moi, qu'on perdra du tems fort inutilement à propoſer de revenir aux mêmes opérations. Peut-être s'y engageront-ils à

certaines conditions, pour ne pas donner un refus qui pourrait leur être reproché dans la ſuite; mais ils ne manqueront pas de prétextes pour en éluder l'exécution. Voilà ce que les cours éloignées ne peuvent point voir, & ce dont je crois être très-ſur. Cependant ſi les Ruſſes reſtent dans l'inaction, malgré toutes les promeſſes qu'ils auront donné du contraire, les deux armées réunies du Roi & du prince Henri ſeront capables de s'oppoſer à toutes les entrepriſes qu'on pourrait former pour le reſte de la campagne, &c. »

NOTE XXXII. *page* 138.

Le Roi était parti ſur deux colonnes, & voulait atteindre le paſſage de Schwarzwaſſer, & les hauteurs de Pfaffendorf, ſans que l'ennemi l'apperçut. Il était deſcendu à une lieue du Katzbach, & l'armée ſe repoſait un peu. Frédéric, au milieu des grenadiers de Rattenau, était couché auprès d'un feu, enveloppé dans un manteau, & ſommeillait un peu. Le major général de Schenkendorf était occupé à attiſer le feu, lorſqu'à deux heures du matin, le major de Hund accourut, en criant, *où eſt le Roi ?*

Schenkendorf le lui montre, qui s'était déjà réveillé à ses cris. *Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il*, demanda Frédéric? *Morbleu! Sire*, dit le major, *l'ennemi est ici; il a déjà repoussé tout mes postes d'observation — Retenez-le le plus que vous pourrez*, lui dit le Roi; & aussi-tôt il cria, *mon cheval!* Il monte à cheval, l'armée se forme, & Laudon la trouve en bon ordre.

NOTE XXXIII. *page 141.*

Cette lettre est datée de Hernisdorff, près de Breslau, du 27 août 1760. Nous rétablissons ici la phrase qui a été supprimée dans plusieurs éditions des œuvres du Philosophe de Sans-Souci; parce qu'elle peint la haine du Roi contre le ministre de France, & pour faire voir à quoi tient souvent le sort des nations. Car du reste des injures dites & écrites dans des circonstances pareilles par des gens qui se haïssent, ne déshonorent personne; mais il faut les rapporter, parce qu'elles peignent les hommes.

Cette lettre fut interceptée en Silésie par des Cosaques, & portée au quartier-général des Russes. Soltikow la montra au marquis de

Montalembert, & celui-ci en envoya une copie au duc. Ce n'était pas le moyen d'appaiser les esprits.

Quelque tems après cette bataille, le Roi s'entretenant avec Mitschel, envoyé d'Angleterre, la conversation tomba sur la providence, & sur l'influence qu'elle a sur les actions des hommes. Comme le Roi n'était pas toujours du sentiment de l'envoyé, celui-ci dit. « Que Votre Majesté n'en doute » point, la providence regle tous les évè» nements de ce monde, & j'ai remarqué » que lorsquelle prépare de grandes choses, » elle se sert de Votre Maiesté pour les exé» cuter. »

NOTE XXXIV. *page* 148.

A Potsdam, les ouvrages de l'art trouvèrent un protecteur dans Esterhasi, général autrichien. Il entretint la discipline la plus exacte, & ne permit pas que l'on gâtât la moindre chose. Il n'exigea qu'un portrait du Roi & une de ses flûtes.

Dès que le Roi apprit la prise de Berlin, il écrivit à la chambre des domaines, pour s'informer du dégât qu'avait fait l'ennemi, & quand il en reçut l'état, il promit de réparer

le mal auſſi-tôt que la choſe ſerait poſſible. Il défendit que l'on payât les lettres de change qu'on avait fait à l'ennemi, & les déclara nulles & non-acceptables. Bientôt après, il donna 300,000 écus pour être diſtribués entre les payſans & les bourgeois ſeulement.

NOTE XXXV. *page* 152.

Voici l'ordre de bataille & de marche, tel que le Roi le donna :

« Demain, à ſept heures du matin, l'armée marchera ſur ſa gauche ſur quatre colonnes. Tous les chariots & chevaux de bât ſeront renvoyés où ils étoient ce matin. Les dragons de Scholemmer, tous les houſſards & les bataillons-francs, reſteront près de Weidenhagen, & comme il doit ſe trouver un corps ennemi près de Pretſch, le colonel Mœring y portera toute ſon attention, & ſe poſtera de façon à faire face par-tout.

» L'armée attaquera demain l'ennemi. Les généraux auront attention de faire ſerrer leurs colonnes & de ſe ſoutenir mutuellement, ſuivant les circonſtances. Il y aura toujours cent cinquante pas de diſtance d'une ligne à l'autre.

» Messieurs Dieskau & Mœller, colonels d'artillerie, disposeront leur canon de façon à faciliter les attaques.

» Aussi-tôt qu'on aura forcé les ennemis dans les vignes, les bataillons se reformeront, & on fera avancer la grosse artillerie.

» Lorsqu'on demandera de la cavalerie, il ne faudra pas faire avancer toute une aîle, mais autant seulement que le terrein en pourra comporter, pour qu'elle puisse agir. »

» Sa Majesté s'en rapporte pour tout le reste à la valeur & à l'intelligence de ses officiers; elle ne doute point que chacun ne fasse tout ce qui est en lui, pour contribuer au succès, & à lui procurer une victoire complette sur ses ennemis. »

A cette bataille, Frédéric, qui était toujours à la tête de ses troupes, fut frappé d'une balle de fusil. Tous ses aides de camp étaient allés porter des ordres. Le seul major comte d'Anhalt, aujourd'hui lieutenant-général en Russie, était auprès de lui. Ce militaire pria envain le Roi de se retirer de la bataille, & de faire panser sa plaie.

Non, répondit le Roi, *ma vie n'est rien; il faut songer à remettre l'ordre & à gagner*

la

la bataille. Cette fermeté courageuſe ranima le ſoldat, l'ordre fut rétabli & la bataille gagnée.

Pendant cette même bataille, le lieutenant-colonel comte d'Anhalt, attaqua vivement l'ennemi avec deux compagnies de grenadiers du régiment des gardes, & deux autres du régiment du prince de Pruſſe. Il fut tué dans cette attaque; & lorſqu'on annonça au Roi la mort de ce brave officier, il ſe tourna vers ſon frère, qui eſt à préſent au ſervice de Ruſſie, & qui était alors ſon aide-de-camp, & lui dit: *Tout va mal aujourd'hui! Mes amis me quittent: on vient de m'annoncer la mort de votre frère.*

La nuit qui ſuivit cette bataille, fut très-froide, & les troupes avaient fait de grands feux. Vers le matin, le Roi paſſa à cheval le long du front de l'armée, de l'aîle gauche à la droite. Lorſqu'il fut arrivé vers le régiment des gardes, il deſcendit de cheval, & ſe mit à ſe chauffer, entouré de ſon régiment & de ſes grenadiers, & il attendait ainſi le point du jour, dans le deſſein d'attaquer encore une fois les Autrichiens, s'ils ne s'étaient pas retirés; ce que les ténèbres empêchaient encore de diſ-

tinguer. Le Roi s'entretint avec les grenadiers, & loua beaucoup leur courage pendant l'action. Les grenadiers, qui connaiſſaient la bonté & la familiarité du Roi, ſe preſſaient toujours de plus en plus autour de lui. Un d'entre eux, nommé Rebiac, auquel le Roi adreſſait le plus ſouvent la parole, & qui avait ſouvent reçu de l'argent de lui, eut la hardieſſe de lui demander *où il avait donc été pendant la bataille. Ordinairement*, lui dit-il, *vous nous menez vous-même au plus grand feu. Pour cette fois perſonne ne vous a vu, & cela n'eſt pas bien de nous abandonner ainſi.* Le Roi répondit avec un air de douceur & de bonté, que pendant toute la bataille, il était reſté à l'aîle gauche de l'armée, & que cela l'avait empêché de ſe trouver à la tête de ſon régiment. En parlant ainſi, le Roi avait déboutonné ſon ſurtout, à cauſe de la chaleur. Alors les grenadiers remarquèrent qu'il en tombait une balle qu'il avait reçue dans ſes habits. On voyait encore le trou de la balle au ſurtout & à l'habit. Alors l'enthouſiaſme s'empara de leurs eſprits, & ils s'écrièrent : *Tu es toujours notre vieux Fritze ; tu partages tous les dangers avec*

nous! Nous voulons mourir pour toi! Vive le Roi! vive le Roi!

Un autre grenadier lui dit : *Fritze, nous donneras-tu de bons quartiers d'hiver cette année? Par tous les diables*, répondit le Roi, *il faut auparavant que nous prenions Dresde. . . . . Mais quand nous aurons pris cette ville, j'aurai soin de vous, & vous serez contents.* En effet, le régiment des gardes fut en quartier d'hiver à Leipzig.

Pendant que le Roi causait ainsi avec ses grenadiers, & qu'ils se pressaient autour de lui, ils fumaient, & lui faisaient passer par le nez un nuage épais des vapeurs du plus mauvais tabac; quelqu'un d'eux dit aux autres : *Retirez-vous donc! Non*, dit le Roi, *j'aime à sentir la fumée du tabac.* Il est certain cependant, que Frédéric ne pouvait souffrir l'odeur d'une pipe.

NOTE XXXVI. *page 166.*

Les présents que le Roi avait destinés pour ces princes, étaient considérables; mais comme la paix se fit quelque tems après, ils ne furent pas tous envoyés. On les ramena à Berlin, & on les exposa à la curiosité du public.

Dans ces circonſtances, le Roi joua dans ſon camp une eſpèce de comédie. Il voulait faire croire à ſes ſoldats que le Turc allait le ſoutenir, afin de ranimer leur courage. Pour cet effet il fit habiller à la turque un certain nombre de ſes gens, & les fit paſſer en pompe par tout le camp, comme ſi c'eut été une ambaſſade qu'il recevait du Grand-Seigneur.

NOTE XXXVII. *page 167.*

Le baron ſe voyant arrêté, pria l'officier de le laiſſer paſſer dans une chambre voiſine, pour prendre quelques hardes dont il avait beſoin; l'officier le lui permit; mais il attendit inutilement ſon retour. Il avait ſauté par la fenêtre avec le prêtre qui ſe trouvait alors chez lui, & tous deux s'étaient ſauvés.

Le baron de Warkotſch était Luthérien, le chaſſeur qui ſe nommait Kappel était Catholique. Pour le prêtre il était de la religion de Jaques Clément, de Jean Châtel, de Ravaillac, de Damiens, &c. Cependant il n'eut point de goût pour le martyre. Le père de ce prêtre, qui était un honnête bourgeois de Neiſſe, dit à la juſtice daus

ſes interrogatoires : « Nous nous ſommes » ſaignés pour lui donner une bonne édu- » cation ; mais depuis qu'il a été prêtre, il » a tellement changé, qu'il nous a toujours » mépriſés, ſa mère & moi ; & quand il » venait à Neiſſe, il ne daignait pas ſeu- » lement manger avec nous. »

On a remarqué, que dans la grande ſalle du château du baron, il y avait depuis longtems écrit ſur la cheminée en lettres d'or : UT CUM IGNE, SIC CUM REGIBUS.

NOTE XXXVIII. *page* 172.

En 1688, Pierre I. chaſſa du trône Ivan ſon frère aîné, avec le ſecours des Strelitz, & gouverna ſeul l'empire. En 1727, Catherine ſon épouſe déſigna pour ſon ſucceſſeur le jeune duc Ulric de Holſtein. Le teſtament n'eut aucun effet, & Anne, nièce de Pierre I, fut placée ſur le trône. En 1740, Anne deſtina la couronne au jeune prince Ivan, fils d'Antoine Ulric de Wolfenbuttel & de ſa nièce Anne, & nomma le duc de Biron régent de l'empire, juſqu'à ce que le jeune prince eût atteint l'âge de 17 ans. Biron fut rejetté, & la régence fut donnée à Anne, mère d'Ivan.

Mais dans la même année, Elisabeth Petrowna, la plus jeune des filles de Pierre I, se plaça sur le trône avec le secours d'un parti, & envoya le jeune Ivan en Sibérie avec ses parents. Elle avait désigné pour son successeur Pierre III, duc de Holstein, qui, après un règne de 6 mois, fut obligé le 9 juillet 1762, de céder le trône à Catherine son épouse.

NOTE XXXIX. *page* 195.

Voici un extrait du traité de paix.

ARTICLE I.

Il y aura paix & amitié sincère, &c. entre S. M. l'Impératrice - Reine d'une part, & le Roi de Prusse de l'autre, &c.

ART. II.

Toutes les hostilités, pertes, dommages, &c. faits de part & d'autre dans la guerre précédente, seront oubliés, & on n'en prétendra aucun dédommagement, sous quelque nom ou prétexte que ce puisse être. On rendra aux possesseurs les biens qu'on leur a confisqués ou pris pendant la guerre, de manière qu'ils en seront remis en possession comme avant la naissance des troubles.

ART. III.

S. M. l'Impératrice-Reine renonce pour

elle & ses successeurs à toutes prétentions qu'elle a ou pourrait faire sur les états & pays de S. M. le Roi de Prusse, & nommément sur ceux qui lui avaient été cédés par les articles préliminaires de la paix de Breslau, & par le traité de Berlin. S. M. le Roi de Prusse renonce pareillement pour lui & ses successeurs à toutes demandes ou prétentions sur les états de S. M. l'Impératrice-Reine.

ART. IV.

Les hostilités cesseront de part & d'autre à compter du jour de la signature du traité.

ART. V.

Vingt-un jours après l'échange des ratifications, l'Impératrice-Reine aura retiré ses troupes des terres de l'Allemagne, qui ne sont par sous sa domination, & videra de même le comté de Glatz, & en général tous les états, pays, places & forteresses appartenant au Roi de Prusse, qu'elle a pris ou occupés pendant la dernière guerre en Silésie ou ailleurs, par elle ou ses alliés. Les forteresses de Glatz, Wesel & Gueldre seront remises au Roi dans le même état qu'avant la guerre.

Le Roi de Prusse, dans le même espace de tems, retirera ses troupes de tous les pays de l'Allemagne, qui ne sont pas de sa domination, & rendra tous les états, pays, villes, places & forteresses, qu'il peut avoir pris ou occupés, appartenant au Roi de Pologne & électeur de Saxe, &c.

ART. VI.

Les contributions cesseront du moment de la signature du traité, & ce qui aurait été exigé depuis cette époque sera fidèlement rendu. On rendra de même la liberté aux otages.

ART. VII.

Les prisonniers de guerre seront rendus sans rançon.

ART. VIII.

On rendra la liberté aux sujets de l'une ou l'autre des parties contractantes, qui auraient été forcés de passer au service de l'autre.

ART. IX.

L'Impératrice-Reine rendra au Roi de Prusse tous les papiers, porte-feuilles, titres, documens & archives qu'on aura trouvés dans les pays, villes & places de S. M. Prussienne.

ART. X.

Les habitans de la ville & comté de Glatz, qui voudront quitter ledit pays pour aller s'établir ailleurs, feront libres de le faire, fans être obligés de payer aucun droit pour cela.

ART. XI.

Le Roi de Pruffe confirmera la nomination de tous les bénéfices écléfiaftiques faits par l'Impératrice-Reine pendant la guerre dans les duchés de Clèves & de Gueldre.

ART. XII.

Les articles préliminaires fignés à Breflau le 11 juin 1745, & le traité définitif figné à Berlin le 28 juillet de la même année, le traité de limites de 1742, & la paix fignée à Drefde le 25 décembre 1745, feront renouvellés & confirmés, en tant qu'il ne dérogent point au préfent traité.

ART. XIII.

Les deux puiffances contractantes favoriferont le commerce entre leurs fujets mutuels, & feront dreffer un traité de commerce le plutôt qu'elles pourront.

ART. XIV.

Le Roi de Pruſſe laiſſera la religion catholique en Siléſie ſur le pied où elle étoit lors de la ſignature des préliminaires de Breſlau & du traité définitif de Berlin ; & les habitans de cette province ſeront conſervés dans les poſſeſſions, libertés & privilèges qui leur appartiennent ; ſauf cependant la liberté de conſcience de la religion proteſtante ou les droits du ſouverain.

ART. XV.

Les deux parties contractantes renouvellent l'obligation qu'elles ont priſe dans le neuvième article, & dans l'article ſéparé du traité de Berlin, de payer les dettes hypothéquées ſur la Siléſie, ainſi qu'elles en ſont convenues.

ART. XVI.

Les deux parties contractantes ſe garantiſſent leurs états ; ſavoir, l'Impératrice-Reine tous les états du Roi de Pruſſe ſans exception, & le Roi de Pruſſe les états que l'Impératrice-Reine poſſède en Allemagne.

ART. XVII.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, eſt compris dans la préſente paix.

ART. XVIII.

Tout l'empire eſt compris dans la ſtipulation des articles 2, 4, 5, 6 & 7. La paix de Weſtphalie & toutes les conſtitutions de l'empire ſont auſſi confirmées par le préſent traité.

ART. XIX.

Les parties contractantes entendent comprendre dans le préſent traité leurs amis & alliés, & ſe réſervent de leur en faire part dans un acte particulier, qui aura la même force que s'il était compris mot à mot dans le préſent traité, & qui ſera ratifié également par les deux parties contractantes.

ART. XX.

L'échange des ratifications du préſent traïté ſe fera dans l'eſpace de 15 jours, ou plutôt s'il eſt poſſible.

Fait au château d'Hubertsbourg, le 15 Fév. 1763.

Le miniſtre de Herzberg raconte qu'ayant vu le Roi quelque tems après, Frédéric lui dit : *Vous avez fait la paix comme j'ai fait la guerre.*

NOTE XL. *page 196.*

Lorſqu'on préſenta cet ambaſſadeur au

Roi, il saisit Frédéric par le bras, lui fit faire une pirouette, & lui appliqua un baiser sur l'épaule, à la manière de son pays. Les dames de Berlin firent galamment les honneurs de la Prusse, & le Turc n'eut pas lieu de regretter son serrail.

L'ambassadeur assista aussi à une assemblée de l'académie des sciences, le secrétaire perpétuel, Formey, lui fit un discours où il ne comprit rien, & où les autres assistants ne comprirent guère davantage. Après cela, on montra à l'assemblée une machine de nouvelle invention. Comme tout le monde se pressait autour de la table pour voir cette machine, & que le Turc n'était pas à son aise, il repousse ceux qui sont derrière lui, prend un élan & saute sur la table, où il s'assied à l'orientale, auprès de la machine, pour l'examiner à son aise. Le secrétaire perpétuel, dont l'auteur tient cette anecdote, eut toute la peine du monde de s'empêcher de rire; & les spectateurs oublièrent la machine pour regarder le Turc.

Lorsque le Roi fut de retour de la guerre, il se rendit aussi-tôt à Charlottenbourg,

château situé sur le bord de la Sprée, à une lieue de Berlin, & fit appeller Benda, son maître de chapelle. Il lui ordonna de faire raccommoder dans l'espace de quatre jours, l'orgue de la chapelle du château, que les ennemis avaient cassés. Mais le facteur trouva tout si gâté, qu'il déclara qu'il était impossible de le raccommoder en si peu de tems. Benda rendit compte au Roi de ce qu'avait dit le facteur. Cela ne fait rien, lui répondit Frédéric; laissez l'orgue tel qu'il est; cela n'empêchera pas qu'on ne chante le *Te Deum* dans la chapelle. Frédéric fixe une heure pour cette cerémonie, & tous les musiciens se rendent à la chapelle, croyant que toute la cour allait former un auditoire des plus brillants. Tout était prêt, lorsque le Roi entre dans la chapelle seul & sans aucune suite. Il s'assied, fait signe de commencer, & l'on commence. Lorsque les voix commencèrent *Te Deum laudamus*, Frédéric cacha son visage dans ses deux mains, pour laisser un libre cours aux larmes qui coulaient de ses yeux; ce spectacle attendrit tellement la plupart des musiciens, que les larmes leur coulèrent des

yeux, & qu'ils pouvaient à peine lire leur musique.

Nous ajouterons ici une correſpondance intéreſſante entre Frédéric II, & le prince héréditaire Auguſte-Guillaume, père du Roi actuellement règnant, ainſi que quelques lettres de Frédéric au général Fouquet, qui ont rapport à la guerre que nous venons de décrire.

Lettre première du Prince royal de Pruſſe au Roi.

Au camp de Buntzlau le 1 Juillet 1757.

Mon cher Frère,

» Je ſuis arrivé cet après-midi dans ce camp-ci avec tous les chariots. Les houſſards ennemis nous ont attaqués; mais nous n'avons pas fait la moindre perte. Il eſt de mon devoir de vous parler franchement de l'état où nous ſommes. Soyez ſûr que j'ai parlé aux généraux avant que d'écrire cette lettre. Il n'y a ni farine ni pain pour l'armée à Buntzlau. Notre camp a été auſſi-bien établi qu'il a été poſſible, parce qu'il s'agit de ſoutenir la ville. Le camp n'eſt que trop

fort par ſon front : mais ſi l'armée ennemie venait à paſſer l'Elbe près de Brandeis, comme il paraît par les nouvelles que nous en avons, nous ſommes coupés de Leutmeritz. Nous ſommes maintenant environnés des troupes légères de l'ennemi, ſi bien qu'il n'y a aucune eſpèce de vivres dans le camp. Il ſemble avoir pour but de nous forcer par la faim ; car la ſortie du camp ſera plus difficile à la vue de l'armée ennemie. De plus, nous manquons d'eau ; car l'aîle droite, pour n'être pas coupée par trois gorges, a dû être poſtée comme elle l'eſt maintenant, ce qui l'éloigne de l'Iſer.

» Les régiments ont fait tranſporter leurs bleſſés à Zittau. La plupart des régiments n'ont pas leurs chariots avec eux ; ainſi je crois qu'il ſera difficile d'envoyer juſqu'à la moitié du chemin de Leutmeritz autant de chariots qu'il en faut pour aller prendre du pain.

» Je vais vous propoſer, mon cher frère, ce que je crois devoir faire pour la ſûreté de l'armée : je vous déclare que ce conſeil ne vient pas de moi ſeul, mais des généraux qui ont plus d'expérience que moi. Nous croyons que ſi nous allions occuper le

camp de Neufchlofs, nous pourrions commodément vous joindre ici comme auparavant. Nous couvrons par là la Lufacc, & felon les circonftances, nous pourrions plus aifément paffer en Siléfie. Le convoi du général Brandeis peut nous joindre fans peine; il y aurait plus de vivres au camp, & les foldats feraient contents, ce qui eft la principale chofe dans l'état préfent. Voilà la véritable fituation où nous fommes.

» Nous avons vu un corps confidérable de troupes légères qui campent près de Strenitz, pas loin de notre camp. Nous fommes féparés par un creux. Les déferteurs qui viennent d'arriver, affurent que le prince Charles paffera aujourd'hui l'Elbe avec fon armée, pour nous attaquer ou venir camper auprès de nous. Si cette nouvelle eft véritable, & que je demeure dans ce camp, que je ne fuis pas fûr de foutenir avec honneur en cas que je fois attaqué, je m'acquitterai de ce que je dois à vous, à l'armée & à l'état.

» Je dis donc, qu'en cette circonftance je marche fans attendre vos ordres; mais en cas que l'ennemi ne paffe pas l'Elbe, j'attends une réponfe à laquelle je me foumets, comme je le dois, &c.

Lettre deuxième du Prince royal au Roi.

Au camp de Buntzlau, le 2 Juillet 1757.

MON CHER FRÈRE,

» Vous aurez vu par ma dernière lettre les avis que nous ont apportés un houffard ennemi & une femme de Brandeis, ils me paraiffaient conformes à la vérité. Nous nous donnons toutes les peines du monde pour avoir des nouvelles de l'ennemi. L'un de nos trompettes revenu de l'armée de Daun a apporté une lettre datée du camp de Liffau; ainfi il eft vraifemblable que l'armée du prince Charles eft en deçà, & celle du maréchal Daun au-delà de l'Ifer. Tout le corps de Nadafti eft campé près de Stranow & de Sobinka. Ce camp eft féparé du nôtre par un chemin creux affez large. Le général Winterfeld s'eft engagé à marcher avec quatre bataillons à Lobe, pour avoir des nouvelles plus certaines de l'ennemi. Si les chofes ne changent pas, le prince Maurice marchera demain avec fon régiment, le bataillon des grenadiers de Fink, les régiments de Brunfwick, de Stechau & cent houffards qui, fuivant vos ordres, doi-

vent venir prendre le pain à Pleiswedel. Nous manquons de toute espèce de vivres ; cette misère fait murmurer le soldat, &c.

Lettre troisième du Prince royal de Prusse au Roi.

Au camp de Buntzlau, le soir du 2 Juillet 1757.

MON CHER FRÈRE,

» Le prince Maurice vous fera un rapport exact de l'état & de l'impossibilité où nous sommes de soutenir le camp de Buntzlau. Le manque d'eau, de fourrages & de vivres en est la principale cause. Ajoutez-y les avis qui nous viennent de tous côtés, que le prince Charles a passé l'Elbe près de Brandeis, que Daun campe à Lissau, & le corps de Nadasti à Stranow, par où ils nous coupent les vivres & la communication avec Leutmeritz. Je me vois donc contraint d'occuper un camp aussi sûr & mieux situé que celui-ci ; je veux dire celui de Neuschloss. J'attends à tout moment le rapport du général Winterfeld, qui est allé avec quelques bataillons reconnaître l'ennemi ; dès que je l'aurai, je ferai la disposition de la marche. N'ayant point reçu de

lettre de Leutmeritz depuis quelques jours, je crains que les chasseurs n'aient été enlevés. Vous pouvez être assuré, mon cher frère, qu'on ne négligera rien de ce qui est conforme à votre volonté & convenable à l'armée, &c.

Réponse du Roi à cette Lettre.

A Leutmeritz, le 3 Juillet.

« Marchez à Hirschberg. »

Réponse du Prince royal à ce billet.

Au camp de Neuschloss, le 4 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Le houssard est heureusement arrivé avec le billet. J'avais établi mon camp près de Hirschberg, parce que je n'ai pu atteindre Neuschloss. La quantité d'équipages a beaucoup retardé la marche. Malgré cela, nous n'avons pas perdu un chariot, & l'arrière-garde ne trouve à dire qu'un homme du bataillon de le Noble. J'ai pris ce camp, qui n'est qu'à un petit mille de Hirschberg, parce que, dans l'état présent, il est fort commode pour l'armée qui peut s'y délasser, & que nous y avons quelques vivres,

J'enverrai demain un ingénieur à Leypa, pour reconnaître la ville; & la grandeur de la garnison sera conformée à son rapport. Quand nous aurons mis garnison dans cette ville, nous manquerons moins de vivres, & nous gagnons d'autant plus de terrein pour fourrager.

» J'ai fait aujourd'hui savoir au général Brandeis de hâter sa marche. Le général Rebentisch peut renforcer son escorte à Zittau, où le prince Maurice l'a détaché. Le bataillon de Plock demeure à Gœrlitz auprès des blessés, & le général Rebentisch joindra le général Brandeis avec les bataillons de Kalkreut & cinq escadrons de Werner. Le colonel qui est à Zittau retient un bataillon de pionniers & le régiment de Kursel, pour couvrir le magasin.

» Tous ces environs sont occupés par des petites troupes de houssards & de pandoures; nous n'avons pas le moindre avis de l'armée de Daun; un trompette nous a apporté une lettre encore datée de Lissau.

» Je ferai reconnaître les chemins qui mènent d'ici à Leutmeritz, à Zittau & par Aicha, à Hirschberg en Silésie, afin d'être prêt à tout évènement. Le prince Maurice

m'a écrit que le général Bulau est arrivé avec le pain à Pleiſwedel, & que le général Meinecke nous l'apportera aujourd'hui. Les brigandages & les déſordres des goujats & des femmes ſont tellement multipliés, qu'il ſera fort néceſſaire de faire un exemple; c'eſt pourquoi je vous prie de me dicter ma conduite dans cette occaſion. Je ſuis, &c. »

Réponſe du Roi aux premières lettres du Prince de Pruſſe.

A Leutmeritz, le 3 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

Vous ne pouvez plus vous retirer en Siléſie. Il ne vous reſte donc d'autre retraite que la Luſace. Il faut fourrager tous les quartiers, & ruiner tout ce que vous ne pourrez conſommer, pour rendre les ſubſiſtances difficiles à l'ennemi. Dès que vous aurez établi le camp à Hirſchberg, la communication avec Leutmeritz ne donnera plus de peine. Il faut faire notre poſſible, pour nous ſoutenir juſqu'au 15 août; & comme Zittau eſt un poſte de peu d'importance, je vous laiſſe le choix d'établir votre camp à Reichenberg, à Krottau ou

à Gabel. En cas que l'ennemi s'avife de fe tourner vers la Luface, il faut vous camper avec beaucoup de circonfpection, le laiffer paffer, le fuivre alors, & lui couper les vivres; par-là il fera contraint de venir vous attaquer dans un terrein que vous pouvez choifir, en confultant le prince de Bevern, & plufieurs autres capitaines qui connaiffent ces environs-là. Si l'ennemi va avec toutes fes troupes à Landshout, il faut que vous marchiez à Greifenberg, pour lui couper les vivres. Winterfeld, & fur-tout le major Cimbers, à qui ces lieux-là font connus, peuvent difpofer votre marche, & choifir votre camp. Ne précipitez rien fur des avis incertains, & ne prenez point de réfolution avant d'être fûrs des vues de l'ennemi. Faites courir le bruit dans l'armée que vous avez un grand deffein, & que l'affaire aura dans peu une toute autre iffue, Je fuis, &c.

Réponfe du Roi à la quatrième lettre du Prince royal de Pruffe.

A Leutmeritz, le 5 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Je fuis bien fatisfait du camp que vous avez établi à Neufchlofs, & vous l'avez

posé comme il le faut pour l'état présent. Ayant appris que l'ennemi a des vues sur Teschen, il faut être sur vos gardes, & empêcher qu'un corps ennemi ne s'établisse entre votre camp & l'Elbe. Car supposé qu'un corps ennemi vint camper dans ces quartiers, il faut que vous détachiez aussitôt un corps vers Budissin, ce qui obligera l'ennemi à se désister de son dessein. En cas que toutes les forces ennemies se portent sur Leutmeritz, ce qui nous obligerait à nous joindre, j'ai choisi un camp très-fort entre Ploschkowitz & Zaorzan; mais cette réunion ne doit se faire qu'à toute extrémité.

» J'ai reçu la nouvelle que l'armée du prince Charles a marché à Wittendorf; mais je n'en crois rien. Si vous avez quelque chose à me faire tenir, il faut prendre pour cela un houssard qui sache la langue hongroise, & l'habiller en Autrichien; sous ce déguisement, il passera sûrement par les postes; & si on venait à le découvrir, peu importe, parce que la lettre est en chiffres; mais vous pouvez l'assurer, que lorsqu'il arrivera, il aura six ducats. J'ai donné ordre aux commandants des forteresses de Schweidnitz, de Neisse, de

Glatz & de Cofel, & au colonel Kreutz ; de vous faire les rapports de tout ce qu'ils fauront des mouvements de l'ennemi, & des lieux où il a établi fes magafins ; par où l'on pourra juger quelles font fes vues. Au refte, fi le brigandage & le défordre des femmes & des goujats continue, il fera bon de faire un exemple, & de faire pendre quelques-unes de cette canaille. Je fuis, &c.

Réponfe du Prince de Pruffe à la première Lettre du Roi.

Au camp de Neufchlofs, le 6 Juillet.
Au matin.

MON CHER FRÈRE.

» Depuis la nuit du 30 juin, je n'ai point reçu de vos nouvelles ; je crains qu'il ne foit difficile d'entretenir la communication avec la ville de Leutmeritz, à moins qu'on ne mette garnifon dans les villes d'Aufche & de Drum ; mais les lieux n'étant pas tenables, au cas que l'ennemi les attaque en force, je ne voudrai pas le confeiller.

» Vous voulez que nous faffions notre poffible pour nous foutenir en Bohème jufqu'au 14 d'août ; le manque de vivres & de fourrages rendra ce deffein bien difficile.

Tout

Tout ce que je crois faisable, c'est d'attendre vos ordres avant de faire le moindre mouvement; & si selon l'occasion, il faut prendre un parti sur le champ, vous pouvez être sûr que je consulterai les généraux les plus expérimentés, & ceux qui connoissent le pays, & que sur-tout on ne résoudra rien en étourdi. J'ai reçu un billet du général Brandeis, qui est arrivé le 2 à Zittau, & je lui ai écrit de se mettre en marche avec 700 chariots & l'argent. Comme il doit passer près de Gabel, j'ai détaché le major Billerbeck avec un bataillon de grenadiers, pour lui en faciliter le passage. Le major vient de me mander que l'ennemi l'a prévenu, & qu'il s'est arrêté avec le bataillon à Leypa. Un homme venu comme député de Reichstadt, pour s'excuser auprès du commissariat de ce que la ville n'a pas livré les provisions imposées, parce que les Autrichiens occupent tous les chemins, m'a dit qu'il avait vu des dragons & des cuirassiers, & qu'il avait ouï dire, que le corps de Nadasti avait passé l'Iser à Munchengrætz, pour marcher à Zittau, & que l'avant-garde de ce corps était près de Nimes. Ces avis ne nous ont pas peu troublés à

l'égard de la marche du général Brandeis ; pour en être sûrs, nous enverrons aujourd'hui deux patrouilles fortes, l'une vers Gabel, & l'autre vers Nimes, pour reconnaître les forces de l'ennemi : & comme nous ne pouvons nous passer de la communication avec Zittau, la force du détachement qui doit s'emparer de Gabel, sera proportionnée au rapport que les patrouilles feront. Le général Brandeis est informé de tout, & a ordre de ne marcher que quand on le lui mandera. Le régiment de Brand est entré aujourd'hui à Leypa, où la boulangerie s'établira.

Le général Goltz a écrit au général Retzau touchant la paix ; il demande un nouveau transport de farine. Notre infanterie est forte de 21,135 hommes, & la cavalerie de 6,037 chevaux, les houssards compris. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Neufchloss, le 6 Juillet.
Après midi.

MON CHER FRÈRE,

» Nous tenons les avis suivants de trois différents espions, que le général Werner

a envoyés épier les actions de l'ennemi. Le corps de Nadasti doit marcher sur trois colonnes; la première est composée de houssards, de pandoures, & de troupes réglées de cavalerie & d'infanterie, qui arrivèrent hier à Nimes. Ils ont pour but de nous couper la communication avec Zittau. La seconde colonne est à Hirschberg, & consiste dans les trois régiments de cavalerie de Saxe, en quatre régiments de houssards & mille pandoures. Le reste du corps de Nadasti est maintenant entre Dauba & Perstein. L'armée de Daun doit avoir passé l'Iser avant-hier près de Benatek, & faire aujourd'hui une marche en avant. On dit hautement dans l'armée ennemie, qu'elle a en vue de nous couper de Zittau & de notre magasin. Tous ces avis, confirmés par nos patrouilles, m'ont porté à suivre le conseil du général Winterfeld, & à établir le camp à Leypa, où le général Brandeis, passant par Georgenthal, pourra nous joindre. Après cette jonction, nous sommes en état de détacher un grand corps vers Gabel. La communication avec Leutmeritz n'en sera pas plus difficile que de ce camp-ci. La principale raison qui m'a porté à faire cette

marche, est la communication avec Zittau; & la jonction du général Brandeis, avec les provisions & la caisse militaire, deux choses, qui courent risque d'être perdues, si elles ne sont efficacement couvertes.

Le général Winterfeld marchera demain à Georgenthal, avec cinq bataillons & un régiment de dragons & de houssards, pour nettoyer le chemin de Zittau. Je n'ai pas encore reçu le rapport du major Belling qui patrouille vers Gabel. Je suis, &c.

Réponse du Roi à la Lettre précédente.

A Leutmeritz, le 7 Juillet.

MON CHER FRÈRE

» J'ai reçu vos deux lettres du 6, sur le même sujet. J'agrée pour ce coup la marche que vous avez faite avec l'armée; mais j'espère que dès-à-présent vous ne reculerez plus, afin que vous ne vous trouviez pas au milieu de la Saxe sans y penser. Il me semble que le poste de Neuschloss était assez fort, & vous n'aviez qu'à détacher deux grands corps qui eussent pu aller au-devant du général Brandeis, pour lui faciliter le passage. J'ai maintenant lieu de craindre

qu'il ne soit attaqué avant que de vous joindre, parce que les houssards m'ont rapporté qu'ils avaient entendu tirer dans les environs de Gabel, ce qui ne sauroit être autre chose. Le corps de houssards qui a été détaché contre vous, ne saurait être aussi grand qu'on le fait, parce que l'ennemi en a détaché deux régiments pour aller à la ville de Nuremberg. Un régiment campe dans ces environs, & trois bataillons sont encore avec l'armée. Quand vous aurez la farine & l'argent, je vous prie au nom de Dieu, de ne plus marcher à reculons, car je vous prédis qu'il n'y a point de fourrages en Saxe; ainsi en vous retirant vous manquerez de tout, & par conséquent tout sera perdu. Nous avons reçu ce soir par un trompette des lettres du maréchal de Daun; elles viennent de Kosmonos. J'espere que vous aurez reçu celle que je vous ai fait tenir ce matin par un houssard. Je suis, &c. «

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Leypa, la nuit du 7 au 8 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Nous sommes entrés aujourd'hui dans le camp de Leypa, qui est bien fort, &

qui assurera la marche du général Brandeis. Nous campons maintenant à trois milles de Teschen ; je ferai au plutôt reconnaître les chemins de Budissin & de Leutmeritz. J'ai reçu aujourd'hui avis des majors de Belling & de Billerbeck. Ils sont heureusement arrivés à Gabel, & ont mis garnison dans la ville. Ils n'ont point vu de pandoures pendant leur marche ; cinq cents houssards ont escarmouché avec les nôtres, nous n'avons perdu qu'un cheval.

» Le général Winterfeld doit arriver ce soir à Georgenthal ; il m'a fait dire qu'il espérait que le chemin de Zittau serait assuré demain, & qu'il avait mandé au général Brandeis de se mettre en marche. Dans ce moment, un de nos trompettes revient. Il a été jusqu'au village de Walker, voisin de Hirschberg, où il a trouvé un major avec un détachement du régiment d'Odonell. Il a vu des houssards dans tous les villages par où il a passé, mais point de pandoures. Il n'a point apporté de lettres, parce qu'il a dit que j'en aurais demain par un trompette ennemi. Il est difficile de deviner les vues des ennemis, car la quantité des troupes légères empêche d'en rien savoir,

& l'on ne peut faire état sur les avis des passants. L'armée de Daun doit camper près de Buntzlau, cela est vraisemblable ; & le corps de Nadasti près de Hirschberg ; un autre corps, à ce qu'on dit, s'est mis en marche vers Weisswasser, & doit passer du côté de Zittau. Ce dessein sera bien anéanti par nos mesures.

» Je n'ai pas la moindre nouvelle de l'armée du prince Charles. Un des grands inconvénients que j'éprouve, c'est que pour faire une marche, il faut que je le sache 36 heures auparavant, afin que je fasse prendre le devant aux bagages, en quoi j'abonde. Je les ai fait examiner par un officier de l'état-major, pour me défaire du superflu. Cependant il faut garder ce dont les régiments ne sauraient se passer. Les avis que peuvent me donner les gouverneurs des forteresses de Silésie, me feront bien connaître les projets de l'ennemi ; mais en cas qu'il ait des desseins sur cette province, & sur-tout sur le magasin de Schweidnitz, je vous tromperais, si je vous disais qu'en l'état où je suis, je pourrais contribuer à l'empêcher selon vos ordres. Je fis hier partir un houssard déguisé avec une lettre ; je ne sais

s'il arrivera; j'ai fait trois copies de cette lettre, que je vous ait fait tenir par trois différents messagers. J'ai écrit aujourd'hui au commandant de Teschen de m'apprendre comment vont les affaires dans ces quartiers-là. Je m'estime heureux de me conformer en toutes choses à vos dispositions. Vous pouvez être assuré que mes vœux seront accomplis, quand je pourrai vous convaincre de mon estime & du respect avec lequel je serai toute ma vie, &c.

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

A Leutmeritz, le 7 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» J'ai des avis sûrs que toute l'armée de l'empire qui s'assemble à Furth, n'est forte que de 18,000 hommes. C'est trop peu pour faire une diversion. Je soupçonne que les Autrichiens ont envie d'entrer par Landshout en Silésie. Le général Kreutz m'a écrit qu'un corps de 3000 hommes s'est montré en ces quartiers-là, mais qu'il s'est retiré. Daun couvre les mouvements de son armée par ses troupes légères; cependant Dieu sait ce qu'il fait.

» Entretenez un commerce continuel avec le capitaine & vice-commandant d'O

à Glatz & avec le genéral Kreutz, afin que vous puissiez avoir avis de ce que l'ennemi entreprend dans ces quartiers-là, & faites bientôt la disposition de votre marche, en cas que vous deviez y passer. Le général Winterfeld & le major des ingénieurs Embers connaissent les pays & le camp que vous avez à prendre. Si cette province devient le théâtre de la guerre, & que vous puissiez prévenir l'ennemi à Landshout, vous trouverez dans les montagnes des camps avantageux qui couvrent la Silésie. La première chose que vous devez observer, c'est que si vous êtes obligé de vous retirer par la Lusace, vous serez contraint en cas que Nadasti vous suive avec sa cavalerie, de lui opposer un corps que vous laisserez à Zittau, pour empêcher les invasions. Alors je ferai relever ces troupes, & vous donnerai de plus un renfort d'autant de troupes que je pourrai m'en passer. Je suis, &c.

Réponse du Prince de Prusse à cette lettre.

Au camp de Leypa, le 8 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Le houssard m'a apporté votre lettre du sept. Le commerce que je dois entrete-

nir avec les commandants des forteresses de Siléſie ſera difficile, parce que toute la communication eſt interrompue par les troupes légères de l'ennemi ; cependant j'y ferai mon poſſible. Je vous demande en grace de me donner un ordre poſitif ſur ce que vous voulez que je faſſe. Dois-je couvrir la Siléſie, ou demeurer en Bohème pour couvrir la ville de Zittau, auſſi long-tems que j'aurai du fourrage ? Si vous craignez une irruption en Siléſie, & que j'y doive paſſer, je crois qu'il ſera difficile, & même impoſſible, de prendre un autre chemin que par Zittau, à cauſe de la quantité de bagages qu'il faut faire avancer & charger des choſes néceſſaires. Outre cela, il faut prendre le pain du magaſin de Zittau, & y attendre que les chariots en ſoient chargés. Il faudrait du moins 15 bataillons tels qu'ils ſont maintenant, pour couvrir Zittau, en cas que je paſſaſſe en Siléſie ; car le corps de Nadaſti paſſe pour être fort de 10,000 hommes.

Le général Brandeis m'a écrit de Gabel, où il eſt arrivé le 7 avec les premiers chariots. J'ai détaché le général Crocæ avec deux bataillons d'infanterie & avec des houſſards & des dragons, pour faciliter ſa mar-

che. Nous n'avons pas la moindre nouvelle de l'armée de Daun. Tout notre camp est environné de petites troupes de houssards ennemis ; mais ils n'osent sortir des bois. Un homme venu de Gœrlitz rapporte qu'un corps ennemi y a campé sur le midi. Je tâcherai d'en avoir des nouvelles. Je n'en ai point reçu aujourd'hui du général Winterfeld. Il a pour but d'arriver aujourd'hui à Georgenthal ; je crois qu'il y est, & que son rapport a été intercepté. Le général Goltz m'a assuré que nous ne pourrons nous mettre en marche avant le 14, parce que la farine n'arrivera que demain, & qu'il nous faut du pain pour six jours. Le général Winterfeld vient de revenir ; il a laissé deux bataillons à Reichstadt, & n'a vu que 400 pandoures & quelques houssards, qui se sont d'abord retirés. Le chemin de Zittau est maintenant assuré par la garnison de Reichstadt, & je crois que le général Brandeis arrivera demain au camp.

Le général Goltz m'a dit qu'il était absolument nécessaire d'ordonner que l'on renvoie les chariots de Silésie, qui ont apporté la farine, & que la consommation en pain & fourrage serait autrement trop grande.

J'ai ſuivi ſon conſeil & donné ordre pour cela.

» Le général Winterfeld m'a dit qu'il était averti que ce ne ſont que ſix cents chevaux qui marchent vers la Siléſie ; il eſpère être mieux informé des deſſeins de l'ennemi, ayant un eſpion fort ruſé. Je ſuis, &c. »

Réponſe du Prince de Pruſſe à la première Lettre du Roi du 7 Juillet.

Au camp de Leypa, le 10 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Le houſſard que j'envoyai hier à Leutmeritz chargé de ma ſeconde lettre n'ayant pu paſſer, eſt heureuſement revenu ce matin. J'eſpère que celui-ci ſera plus heureux, & je les lui confie toutes deux.

» Le général Brandeis arriva hier heureuſement ici avec tous les chariots de farine ; par-là nous avons de la farine pour dix jours, & la ſolde pour deux mois. Il a apporté l'augmentation. L'infanterie a perdu 213 hommes par la déſertion. Les poſtes de Reichſtadt & de Gabel étant occupés, le convoi a paſſé avec ſûreté ; quelques houſſards & pandoures ſe ſont mon-

trés à l'arrière-garde, mais un coup de canon a suffi pour les éloigner. Un trompette autrichien arriva hier avec une lettre du général Moroez, qui a son quattier à Nimes; son corps doit être fort de 5 à 6,000 hommes, & composé de houssards & de pandoures.

» Je ferai demain retourner à vuide les chariots que le général Brandeis a amenés, & ils seront escortés de deux bataillons. Ces bataillons demeureront à Zittau, pour les couvrir toujours quand nous aurons à aller prendre de la farine de ce lieu.

» Je vous envoie le rapport d'un déserteur & d'un autre homme. Quoique je n'ajoute guère foi à ces discours-là, je n'ai pas voulu manquer de vous les mander. Je ne sortirai pas de ce camp sans ordre ni raison importante. Je n'ai jamais cru qu'en passant avec l'armée par Zittau en Lusace, je m'y arrêtasse long-tems; mais j'ai bien cru que je passerai par la Lusace en Silésie, pour en couvrir les frontières. Ignorant tous vos desseins, je crois avoir bien agi de faire reconnaître les chemins, & de mettre garnison dans les lieux qui couvrent

le chemin. Le colonel le Noble, soutenu par cent houssards, veut attaquer un corps de pandoures cette nuit. Il est allé reconnaître les chemins du bois, & croit les couper.

Il vient d'arriver un trompette autrichien, avec une lettre du maréchal de Daun, datée de Munchengrætz du sept. On m'a envoyé avec lui un valet qui a volé son maître, le capitaine Bos d'Itzenblitz; je l'ai fait examiner, & je vous envoie son rapport. Je suis, &c. »

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Leypa, le 11 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Nous avons fait partir aujourd'hui un trompette autrichien pour Leutmeritz, avec des lettres pour le général Retzow, & pour sa sûreté nous lui avons donné pour compagnon l'un des nôtres, qui a des lettres. Nous espérions que les postes avancés de l'ennemi le laisseraient passer; ce coup a réussi, & notre trompette vient de revenir & de rapporter la réponse. Je vous prie très-humblement de m'honorer de vos ordres pour les incidents que voici.

» Tous les avis ſont d'accord, que la grande armée combinée a paſſé l'Iſer près de Munchengrætz, & va camper à Nimes, où eſt maintenant le général Moroez. Ce mouvement l'approche du chemin de Zittau, qui y mène par Gabel & Reichſtadt. Si l'ennemi y établit ſon camp, il peut arriver à Zittau en même tems que nous; & quand nous y voudrons marcher, le chemin le plus court que nous aurons à prendre, quoiqu'aſſez pratiquable, ſera celui de Georgenthal, ſi nous ne voulons pas prêter le flanc à l'ennemi.

» Je vous envoie ci-joint le rapport d'un déſerteur autrichien & d'une femme, ainſi que celui du major Belling à Gabel. Le général Winterfeld a tâché de ſonder le trompette autrichien qui arriva hier ici, & tout ce qu'il en a ſu, c'eſt que le général Keit a été détaché avec 15,000 hommes. Je vous demande encore une fois la grace de me donner des ordres poſitifs ſur ce que vous voulez que je faſſe. Outre cela il faut vous dire encore, que nous n'avons ici du pain que pour dix jours, & que le tranſport de farine que le général Brandeis a amené à Zittau, ne ſuffit que pour trois ſemaines.

» Je ferai reconnaître un camp qu'on m'a conseillé d'occuper, au cas que Daun aille établir le sien à Nimes. Par-là notre aîle droite s'étendrait jusqu'à Brins; nous aurions Walten en front; notre aîle gauche serait du côté de Gabel, & l'on couvrirait le chemin de Zittau par cette position.

» Nous manquons principalement de viande; tous les régiments ne sont pas pourvus de bœufs, & les habitants du pays n'en sauraient assez fournir, parce que les houssards & les pandoures y mettent obstacle. Le Noble a mis le feu à quelques baraques de pandoures, & emporté leurs manteaux. Je suis, &c. »

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

A Leutmeritz, le 8 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Je vous prie de bien vous tenir sur vos gardes, & de ne pas divulguer ce que je vais vous écrire; cela est de la dernière conséquence. Vous n'avez que faire de rien craindre pour Schweidnitz; cette place est pourvue de tout, & ne pourra être facilement prise, si ce n'est par un siège dans les formes

» La première chose que vous aurez à faire, c'est de joindre le général Brandeis avec la caisse militaire & les 700 chariots de farine & d'augmentation, & de renvoyer aussi-tôt les chariots déchargés.

» Voilà après cela ce que l'ennemi peut faire.

» Il peut se former des projets sur la Silésie. Je vois que maintenant il n'y pense pas, & n'a pour but que de nous chasser de Bohème. Ainsi quand nous nous retirerons en Saxe, ce qui doit nous arriver d'aujourd'hui en six semaines, & que l'ennemi fasse tous ses efforts pour pénétrer dans la Lusace, & envoyer encore un corps vers Gotha, vous n'ignorez pas mes sentiments sur ce qui regarde la Silésie aussi-bien que sur la Lusace. J'ai des avis sûrs qu'il a détaché trois régiments à Nuremberg. L'armée de l'empire ne saurait se mettre en marche avant la fin du mois d'août. . . .

On omet ici des projets relatifs à une offensive & à une défensive en Saxe.

» Vous ferez la même chose en Lusace, mais comme nous ne pouvons pas agir offensivement des deux côtés, vous songerez à fortifier vos camps, tandis que mes expé-

ditions dureront; alors je vous enverrai du secours, ou j'irai faire la même chose, & agir offensivement avec vous. Dans ce cas, je vous conseille sincèrement d'attaquer avec une aîle.

» Pour apprendre bientôt ces manœuvres à vos officiers, il faut vous dépêcher d'incorporer les bataillons de Kahlenberg & de Beer dans les bataillons faibles. Les régiments de Manstein & de Wiedersheim seront unis à ceux de Bévern, du Prince Henri, de Munchow, de Schultz & de Wied. Les généraux en peuvent choisir les meilleurs officiers pour les rendre complets. Les autres officiers, le général Wiedersheim & ceux qui perdent leurs compagnies, seront payés de ma caisse. Pourvu de tous ces secours, vous pouvez rentrer dans le camp de Neuschloss. Cette marche en avant ne sera pas de mauvaise conséquence. Je suis, &c.

Réponse du Prince de Prusse à la lettre précédente.

Au camp de Leypa, le 12 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Je reçus hier au soir votre lettre du 8; vous pouvez être assuré que je n'abuserai

pas de la confiance que vous mettez en moi, & que j'observerai inviolablement le secret sur tout ce que vous me mandez dans votre dernière lettre.

» Vous voulez que je vous apprenne sincèrement & sans déguisement, de quelle manière j'envisage l'état présent des affaires. Vous saurez déjà, sans doute, que le général Brandeis nous a heureusement joint, & qu'il a laissé à Zittau de la farine à-peu-près pour un mois. Les chemins de Zittau sont fort impraticables. Si nous voulons avoir du pain pour dix jours, il faut envoyer 550 chariots prendre la farine, avec une escorte proportionnée aux forces de l'ennemi. Depuis le camp où nous sommes maintenant, tenant Gabel & Reichstadt, le convoi peut aller & venir en toute sûreté, parce que nous sommes en état de soutenir ceux des postes. Si un corps ennemi campe à Nimes, nous pouvons faire camper quelques bataillons à Gabel; en cas que je doive poser un camp vers les terres basses, je suis garant que l'ennemi ne peut m'en empêcher. Mais je ne puis garantir alors que les chemins de Zittau demeurent libres; & supposé que l'ennemi nous prenne un seul

tranſport de farine, nous manquerons de pain ; ce qui tirera à conſéquence.

» Suivant les avis que nous avons de l'ennemi, il s'eſt campé entre Liebenau & Swiegan ; le corps de Nadaſti eſt en avant de ce camp, & le corps de Moroez près de Nimes, & fait avancer l'avant-garde de Nadaſti. Il me ſemble que le plus grand mal que l'ennemi peut nous faire, eſt de prendre notre magaſin. Celui de Siléſie eſt couvert par la fortereſſe de Schweidnitz. Il lui reſte donc celui de Zittau, ſur lequel il pourrait bien avoir les yeux. Si je me tiens avec l'armée comme je ſuis, il n'oſera rien entreprendre, parce que je pourrai arriver à Zittau avec lui, & que je pourrai peut-être l'y prévenir. Mais ſi je marche en avant il eſt le maître de faire avancer un grand corps, & de couvrir celui-ci par l'armée.

» Le manque de fourrage me portera à quitter ce camp dans l'eſpace de huit jours. Je vous laiſſe donc à délibérer ſi je dois avancer ou former un camp, ayant pourtant peur de perdre la communication avec la ville de Zittau, ou ſi vous voulez que je

rentre dans le camp de Gabel, qui n'eſt pas loin d'ici, & par où je puis couvrir la ville de Zittau.

Les troupes légères de l'ennemi ſe font rarement voir ; le plus grand dommage qu'elles nous font, c'eſt de mettre obſtacle aux convois. La plupart des régiments manquent de bœufs ; le général Goltz fait tous ſes efforts pour nous en procurer par des contributions, mais elles ſont peu reſpectées.

L'incorporation des régiments ne devrait peut-être ſe faire que quand les régiments ſeront en garniſon ; car ſi elle ſe fait en campagne, il eſt à craindre que beaucoup de ſoldats ne déſertent avant d'être connus de leurs officiers.

» J'attends vos ordres à ce ſujet, & je m'en acquitterai en toutes choſes.

» J'ai vu l'augmentation des régiments ; les gens ſont propres au ſervice & aſſez bien exercés : la plupart des chevaux ſont jeunes ; ceux des régiments de Kiow & de Schechow ſont dans le meilleur état du monde ; le régiment de Würtemberg eſt fort déchu, & n'eſt point dans l'ordre qu'il faut.

Le major Dalwitz eſt abſent & bleſſé; ainſi ſon régiment n'a ni chef ni officier commandant; ce qui eſt cauſe qu'il a rendu de ſi bons ſervices au commencement de la campagne. Je ſuis, &c. »

Réponſe du Roi.

A Leutmeritz le 14 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» J'ai reçu votre lettre du 12. Si vous reculez encore une fois, vous ſerez adoſſé dans un mois contre Berlin. L'ennemi ne fait que vous ſuivre. Si vous vous retirez, vous aurez manque de fourrage, & le . . . vous prendra toujours en flanc, de quelque côté que vous tourniez. Nadaſti campe à Gaſtorf, & Daun à Nimes; nous avons entendu ſa retraite. Je vois que vous vous laiſſez emporter aux avis, & qu'on vous les groſſit; vous avez des chariots de proviſion, qui pourront vous apporter autant de farine qu'il vous en faut. Je trouve plus à propos & plus néceſſaire de détacher un corps de 5 à 6,000 hommes à Schweidnitz, pour couvrir les frontières contre les incurſions de Keit. Je me réglerai pour cela ſur les avis que vous m'en donnerez.

» Il faut que l'incorporation des régiments de Saxe se fasse en même tems. Le major Dalwitz est malade à Dresde. Je le porterai à retourner à son régiment. Il faut cependant que le général Putkammer prenne soin de ce régiment comme du sien.

» Ce qu'il y a d'ennemis ici ne consiste qu'en deux régiments de houssards, deux de cuirassiers & quatre de dragons de Saxe, six bataillons d'infanterie hongroise, & environ 3,000 pandoures. Laudon se trouve à la Bascapol, avec 1,500 houssards & pandoures, & 7 à 800 hommes sont tantôt à Kraupen, à Zinnwald & à Aussig, tantôt à Marienschein & à Schœnberg. Rabattez tout cela du corps qu'on dit être contre vous, & vous verrez que l'on vous grossit le nombre des troupes qui vous environnent. Je suis, &c. »

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

A Leutmeritz, le 10 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Nous avons depuis hier au soir un grand corps ennemi devant nous, qui campe entre Wegstadt & Sahurzan. Je ne puis

vous dire ſi c'eſt toute l'armée ou non. Ils ont détaché un grand corps vers Auſche, que je crois fort de 4,000 hommes. C'eſt à Teſchen que l'on en voudra, à ce que je puis juger. Vous en êtes à portée; & vous pouvez détacher un corps par-derrière, ce que je ne ſaurais faire d'ici. Ainſi il ſera à propos de faire marcher auſſi-tôt un corps de 7 à 8,000 hommes, qui empêchera les entrepriſes de l'ennemi. Je ſuis, &c. »

Réponſe du Prince de Pruſſe à cette Lettre.

Au camp de Leypa, le 13 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Le chaſſeur eſt heureuſement arrivé cette nuit avec la lettre du 10. Le général Winterfeld ſe mettra en marche avec ſept bataillons de dragons & dix eſcadrons de houſſards, auſſi-tôt que le pain ſera cuit. On dit que les chemins de Budiſſin ſont fort mauvais, & que le canon n'y pourra paſſer; ainſi le général Winterfeld marchera à Kamnitz, & il croit prévenir le corps qui, au dire de ſes eſpions, veut attaquer Teſchen & Pirna.

Je viens de recevoir une lettre du général

ral Kreutz, & un autre du miniſtre Schlabrendorf, qui me mandent que l'ennemi avait pris Landshout. Le général Kreutz m'apprend qu'il s'était retiré avec le bataillon à Schweidnitz. Les forces de l'ennemi me ſont inconnues. Le général ſe rapporte à la lettre qu'il m'a écrite & que je n'ai pas reçue. Demain, les chariots eſcortés de deux bataillons du régiment de Zittau, iront prendre de la farine pour neuf jours. En cas que vous me commandiez de marcher, il faut que je le ſache trente-ſix heures auparavant afin de faire prendre le devant aux chariots. J'ai maintenant encore 33 bataillons, 35 eſcadrons & 15 eſcadrons de houſſards avec moi. Je n'ai point eu de nouvelles de l'ennemi. Nous changerons de camp cet après-midi, pour boucher le vide qu'a fait le détachement, & ne pas occuper trop de terrein. Un trompette que nous avons fait partir aujourd'hui avec le bagage du général Treskow, & d'autres officiers priſonniers qui le déſirent, vient de s'en retourner. Son reçu était ſigné du général Haddick, & daté de Neuſchloſs. Je ſuis, &c. »

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

Au camp de Leypa, le 23 Juillet.

MON CHER FRÈRE,

» Pour vous mettre en état de faire un jugement de ce que nous avons à faire l'un & l'autre, il faut que je vous fasse d'abord une peinture de notre état présent.

» Vous avez le maréchal de Daun contre vous, & Nadasti est contre moi. Moroez peut vous prendre en flanc; Keit, s'il est détaché, marchera vraisemblablement à Landshout. De l'autre côté les Suédois assemblent un corps de 17,000 hommes près de Stralsund.

» Les Français sont entrés dans le pays de Hesse. On m'écrit que 8,000 hommes ont passé le Weser; ils seront suivis de huit mille autres; ces 16,000 hommes joindront, ce me semble, les troupes de l'empire, pour faire leurs opérations dans le pays de Halberstadt & de Magdebourg.

» Tous ces événements ne sont pas bons, sans doute, mais il faut tâcher de bien exécuter ce que je vais vous dire. Pour vous,

il faut que vous couvriez la Lusace; car supposé que vous y manquiez, un essaim de troupes légères irait par la Silésie porter le fer & le feu jusqu'à Berlin, parce que je ne saurais le secourir dans le tems. Je n'ai garde de vous ordonner la manière d'exécuter ce dessein. Tout cela est difficile; consultez vos généraux les plus entendus, & choisissez toujours les meilleurs moyens, suivant les circonstances. Je ne vous prescris rien, soit pour les postes que vous avez à prendre, soit pour les marches que vous avez à faire.

» Pour moi, j'ai pour but de tenir les montagnes de Saxe, pour couvrir mon magasin, pour avoir l'Elbe libre & m'opposer aux incursions des Français. Quant à la Poméranie, je renforcerai de 5,000 hommes la garnison de Stettin. Vous devez le plutôt possible faire marcher le régiment de Bévern à Stettin. J'y envoie en même tems le régiment du Prince Maurice.

» J'ajoute à cela la nouvelle que je viens de recevoir, que les Français ont pris la ville d'Emden, & le maréchal de Leuwald m'écrit qu'il s'attendait à tous moments à la

reddition de Memel, parce que les ruſſes aſſiègent la ville. Apraxin ſe retranche près de Kauen, la flotte & les galères en veulent aux côtes.

» Que cela fait perdre courage ! il faut que nous redoublions maintenant nos efforts. Je ſuis d'avis qu'il faut attendre notre ſort, d'une bataille déciſive qui doit ſe donner au plutôt de l'un ou de l'autre côté. Si cela n'arrive pas, les deux armées ſeront perdues avant que la campagne ſoit finie. Vous aurez ſans doute vu par ma dernière lettre, de quelle manière je veux que les régiments ſoient incorporés. Vous avez les régiments de Manſtein & de Wiedersheim, le bataillon de grenadiers de Kallenberg & ceux de Beer & de Diezelski à votre diſpoſition. Je permets que les chefs choiſiſſent d'entre les régiments de Saxe les meilleurs enſeignes, & ſergents, pour les mettre dans les leurs.

» En cas que le maréchal de Daun ſe campe avec toute ſon armée vis-à-vis de moi, vous pouvez détacher 8 à 10 bataillons & les houſſards en Siléſie, & couvrir ces montagnes, mais ſur-tout la ville de Schweidnitz. On pourra envoyer, en cas

de besoin, de la farine pour un mois du magasin de Dresde. Vous en êtes pourvu maintenant jusqu'au 12 août, & l'on vous en peut fournir jusqu'au 12 septembre.

» Les marches continuelles en reculant ne valent rien à la longue; vous manquerez toujours de fourrages, de pain & d'autres vivres, & vous perdrez autant par la désertion comme en combattant avec l'ennemi. Dans des conjonctures aussi désespérées que les nôtres, il faut choisir des moyens désespérés. »

Apostille écrite de la propre main du Roi.

» Il faut toujours vous tourner vers la grande armée; si elle détache un corps pour entrer en Silésie, faites la même chose; & en cas qu'elle se mette en marche vers la Silésie, & laisse un corps en Lusace, faites de même. »

L'affaire de Gabel & les désagrémens qui en furent les suites, affectèrent tellement le prince royal, qu'il tomba malade au camp; d'où il se retira à Leipzic. Depuis ce temps-là, il ne prit plus aucune part aux affaires.

Sa mélancolie & ſa maladie augmentant de jour en jour, on lui conſeilla de ſe faire porter à Berlin. On croyait que, rendu à ſa famille, il pourrait ſe rétablir. On ſe trompa, il s'obſtina à fuir toute ſociété. Au commencement du mois du mai 1758, il ſe retira à Orangebourg, où il mourut le 12 juin de la même année. Quelque tems avant ſa mort, il écrivit, dit-on, au Roi la lettre ſuivante.

Lettre du Prince de Pruſſe mourant au Roi ſon frère. (*a*)

SIRE,

» Je n'ai plus que vingt-quatre heures à vivre; les médecins viennent de me l'annoncer: ce n'étoit pas la plus mauvaiſe nouvelle que je puſſe recevoir. Las d'eſpérer & de craindre, las de faire des vœux dont la fortune ſe joue, j'enviſage avec quelque ſaſatisfaction mon paſſage prochain à une nouvelle manière d'être. Son obſcurité, qui eſt tout ce que l'on en connaît, m'inſpire

(*a*) Nous ne garantiſſons pas l'authenticité de cette lettre, ainſi que de la réponſe; mais les détails en ſont trop intéreſſans pour en priver le lecteur.

de la confiance. Je peux gagner à l'une, & je ne peux rien perdre à l'autre suppofition. Si la diffolution du compofé me rend aux différents éléments, dont je ne faurais méconnaître en moi l'émanation, j'aurai l'équivalent du néant. Cette perfpective n'a rien de douloureux pour un homme, dont la vie fut remplie d'amertume & de chagrin; fi cette portion de moi-même, que je fens fupérieure à mes infirmités, ne fubit point la décompofition; s'il eft en moi une ame qui furvive à mon corps, elle confervera fans doute le fentiment qui lui fut le plus cher, & je ferai heureux.

» Penfer & vous aimer, Sire, l'habitude m'a rendu l'un auffi néceffaire, que l'autre l'était par fa nature. Dans le nouvel ordre des chofes où mon ame doit paffer, elle confervera cette double action comme partie de fon effence. Le bonheur de vos peuples, la gloire de votre règne, votre affection pour votre famille, feront portion de fa félicité. Je goûte déjà le commencement de cette merveilleufe révolution. Le moment qui va me mettre pour jamais hors de votre vue, me fera rentrer dans l'honneur

de vos bonnes graces. Les droits de l'héritier ne combattront plus dans votre cœur les droits du frère; la politique du prince n'étouffera plus la tendresse fraternelle; Votre Majesté m'accordera tout, quand je n'aurai plus rien à prétendre. J'emporte au tombeau le sentiment délicieux de ce retour. Que n'ai je en mon pouvoir le changement de votre fortune, comme celui de votre cœur !

» Laissez-moi, Sire, laissez-moi jouir d'avance du plaisir d'être chéri de Votre Majesté. Permettez-moi d'anticiper sur mes funérailles, & de me figurer que je suis admis dans votre conseil; qu'on y a du respect pour ma personne; de la confiance en ma droiture, de la déférence pour mes avis. Un mort ne saurait vous alarmer sur le partage de votre gloire. Le préjugé est pour vous, Sire; & la supériorité de votre génie est trop bien établie, pour qu'on vous croie redevable à mes conseils des heureuses suites de votre déférence pour eux.

» Dans ces heures de crise, où je tâche de ramasser & d'exalter toutes les facultés de mon ame, pour une dernière opération,

je ne puis ni ne veux descendre à mes griefs personnels. Je laisse à mes fils la triste satisfaction de vous entendre regretter de m'avoir fait justice trop tard. Je laisse à mes frères Henri & Ferdinand, le soin de niveler la distance que vous dûtes toujours mettre entre les princes de votre sang & le reste de vos sujets. Vos courtisans me feront justice d'eux-mêmes. Ils m'ont méprisé; ils ont osé l'afficher. Lorsque le tems les aura consolés de la dépense du deuil, qu'il ne tient pas à moi de leur épargner, ils reconnaîtront mes droits & leurs torts. Peut-être, Sire, je serai trop vengé par mes fils, par mes frères, par vos amis. Je le prévois; c'est en vain que je souhaite de n'exister que dans le souvenir de Votre Majesté. Oui, Sire, les regrets de mon frère suffiroient pour expier à mes yeux les manquemens de mon Roi : je laisserais volontiers la postérité dans l'erreur à mon sujet.

» Mais j'ai beau donner l'essor à mon imagination; la petite fièvre qui me consume, n'allume point assez mon sang, pour jetter le trouble dans mon cerveau. Mes idées s'arrangent; elles se produisent avec ordre. J'ai la vue assez perçante pour suivre

Phaëton jusqu'au plus haut de sa course. Loin d'être ébloui des rayons qui l'environnent, je vois d'un œil fixe les progressions de son désarroi, les fausses ornières qu'il sillonne, l'indocilité de ses chevaux, & son propre embarras. Ce n'est qu'en cessant de raisonner, que je m'arrache au triste spectacle de sa chute & du malheur de sa famille.

» Votre Majesté dédaigna mes présages. Comme une autre Cassandre, j'ai vu la cour & l'armée insulter au génie qui m'inspirait. Daignez m'entendre, Sire, maintenant que je ne puis être soupçonné d'illusion ou de supercherie dans mes augures.

» *Fuimus Troës. Fuit Ilium*... C'en est fait, Sire, de la puissance & de la maison de Prusse, si vous continuez de braver l'Europe entière conjurée contre vous. Je veux que vous soyez supérieur à tous les Rois qu'une vie bruyante a rendus fameux; je consens qu'avec la même destinée qu'eux, vous ayez toujours l'avantage d'être moins renommé par votre chûte, que par les grands coups que vous aurez frappés avant que de succomber. Oui, c'est vous ravaler que de vous comparer aux Rois guer-

tiers de la Suède. Vos forces sont plus grandes que celles de Gustave-Adolphe : vous avez plus de lumière & de prudence que Charles-Gustave ; vos talents sont plus nombreux que ceux de Charles XII. Cependant votre horoscope est plus sinistre que le leur. Le premier prévint par sa mort l'inconstance de la fortune ; le second mourut de chagrin, sur le point d'être humilié ; le dernier survécut à sa grandeur & à sa gloire. Leur cause n'avait point les désavantages de la vôtre. Charles XII se défendit ; vous avez attaqué. On voulait l'affaiblir ; on a droit de vous ruiner. Ses ennemis lui demandaient de l'indulgence ; vous avez besoin de celle de vos ennemis. Il avait à se venger ; vous êtes un objet de vengeance. On craignait sa personne, on fut désarmé par sa mort ; on hait la puissance, on redoute la maison de Prusse. Leurs ennemis ne peuvent être appaisés que par la destruction de l'une, & par l'abaissement de l'autre. Charles marchait contre trois souverains qui l'avaient défié ; vous forcez l'Europe entière à s'armer contre vous. Les princes sont ligués contre Votre Majesté par justice & par intérêt ; les peuples attachent à votre perte le

rétablissement de la paix, l'honneur de la souveraineté, le salut du gouvernemem monarchique. L'admiration que vos grandes actions inspirent, est un étourdissement suivi de crainte & de douleur. On lit dans vos succès l'esclavage du genre humain, l'anéantissement des loix, la dégradation de la société.

» Vous m'avez assez estimé, Sire, pour ne pas contraindre ma façon de penser sur vos apologies. Moins à présent que jamais, les sophismes peuvent m'éblouir. Toujours avant que de juger sur mon frère & sur mon Roi, j'ai pris en considération ses intérêts sur toutes leurs faces différentes : mon inclination me tenait bien éloigné de le juger avec rigueur. Dans cette ressemblance avec le feu Roi qui m'a souvent été reprochée à votre cour, je n'ai point excepté le ressentiment contre la maison d'Autriche, par qui ce prince croyait avoir été trompé. Oui, j'ai souhaité aussi ardemment que Votre Majesté, de rayer de dessus la liste des grandes puissances, celle qui pénétrait les desseins & les espérances de notre maison, & qui était le plus à portée de les traverser. Il n'y a point d'officier dans les armées de Prusse,

qui eût monté auſſi gaiement que moi à la tranchée devant les murs de Vienne. Mais j'ai toujours penſé qu'une haine politique ne devait pas être auſſi impétueuſe qu'une haine perſonnelle ; qu'elle ne devait point chercher ſa ſatisfaction à péril égal ; que la douceur, ainſi que l'art du triomphe, conſiſtait dans l'art de ſe le ménager ſans riſque. Voilà, Sire, l'opinion qui mit entre vous & moi ce mur de ſéparation que la mort va renverſer.

» J'ai applaudi au plan général de Votre Majeſté, lors de votre avènement au trône. La puiſſance de Pruſſe, venue à conſiſtance par le goût de l'épargne & du militaire, devait être nourrie & accrue par l'économie, portée à ſon période par les armes, ſoutenue par l'intrigue & le manège, par une politique peu ſcrupuleuſe. Vous étiez à vous-même votre modèle. La Hollande, la Suède & la Savoie, les ſeules puiſſances qui ſe ſoient élevées, pour-ainſi-dire, à force de bras, n'avaient avec la Pruſſe aucune reſſemblance aſſez ſuivie, pour vous fournir des exemples. Il vous fallut imaginer vos moyens d'exécution. Si j'avais moins vécu de trois ans, je n'aurais pas connu que la

vigueur de votre imagination vous faisant tout saisir en grand, vous manquâtes de comparer & d'assortir les pièces de détail.

» Je vis avec joie, & sans en être surpris, les heureux fruits de vos savantes opérations, durant la guerre pragmatique. Vous prîtes toujours parti à propos. Si vous ne vous étiez pas fié à la France que vous aviez trompée, toutes vos mesures auraient été justes. Vous réparâtes cette faute à force de génie & de courage : vos succès étaient dûs à votre capacité. Mais vous voulûtes paraître avec un trop grand appareil; vous vous découvrîtes tout entier. On connut avec le caractère tous les ressorts de votre politique.

» Lors de la paix de Dresde, la machine avait joué tout son jeu : vous sembliez vous être condamné à la laisser dans le repos, jusqu'à ce que le temps eût fait oublier son mécanisme, ou jusqu'à ce que des circonstances amenées avec art, permissent d'attendre tout de la force indépendamment de la surprise.

Lors de la paix d'Aix-la-chapelle, qui cimenta l'union de la Silésie à la couronne de Prusse, j'étais intimement convaincu, que

le rôle de conquérant était absolument fini pour Votre Majesté. De-là ma joie, Sire, quand je vous vis donner tout entier à l'administration intérieure, & devenir le législateur de vos états. De-là mon chagrin & mes murmures, quand je vous ai vu quitter cette glorieuse carrière, pour rentrer dans celle que vous vous étiez vous-même interdite.

» Lorsque Votre Majesté entrait en Silésie, en 1740, avec une puissante armée, pour conserver le dépôt de cette riche province à l'héritière de Charles VI, contre les armes des Infants d'Espagne & des autres prétendans qui n'étaient pas encore déclarés, vous donniez, Sire, un chef-d'œuvre de la politique convenable à la maison de Prusse. Préparé à tout évènement, vous restiez en état de saisir le meilleur parti que les circonstances vous présenteraient. Vous pouviez vous approprier cette belle province, si les cohéritiers étaient assez puissants pour démembrer la succession; & vous pouviez également vous faire un mérite de sa restitution auprès de l'héritière, si elle avait été en force pour vous l'arracher. Dans le se-

cond cas, la même manœuvre vous demeurait en réserve pour la première occasion : votre bonne foi avait pour elle le préjugé du public. Mais dans le premier cas, où la mine était découverte par le succès de son jeu, vous deviez renoncer à en faire désormais aucun usage ; les enfants même ne se laissent point prendre deux fois de suite au même piège.

» C'est-là, Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter, lors de votre première marche vers la Saxe. Il vous convenait de demander, d'extorquer même le passage pour vos armées à travers cet électorat. Mais après vous être assuré de la neutralité du Roi-électeur, vous deviez marcher droit à l'armée autrichienne. Le succès était indubitable : vous auriez dissipé ces troupes nombreuses, qui n'étaient point encore accoutumées à se tenir ensemble : vous parcouriez la Bohème en conquérant, & l'Impératrice aurait appréhendé pour Vienne.

» Ce procédé ouvert & plein de noblesse déconcertait les intrigues de vos ennemis, faisait bien augurer de votre bonne foi, &

persuadait à l'Europe entière que vous ne preniez les armes que pour prévenir une puissance qui machinait votre perte.

» Vous savez, Sire, quelles impressions la conduite que vous avez tenue, a faites, quand on a vu le faux ami s'ériger de son chef en protecteur de son égal, se donner ensuite à lui pour maître, & peu de jours après produire hautement l'usurpation préméditée de ses états. Les souverains & les peuples se sont dit : Voilà qu'il joue son ancien jeu. J'osai alors demander à Votre Majesté quels étaient ses alliés, & lui laisser appercevoir que sa partie me semblait mal liée & peu sûre. Jusqu'ici l'évènement n'a que trop justifié mes funestes conjectures.

» La France, après s'être vengée en 1744 de votre traité particulier de 1742, aurait peut-être hasardé de vous recevoir à une nouvelle épreuve, si elle avait entrevu quelque réforme dans vos principes. Elle avait oublié les hauteurs du comte Schmettau, & un intérêt présent l'aurait peut-être porté à dissimuler le ton impérieux de vos sollicitations auprès d'elle, contre la royauté des Romains d'un Archiduc. Tout-à-

coup elle vous a vu passer d'un extrême à l'autre, & sacrifier vos liaisons avec elle à une subite réconciliation avec l'électeur de Hanovre. Elle vous a vu stipuler avec l'Angleterre des articles, dont l'exécution surpassait votre pouvoir, & dont l'avantage ne pouvait être que momentané pour la puissance de Prusse. En fallait-il plus pour lui persuader que vous vous promettiez de n'être pas plus scrupuleux dans cette guerre que dans la précédente ? Il n'y a point d'exemple depuis un siècle que la France ait été jouée impunément : elle s'est entièrement aliénée de vous ; elle a commencé à vous craindre ; elle s'est unie à votre ennemi pour la défensive. Lorsque la gloire de son Roi a été intéressée à l'oppression de la maison de Saxe, elle vous a haï : enfin, les insultes que vous avez faites à son ambassadeur & à un autre de ses ministres, la défaite de son armée à Rosbach, vos railleries sur les disgraces des successeurs du maréchal d'Etrées, ne lui permettent aucun retour vers vous : elle a la querelle publique à soutenir, & son propre honneur à venger.

» Votre Majesté pouvait compter sur

quelques princes de l'empire, que les liens du ſang attachent à la maiſon royale de Pruſſe, & ſur quelques autres dont vos ſubſides font le fort intérêt, ou que votre voiſinage intimide. Vous comptiez encore pour quelque choſe le fanatiſme des peuples ſur la religion dominante en vos états. . . . L'invaſion de la Saxe, l'oppreſſion des états d'Anhalt & de Mecklenbourg, l'approche des armées françaiſes, votre indifférence trop connue ſur le culte, ont diſſipé ces eſpérances. Vos beaux-frères même ſont entrés dans la ligue contre vous; ils ont opiné pour votre proſcription : le corps germanique vous a haï autant que vous penſiez en être craint; il croit ſa liberté & ſon bien-être attachés à la ruine de votre puiſſance.

» La Suède éclairée ſur ſon véritable intérêt, a pénétré ſon Roi & déconcerté vos adroites menées. Elle réclame les dépouilles que votre prédéceſſeur lui arracha. Le Dannemarck voit d'un œil tranquille & content la puiſſance de Pruſſe ſur le point de rentrer dans ſa première médiocrité, & l'Europe diſpoſée à recevoir ſes offices pour l'établiſſement d'un nouvel équilibre dans le nord.

» La Pologne ne vous pardonne point, Sire, l'achat & l'étude des Rêveries du maréchal de Saxe. Elle vous suppose des vues : elle souhaite la destruction de cette infanterie prussienne, à laquelle le maréchal marque ses postes dans le royaume & le grand-duché ; elle veut voir hors d'état de nuire le prince le plus capable de goûter & d'exécuter le plan de la conquête.

» La Russie est persuadée que vos desseins sur elle vous inspirèrent les instances que vous fîtes à Vienne, pour substituer à un traité de paix solemnel une trève de deux ans. Elle croit que vous vouliez lier les mains à l'Impératrice - Reine, pour le secours de son alliée ; qu'une guerre contre cette dernière était le principal objet de vos intrigues en Suède ; que la Courlande est un morceau à votre bienséance ; que la Prusse & la Poméranie polonaise vous conviendraient fort, & que vous trouveriez de sa part le plus grand obstacle à cet arrondissement ; enfin, elle croit avoir à votre abaissement le même intérêt que la maison d'Autriche.

» La république des Provinces-Unies n'est point encore revenue de l'ombrage qu'elle

ptit de votre voyage en Hollande. Elle jouit de votre embarras ; elle eſt prévenue qu'au défaut des ennemis que vous vous êtes attirés, elle devrait, pour ſa ſûreté, vous ſuſciter des affaires.

» Les puiſſances d'Italie, à l'abri du danger préſent, portent leurs ſpéculations dans l'avenir. Elles imaginent le renverſement de l'équilibre germanique ; elles ſuppoſent votre ſupériorité dans cette guerre, le tranſport du ſceptre impérial dans une autre maiſon, & elles enviſagent avec horreur le deſpotiſme des Othons. Trop éloignées de vos états, pour frapper de concert avec vos ennemis, elles les invitent à réunir leurs forces contre Votre Majeſté ; elles les raſſurent contre les diverſions ; elles s'approchent d'eux pour les ſoutenir, & leur ménager leur ralliement au cas de revers.

» Hannovre & l'Angleterre, voilà donc, Sire, tous vos alliés. Votre communauté d'intérêt avec le premier n'eſt point à l'épreuve. Vous l'avez vu à Cloſter-Séven. Une nouvelle campagne du maréchal d'Etrées, ou de quelqu'autre général que Richelieu, peut ramener votre allié aux mêmes termes.

» L'Anglais est assez bon géographe, pour connaître le peu de communication qu'il y a entre l'Oder & l'Ohio. Il s'est adossé à Votre Majesté, pour en être appuyé ; il s'éloignera de vous, Sire, aussi-tôt que vous vous appuyerez sur lui.

» Toutes ces combinaisons sont pour vous, Sire, entièrement indépendantes de la fortune. Tirés de l'ordre & de la nature des choses, elles ne peuvent être démenties que par des miracles. Vous ne devez compter que sur vos propres forces, & elles n'ont aucune proportion avec celles de vos ennemis. L'Europe est trop éclairée, les cours ont trop l'usage des affaires, pour être mises en défaut par quelqu'un de ces coups de génie qui, dans les siècles d'ignorance, bouleversaient les états. On vous disputera toujours le terrein pied à pied, soit en campagne, soit dans le cabinet. Votre profonde politique sera réduite à de petites intrigues aisées à démasquer, & aussi-tôt détruites que découvertes.

» Qu'ont produites à Votre Majesté les ressorts de ce genre ? Plus elle a prouvé qu'elle connoissait les intentions de la Saxe, plus elle a rendu son invasion odieuse. On

a vu que pour vous procurer ces connaiſſances, votre Miniſtre Malzham avait dégradé ſon caractère, & que, par des moyens proſcrits dans la ſociété, tout ce que vous avez découvert, eſt que le Roi-électeur de Saxe n'aimait pas la puiſſance de Pruſſe, qu'il la craignait, & qu'il n'oſait même projetter de ſe défendre contre elle. Des pièces dérobées ſont contre l'accuſateur qui les produit, ſi elles ne ſont pas conſter du crime qu'il impute.

» La corruption d'un miniſtre, la trahiſon d'un général, ne ſauraient être longtems cachées. Le miniſtre eſt dépoſé, le général eſt rappellé, & leur faute guide le ſouverain pour un meilleur choix.

» La confiance qu'on inſpirait à Votre Majeſté en ces petites reſſources, porte avec ſoi la conviction de l'inſuffiſance de ſes forces. Et en effet, Sire, que pouvez-vous eſpérer à la longue de deux cents mille ſoldats, que vous appréhendez de conduire au loin, & dont vous êtes obligés de faire garder une moitié par l'autre dans vos camps? Je m'en promettrais plus avec cinquante mille volontaires, dont le cœur ferait autant à vous que le bras. C'eſt avec une pa-

reille armée que Gustave - Adolphe a parcouru l'Allemagne, & que Charles XII a reculé pendant neuf ans sa catastrophe ; c'est avec un pareil corps d'élite que vous iriez de Breslau à Vienne, comme de Rosbach à Lissa : au lieu que cette masse d'hommes rassemblés sans choix, & unis sans affection, se meut & choque toujours avec assez de lenteur, pour donner le tems à l'ennemi qui vient à elle, de dégager l'ennemi qui lui fait tête.

» Puissé - je me tromper, Sire. Fasse le ciel que la fortune de vos armes soit invariable ! ... Vous ferez la paix : votre épuisement ne sera guères moindre que celui de vos ennemis : vous vous serez fait raison de vos alarmes : vous rentrerez triomphant dans la possession de tous vos états, & l'Europe aura éprouvé combien vous êtes puissant, combien vous êtes redoutable. Tant de gloire & de bonheur que je vous souhaite avec l'ardeur la plus sincère, & que je n'ose espérer, ne fera que rendre votre perte & la ruine de notre maison plus certaines, si vous laissez subsister le péril de vos voisins & les préjugés du public . . .

» Mais pourquoi Votre Majesté attendrait-elle

drait-elle jusqu'à des tems dont l'existence est si douteuse, pour assurer sa gloire, le salut de ses états, le bonheur de ses peuples? Daignez considérer, Sire, les conditions d'une paix qui vous serait dictée par les puissances liguées contre vous, après des victoires décisives.

» La maison de Saxe suffit pour vous accabler par ses prétentions. Supérieur à tous vos ennemis, vous lui devrez des dédommagements. Que sera-ce, si elle peut avoir son recours en justice réglée? Votre chère Silésie paiera-t-elle à l'Impératrice-Reine ses alarmes, ses pertes & tant de sang répandu? L'empire vous fera expier l'infraction des traités de Westphalie, par l'abandon des acquisitions qu'ils vous adjugèrent. Le corps germanique dépouillera votre électorat de ses prérogatives, pour venger les princes & états dont vous avez insulté les droits & privilèges.

» La Russie voudra-t-elle avoir contribué gratuitement au rétablissement de l'équilibre? La Suède en sera-t-elle pour ses frais d'armement? Quelle satisfaction la France n'exigera-t-elle pas? En tort avec tous les souverains, condamné par tous les peuples

de l'Europe, vous n'aurez donc été ſupérieur aux autres hommes que pour le malheur de vos ſujets & pour la ruine de votre maiſon.

» Ah! Sire, que je mourrais content, ſi je croyais que vous daignerez enviſager cette hideuſe perſpective! Peu de jours avant la bataille de Pultawa, Charles XII refuſait encore de traiter ailleurs qu'à Moſcou la paix que le Czar lui offrait, & peu de jours après, il était fugitif en Crimée. Avant qu'un revers vous faſſe trouver vos ennemis ſourds à vos propoſitions; avant que l'action de toutes leurs forces bien compaſſée, ait rendu votre perte inévitable, laiſſez-vous fléchir par l'intérêt de votre gloire, par celui de votre maiſon, par les vœux de vos peuples, par les prières d'un frère qui meurt tout à Dieu & à vous.

Réponſe du Roi de Pruſſe à la Lettre du Prince ſon frère mourant.

» Vous m'annoncez une funeſte nouvelle, mon cher frère, préciſément dans une conjoncture où mon éloignement veut que je ne puiſſe vous faire appercevoir ma vraie tendreſſe pour vous; j'eſpère cepen-

dant que vous recevrez cette réponſe aſſez à tems pour ne pas vous laiſſer effrayer par les oracles des médecins. Nous raiſonnerons encore enſemble ſur ce paſſage, que nous ne pouvons faire ſans la diſſolution du compoſé, & ſur les ſuites de laquelle vous conjecturez avec trop de combinaiſons, pour être auſſi près de votre fin que vous le croyez. Oui, vous ſerez rendu aux vœux du frère & Roi, & je ſerai plus heureux que vous.

» Vous aimer, mon cher frère, m'a été auſſi naturel, qu'il l'eſt aux Rois d'étudier le cœur de leur héritier préſomptif, avant de ſe livrer à une conſcience entière : la gloire de leur règne, la durée de l'empire, le bonheur des peuples y ſont intéreſſés. Je goûtais d'avance la ſatisfaction délicieuſe de pouvoir m'ouvrir à vous, ſur les grands reſſorts que j'ai fait pour plonger l'Europe dans la guerre. Mon frère devenait mon confident & mon conſeil ; enfin, j'allais jouir du fruit de ſes grandes & profondes qualités, quand il m'annonce qu'il eſt environné des atteintes de la mort. Puis-je dans ma douleur, jugez-en, frère chéri, vous répondre avec un jugement net & ſain?

C'eſt cependant dans le même moment de criſe, que je tâche de ramaſſer toutes les facultés de mon ame, pour vous prouver la vérité de mes ſentiments, & le cas que je fais de vous.

» Je n'ai pas voulu conduire le char du ſoleil; mais j'avais entrepris d'élever une chauſſe romaine, qui m'ouvrit une route ſûre & aiſée pour pénétrer, avec célérité, dans le ſein des états de mes ennemis déclarés & ſecrets, & les réduire à chercher mon amitié, ou à me craindre. Je n'ai pas été aſſez ſcrupuleux ſur le choix des moyens. Mes premiers ſuccès dans la guerre précédente m'ont enhardi. Je me ſuis précipité, je l'avoue, dans une mer de contradictions; cependant ſi je n'ai pas attaqué avec cette juſtice dont chacun fait l'éloge, & qu'aucune puiſſance ne prend plus exactement que moi à la lettre pour règle de ſes démarches, j'ai du moins attaqué avec prudence & avec valeur deux ennemis irréconciliables, malgré leurs proteſtations du contraire. Je ne puis être ſoupçonné d'illuſion; mais je ſuis convaincu de ſupercherie: cela ne ſied pas trop bien au réfutateur de Machiavel.

J'ai cru entraîner la France dans mes pro-

jets ; elle a été sourde à mes propositions ; je l'avais trompée, je devais plutôt m'attendre à son ressentiment qu'à son accession à mes vues. Invariable dans sa volonté d'être supérieure à toutes les autres couronnes, elle s'est prévalue des droits de sa garantie de la paix de Westphalie, quand je présumais qu'elle se bornerait à être spectatrice des évènements. Je répondis à M. le Duc de Nivernois avec la fierté que me donnait mon rang ; j'attendais du ciel plus de protection en faveur de la grandeur de mes desseins ; je les avais médités avec ce sang-froid que n'a jamais eu Charles XII, & j'en eusse tiré parti, si le sort des armes m'eût favorisé décisivement. Il courut à travers des déserts, pour se venger de Pierre le grand ; je n'eusse pas traversé les forêts de la Volhinie, pour punir le Grand-Turc d'avoir rejetté mon alliance. Ce dont je me repens, c'est de n'avoir pas imité Gustave-Adolphe : une seule chose m'en a détourné ; il périt victorieusement & fatalement à Lutzen . . . . Mais je vis, donc tout n'est pas perdu, mon cher frère ; l'honneur reste avec la fermeté d'ami : je vois les choses comme elles sont. Si le ciel vous conserve

à ma tendresse, je profiterai de vos conseils & de mes revers; je prendrai un parti digne, & de vous & de moi. Il serait dangereux de le confier à ce papier; il vous intéresse, & vos enfants : je dois donc envelopper dans le secret mes résolutions; votre rétablissement ne saurait être trop prompt. A cette heureuse époque je vous informerai de mes plus secrettes pensées : c'est alors que vous verrez ma confiance parfaite. Vous voulez bien vous souvenir que je me suis occupé, pendant la paix, du bonheur de mes peuples : pour l'assurer il n'y avait qu'un militaire nombreux, capable d'en imposer à des voisins jaloux, & une économie rigoureuse, qui pût seul fournir à son entretien. Si j'ai repris le rôle de conquérant, c'était pour garantir mes nouvelles possessions. J'aurais pu, à la vérité, avoir des procédés plus humains avec la Saxe : sa haine n'en eût pas été moindre; elle eût tourné ma modération contre moi. Je n'ai ni raison ni tort : vos réflexions sur ma façon d'entrer en guerre, n'empêchent pas que la maison rivale de la nôtre ne nous ait appris, que soumettre & détruire son ennemi ne soit le chemin le plus court & le plus

sûr. C'est un principe ; elle ne s'en départira que lorsqu'elle y sera forcée : je l'ai adoptée comme elle, je lui ai enlevé l'alliance de l'Angleterre ; elle m'a volé celle de la France : nous sommes au pair quant aux griefs. Lorsque votre santé sera raffermie, vous serez moins sévère, & vous apprécierez, avec plus de circonspection, les grands motifs des résolutions des Rois. Vous êtes né pour le devenir ; quelques plaisanteries vous échapperont peut-être après la victoire un jour comme à moi : elles seront déplacées ; ce ne seront pourtant que des fragilités de l'amour-propre.

» Ne prenez pas les choses si fort au tragique : j'appaiserai ces princes dont vous parlez ; j'ai voulu les subjuguer, je les caresserai, ils ne me harceleront plus, ils reviendront à moi ; je n'ai jamais étudié les rêves d'autrui ; tout le monde s'avise de copier les miens ; cette Suède s'y perd ; le Danemarck plus sage se fait payer, pour exercer ses soldats & ses matelots ; il attend l'heure du berger. Vous ne connaissez pas la Pologne ; ses guerres intestines l'absorbent ; elle ne hait que le Russe, parce qu'elle s'ennuie de le craindre. Il lui est égal

que la Courlande ſoit entre mes mains ou entre celle de ſa république. Pour les Hollandais, je n'en ſuis pas inquiet : ils ſont diviſés, c'eſt aſſez ; trois partis oppoſés n'ont jamais formé de réſolution forte. Je ſuis reconnaiſſant de leur politeſſe ; je n'attends rien de leur zèle ; je n'appréhende rien de leurs armes. Vous faites penſer les Italiens, il n'y en a plus qu'à Rome, à Turin & à Veniſe ; ils me laiſſeront faire. Hanovre & Londres, voilà mon département. Hanovre eſt le ſiège de l'or. Londres le ſiège du ſigne de l'or ; je réaliſe le dernier. C'eſt ainſi que, malgré la diſtance, je ſais faire remonter l'Ohio juſqu'à la Tamiſe, de la Tamiſe juſques à la Leine, de la Leine juſqu'à l'Oder & la Sprée. Cette géographie en vaut bien une autre. Mes ſoldats ſont mes enfants. Sujets ou étrangers, je les chéris également ; ils ſavent que je ſuis leur père, je ne ſuis occupé que de leur conſervation ; je partage le danger avec eux & mes richeſſes, dans l'ordre que la proportion établit.

» Adieu, mon chèr frère ; raſſurez-vous ſur la ſituation de notre maiſon, recevez mes embraſſemens ; je ne ſuis aiſe de régner

que pour vous remettre une couronne digne de vos vertus. Vous les ferez un jour briller sur le trône; transmettez-les à vos descendants par la postérité la plus reculée; c'est ainsi qu'après m'avoir plongé dans l'amertume par votre maladie, vous me causerez la plus vive joie. Vivez, aimez-moi comme je vous aime, je n'aurai plus rien à desirer. »

De mon camp de Littau.

Extrait de la Correspondance entre le Roi de Prusse & le général de la Motte Fouquet.

Le Roi lui envoya le 23 décembre 1758, un mémoire excellent, intitulé; *Réflexions sur quelques changements à introduire dans la façon de faire la guerre*, & il y joignit la lettre suivante & un présent en argent.

» Je vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve. Recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée. Je vous envoie en même tems quelques réflexions qui sont le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne. Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles. L'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du

prince Ferdinand. Mais laissons l'avenir sous le voile où la providence a voulu le cacher. Et pour parler du présent, soyez persuadé de l'amitié & de l'estime que je vous conserverai jusqu'à la fin de mes jours. Adieu. »

FRÉDÉRIC.

Seconde Lettre du Roi au général Fouquet.

Breslau le 9 Janvier 1759.

» Je ne suis pas aussi riche que vous le pensez, mon cher ami ; mais à force d'industrie & de ressources, j'ai trouvé mes fonds pour la campagne prochaine, de manière que tout sera exactement payé d'ici à la fin de Février ; j'ai partagé avec vous & une couple d'amis ce qui restait à ma disposition ; ainsi vous devez plutôt me comparer au pauvre Irus qu'à l'opulent Crésus. Je vous remercie de votre réponse aux réflexions militaires que je vous ai envoyées. Je pense comme vous, mais il ne faut pas sonner le mot de tout ceci. Les Turcs remuent ; ils ne resteront pas long-temps les bras croisés. Le Roi d'Espagne est mourant. Voilà de l'occupation pour les lâches conjurés qui travaillent à me nuire. Si les gens qui ne portent point de chapeau se tournent vers

fes barbares (les Ruſſes) toute cette horde diſparaîtra, & la Suède quittera par conſéquent la partie; s'ils ſe tournent vers nos inſolens voiſins, ils ne pourront pas s'oppoſer vigoureuſement à moi & aux circoncis en même tems; & ſi, pardeſſus tout cela, le Roi d'Eſpagne meurt, la guerre s'allumera auſſitôt en Italie, & nos fous & étourdis compatriotes ſeront obligés de ſe brouiller avec leurs inſolents & fiers tyrans. Tout cela empêche de former à préſent un plan d'opérations; il faut que le tems nous révèle ce qui doit arriver, & que l'on voie les meſures que prendront nos ennemis; alors on pourra ſe déterminer ſur ce qu'il ſera convenable de faire. Adieu, mon cher ami, je vous ſouhaite ſanté & proſpérité dans cette nouvelle année. Je vous embraſſe de tout mon cœur, en vous aſſurant de ma tendreſſe & de mon eſtime, qui ne finiront qu'avec ma vie. »

Troiſième Lettre au même.

A Polkain ce, 5 . . . . 1759.

» Il me vient une idée dans la tête, que je vous communique telle qu'elle eſt née dans mon cerveau, pour voir s'il y aura moyen

de l'exécuter : la voici. Vous voyez le nombre d'ennemis que j'ai sur les bras, & les forces qu'ils rassemblent. Ils différent encore de m'attaquer peut-être à cause que la saison n'est pas assez avancée. Cela me donne envie, s'il est possible, de déranger leurs projets, soit d'un côté, soit d'un autre. Je ne puis rien opérer ici, à la vérité; j'en peux chasser quelques-uns de leurs postes jusqu'à une certaine distance, mais non pas détruire des magasins; cela m'a donné l'idée d'agir en haute-Silésie, de ruiner leur magasin de Troppau & de Hoff, si cela est possible. Je vous prie de m'en dire votre avis. Vous avez 15 bataillons, j'y pourrai encore joindre 6 ou 7 régimens de cavalerie; mandez-moi ce que vous en pensez; car je ne suis pas instruit du détail des Autrichiens de votre côté; si cela pouvoit se faire, nous gagnerions deux ou trois mois de repos de ce côté-là, ce qui serait un grand article, & nous vengerions certains efforts que j'ai encore sur le cœur. Votre réponse déterminera mon parti, & cela pourra se faire bien vîte. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FRÉDÉRIC.

Quatrième Lettre au même.

A Bunzlau, le 3 d'Avril.

» J'ai pris, mon cher ami, tous les arrangements que vous me proposez. Ramin sera vers les trois heures après midi à Warta, & le général Seidlitz avec cinq régiments de cavalerie, aux environs de Frankenstein, d'où il vous écrira, & par où nous pourrons avoir des nouvelles de tout ce qui s'est passé. Je ne crois pas que l'ennemi tente quelque chose du côté de Landshout, à moins que je ne m'affaiblisse trop. A dire vrai, la saison est bien peu avancée pour agir; mais si je parviens maintenant à prévenir les desseins de l'ennemi, ce sera autant de gagné. Il reste à voir comment nous nous tirerons ensuite d'affaire; les Français, les Autrichiens & les troupes de l'empire ont été chassés de Franconie; le Prince Ferdinand les poussera vivement; cela nous donnera de la tranquillité pour notre droite; il reste à savoir comment la gauche s'en tirera. Il faudra être bien alerte & compasser tous nos mouvements, pour ne point nous laisser prévenir, & aussi pour ne point nous

découvrir mal-à-propos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Quand cette chienne de vie finira-t-elle ? »

FRÉDÉRIC.

Cinquième Lettre.

Ce 6 d'Avril.

» Vous me faites une réponse normande, mon cher ami, je vous demande s'il y aurait quelque chose à faire chez vous, & vous me renvoyez à une expédition du côté de Trautenau, où certes il n'y a pas grand chose à faire. Eh bien! quand je les aurai chassé de-là, qu'est-ce qui m'en reviendra ? où trouverai-je à vivre ? Ce pays est mangé, & jusqu'à présent on n'y peut fourrager encore; comment vivre, comment faire passer de la paille, de l'avoine, du foin & tous les diables, par les maudites montagnes ? Voilà l'inconvénient. Vous me ferez plaisir de résondre cette difficulté. Adieu, mon cher, je vous embrasse. »

FRÉDÉRIC.

Sixième Lettre.

Ce 8 Avril.

« J'ai reçu mon cher, votre réponse. Je conviens que l'expédition est difficile & in-

certaine ; mais d'un autre côté, je la trouve si nécessaire, que je ne saurais la négliger. Il faut l'entreprendre pour ne pas se laisser mettre la corde au cou ; je vous fournirai cinq bataillons & l'artillerie nécessaire, ainsi que les pontons. Vous marquerez à Wendessen tout ce qu'il faut. Il faut prendre le régiment de Bornstedt, de Mosel & Brunswic & toute la Kyrielle avec vous. J'ai cinq régiments de cavalerie tout prêts ; mais que vous ne pouvez employer que pour passer l'Oppa, pour bloquer Troppau & Jægerndorf, & qu'il ne faut mener du côté de la Mora, où vous ne pourriez vous en servir. Treskow pourra aussi être de l'expédition, d'autant plus qu'elle sert à couvrir sa forteresse. Dès que j'aurai réponse de Wendessen, je mettrai tout en branle ; & dès que votre corps sera assemblé, vous n'avez qu'à opérer d'abord ; car je vous dirai de plus, que dès que cela sera fini, je retirerai à moi les régiments que je vous envoie, ainsi que le canon que je vous prête, pour faire ici la même chose sur Nachod. Vous avez ving-cinq mille hommes vis-à-vis de vous ; nous en avons ici à-peu-près autant ; si nous nous emparons de leurs vivres, Daun sera

obligé de rechanger tout son plan. Voilà ce que nous voulons; & d'ailleurs de quelque côté qu'il se tourne alors, je serai en état de le suivre; ce que je ne saurais faire à présent, à moins de vouloir abandonner la Silésie. Adieu, mon cher ami, faites tous vos arrangements, prompte réponse, & pour ce qui me regarde, je vous servirai de même avec la plus grande vigilance. Je vous embrasse. »

FRÉDÉRIC.

Septième Lettre.

A Landshout, ce 22 Avril.

» Il faut, mon cher, vous mettre au fait de notre situation actuelle. Mon frère Henri a chassé tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui; il a enlevé de gros magasins autrichiens, &c. Cela a tellement dérangé les projets du général béni du Pape (*), qu'il a détaché Harsch avec 16 bataillons vers Leutmeritz. Mon frère va marcher à présent sur les troupes des cercles vers Bamberg; &

(*) C'est le maréchal Daun que le Roi désigne par *général béni du Pape*, *homme à toque papale*, *créature bénite*; à cause du chapeau & du glaive bénits que Clément XIII. lui avait envoyés.

nous, quoique ma position m'empêche de faire grand'chose, je crois que, tout bien compté, nous pourrions faire une excursion, & chasser les Autrichiens de Nachod & de Braunau. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez; & si vous êtes de mon avis, il faudra, mon cher, que vous me secondiez dans cette entreprise, à laquelle je ne puis employer que vous principalement. Prompte réponse. Adieu, mon cher. «

FRÉDÉRIC.

Huitième Lettre.

A Leutmeritz, ce 25 Avril.

» J'ai reçu votre réponse, mon cher ami. Depuis que je vous ai écrit, les choses ont changé, en ce que Beck, qui était à Bergitz & à Braunau, est marché en hâte vers Prague avec son corps; de sorte qu'il ne se trouve que peu de troupes dans ces environs. Cependant, si nous tournons Braunau, Politz & Nachod, nous obligerons Laudon à faire de grands mouvemens, & peut-être le rejetterons en-arrière, après quoi nous sommes les maîtres de nous en retourner. Si vous m'amenez trois bataillons, deux de Mosel & un encore, ce sera autant qu'il en

faudra; j'en ai quatre à Frankenſtein, quatre à Warta, Arnheim, & Glatz; voilà tout ce qu'il faut avec le Noble. Le régiment de dragons de Wirtemberg & cinq eſcadrons de Mœhring pourront vous joindre. A préſent il eſt impoſſible de paſſer par les chemins de Gersdorf & de Tanhauſen, mais dans ſept ou huit jours, ils ſe remettront. Je ſuis d'opinion alors, que ſi vous envoyez deux bataillons contre Braunau, tandis que nous viendrons par St.-Jean, cela ſera ſuffiſant pour chaſſer un millier de pandoures, & que vous marchiez droit ſur Nachod, ceux de Braunau tourneront alors le poſte de Bergitz, & pourront aller juſqu'à Politz; cela nous procurera des priſonniers, & attirera l'attention de l'ennemi vers ces côtés-ci, tandis que mon frère battra les troupes de l'empire. On a pris & ruiné en Bohème des magaſins de toute eſpèce, pour fournir pendant ſept mois une armée de cinquante mille hommes. Treskow vous pourra remplacer pendant votre expédition, & cela fait, nous nous tiendrons tranquilles en attendant l'évènement. Adieu, mon cher, je vous embraſſe. «

FRÉDÉRIC.

» Votre artillerie, mon cher, doit être de trente canons de 12 livres & deux obus; il y a encore dix obus à Glatz. Faites-en transporter quelques-uns à Neisse, pour les avoir à votre portée en cas de besoin. «

Neuvième Lettre.

» Mon cher général, j'ai appris par votre rapport du 25, que le corps de Ville est marché plus en avant, vous avez très-bien fait en vous retirant à Neustadt. Selon toutes les apparences, il y aura quelque chose à faire de ce côté-là. Je regarde comme mon devoir de tenter au moins la possibilité; & quoiqu'on ne puisse dire à quel degré de fortune la chose réussira, il faut néanmoins la tenter. Je vous dirai donc quel est mon dessein. Outre les quatre bataillons que vous avez avec vous, je vous joindrai avec six autres bataillons, en y ajoutant encore les deux bataillons de Neisse. Après nous tomberons sur ces gens-là, pour chercher fortune; du moins nous les rechasserons dans les montagnes. Le 29 de ce mois tout cela pourra être arrivé à Neisse, & moi, je me rendrai auprès de vous le 30, &c. «

Dixième Lettre.

A Neiſſe, à 7 heures du ſoir.

» Je n'ai point reçu votre réponſe à ma lettre ; je marche demain avec toute ma troupe ; je ſerai a cinq heures & demie chez vous, mon cher. Qu'aucun régiment ne ſorte, ni ne faſſe ſemblant que j'y ſois. Je choiſirai mon camp pour le cacher à l'ennemi, & nous réglerons tout pour ce que nous aurons à faire le premier mai. Je ſuis d'avis de marcher ſur Leſſen avec tout le corps, pour tourner l'ennemi, & le prendre en flanc, &c. «

Onzième Lettre.

Ce 3 Juin 1759.

» Selon mes nouvelles, mon cher ami, & tout ce que je puis combiner du plan de mes ennemis, il paraît qu'ils en veulent découdre ; ce que d'O m'écrit aujourd'hui, & ce qu'il vous aura ſans doute communiqué, le confirme également. Si bien que j'attire Seidlitz, Platen & Sidow à moi. Pour vous, s'il arrive comme il eſt apparent que Daun me rende viſite, que Beck & peut-

être Laudon veuillent pénétrer par Friedland, je vous les abandonne. Il faut, en ce cas, que vous attiriez Ramin à vous, & que vous joignant avec Bulow, vous preniez ces gens en flanc, parderrière & de toutes les façons, pour les rejetter en Bohème. Cela fait, de Ville, Harſch & Jahnus ne montreront pas la crête, & s'enfuiront dans les monts ſans coup férir. Je commence à me perſuader que cela tournera ainſi. Les Ruſſes ſont en mouvement, & il n'eſt plus temps de temporiſer. Pour Daun, il faut qu'il donne le branle à la machine; ainſi, pour prendre la Siléſie, il faut riſquer quelque choſe, tout l'indique. De Ville eſt obligé de détacher quatre régimens pour la Bohême, ſigne certain que c'eſt de ce côté-ci que l'on veut frapper le grand coup. A la bonne heure, j'en accepte l'augure. Dès que j'aurai des nouvelles, je vous les communiquerai, & vous marquerai en même temps ce que je crois qu'il faudrait faire en pareil cas, &c. «

Douzième Lettre.

A Reichhennersdorf, le 5 Juin 1759.

» J'ai bien reçu votre rapport du 4 de ce mois. Vous pouvez laiſſer le bataillon de le

Noble à Watta. Mais il faut qu'il soit bien alerte pendant l'absence des autres; en cas qu'il se trouve trop pressé, c'est-à-dire, de trop près, il pourra toujours se jetter dans Glatz. Quant à vos bataillons, tâchez de faire filer imperceptiblement quelque chose devant Reichenbach, ne fût-ce qu'une brigade d'infanterie, pour avoir d'abord un corps en état de se joindre à Bulow. Vous pourriez aussi y envoyer du canon; ce serait autant de gagné. Je crois que l'ennemi commencera ses opérations dans trois ou quatre jours.

» Vous pourriez aussi envoyer le bataillon-franc de Luderitz droit à Bulow, pour le joindre, il pourra en tirer un bon parti dans ces montagnes, & j'ai ordonné au lieutenant-général de Treskow de vous envoyer le bataillon de grenadiers de Rothen. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

» Il faut au moins que quatre bataillons, les houssards de Gersdorf & de Luderitz, joignent demain Bulow dans son poste de Kœnigsberg, & que vous fassiez filer encore des troupes vers Reichenbach; par exemple cinq bataillons & le régiment de Bareith, pour que le tout soit en état de joindre Bulow au

plus vîte. Cachez leur marche à l'ennemi, & employez-y toute votre habileté. Voici ce qui arrivera à-peu-près ; lorsque Daun se mettra en mouvement, un gros corps viendra sur moi, & j'en fais mon affaire. Une autre colonne pénétrera par Friedland, pour pénétrer dans ce pays, & Beck marchera sur Tanhausen, pour amuser le corps que j'y ai. Un corps pénétrera dans votre contrée, pour vous y attirer ; de Ville passera la Neisse, pour vous arrêter de ce côté. Mais que tout cela ne vous embarrasse point. Marchez à Bulow, & joints ensemble, il faut vous porter sur la colonne de l'ennemi, soit à Tanhausen, Gottesberg, ou vers Vallenbourg. La carte de ces contrées sera faite ce soir, & je vous l'enverrai d'abord. Retirez le major Hauchwitz à vous ; Ramin pourrait aussi prendre poste à Silberberg, pour être plus à portée de Treskow. En un mot, il ne faut point ici prendre le change, mais nous attacher au projet principal de l'ennemi, & tâcher de le faire échouer ; & alors de Ville & tous ses gens fuiront d'eux-mêmes. Mon pauvre & ancien ami le général de Kalkstein vient d'expirer. «

FRÉDÉRIC.

Treizième Lettre.

A Reichhennersdorf, ce 6 Juin 1759.

» J'ai reçu vos deux rapports du 6 de ce mois, j'approuve le gros des mesures que vous avez prises. Si l'ennemi fait un effort, il faut que vous rassembliez toutes vos troupes, & les treize bataillons que vous avez encore, & ce que Bulow a; parce que, si vous êtes ensemble, vous êtes sûrement en état de tomber sur une des colonnes des Autrichiens, & de les harceler. Mais si vous n'êtes point ensemble, vous ne pourrez rien faire, & tout ce que vous entreprendrez sera faible. Les Russes ne pourront entrer dans la Silésie que vers le 12, 13 ou 14 de ce mois. Daun veut agir en même tems, il n'a pas pas fait le moindre mouvement jusqu'à présent, il n'y a pas même de patrouille qui ait passé la frontière. Hier sa droite était encore à Zaromitz, & sa gauche à Schurtz. J'attends la nouvelle de son premier mouvement, pour juger quel peut être son véritable dessein, & pour vous avertir des mouvemens positifs que vous devriez faire. Tant qu'il ne se remuera point, je ne pourrai pas vous donner d'ordres précis. Mais il ne s'agit que d'avoir encore un peu de patience, & vous ferez bien

bien de répandre la nouvelle, tantôt que je marche à vous avec un corps d'infanterie, & que nous passons la Neisse à Camenz ou à Patschkow, ou là où il vous plaira, pour attaquer de Ville dans son camp de Camnitz; tantôt que vous allez vous poster du côté de Glatz, afin de donner des inquiétudes à ces gens de tous les côtés. Vous pourrez encore leur donner des attentions du côté de Silberberg, comme si on avait dessein de marcher sur Neu-Rode; tantôt de répandre des bruits que vous étiez obligé de marcher du côté de Breslau, pour vous opposer aux Russes qui faisaient des incursions; & cela afin de les amuser, & de leur donner le change de toutes les manières possibles. Nous sommes à la veille de l'évènement; c'est encore une affaire de cinq ou six jours, qui éclaircira du dessein de l'ennemi. Mais dès qu'il s'agira de faire quelque chose, pour l'amour de Dieu, ne détachez rien, & agissez avec toutes vos forces ensemble; j'entends avec vingt-un bataillons d'infanterie, le bataillon-franc de Luderitz, vingt-cinq escadrons de cuirassiers, de dragons & seize escadrons de houssards. Vous savez à-peu-près quelles sont mes idées. Il serait impossible de vous

dire tout ce qui peut arriver ; mais dès que l'ennemi aura fait un mouvement qui m'éclaircira davantage de son dessein, je serai en état de vous donner des instructions plus précises. Si le gros de l'armée ennemie se poste contre moi, vous serez fort en état de résister à un détachement, pourvu que votre corps ait toujours pour neuf jours de pain avec soi. En cas de nécessité, il faut que la cavalerie fourage. Si l'ennemi ne fait qu'un masque de ce côté-ci, & que je m'apperçoive que sa plus grande force se poste du côté de Friedland, je m'y porterai aussitôt, non pour lui disputer le passage, mais pour le couper de la Bohème. Cela l'obligera, ou bien de gagner la plaine, pour se joindre le plutôt qu'il pourra au corps de de Ville, afin d'avoir du pain. Dans le premier cas, si vous le côtoyez à une certaine distance, vous serez toujours en état de le prendre en flanc ou parderrière, pendant que nous en serons aux mains ; & dans le second cas, il faut que vous le harceliez, pour qu'au débouché des montagnes du côté de Reichenbach, nous puissions engager une affaire d'arrière-garde avantageuse. Vous pouvez encore faire gâter le chemin de Silberberg à

Neurode, en y faisant jetter des épines, & en le rendant impraticable pour les voitures, afin que, s'il voulait faire passer une colonne de ce côté-là, il lui devînt absolument impossible d'y traîner de l'artillerie, sans laquelle vous savez bien qu'il ne marche point, &c. «

Nous croyons que le caractère & la conduite de Frédéric avec ses généraux, sont assez développés, dans le peu de lettres que nous venons de citer. Nous renvoyons les lecteurs que ces détails intéressent plus particulièrement, à la correspondance de Frédéric avec le général de la Motte-Fouquet, qu'on vient de publier en Prusse, & qui peut jeter un grand jour sur les opérations militaires de Frédéric. ON trouve cet Ouvrage *à Strasbourg, chez J. G. TREUTTEL, Libraire.*



AUTRES ANECDOTES
ET
PARTICULARITÉS;

Relatives à la Vie de Frédéric *II.*

Après la feconde guerre de Siléfie, il s'éleva quelque nuage entre Frédéric & le Feld-maréchal Schwérin; ce qui fit prendre à ce dernier le parti de fe retirer dans fes terres, & d'y refter quelque tems fans paraître à fon régiment, ni à la cour. Enfin, le Roi lui écrivit un jour: Avez-vous donc juré que vous ne viendriez plus à Berlin? Schwérin regarda cette lettre comme un ordre, & partit. Tauber, qui étoit alors houfard de la chambre, raconte de la manière fuivante les circonftances de cette entrevue.

Schwérin entre à huit heures du matin dans l'antichambre du Roi, & dit à Tauber: » Bon jour mon ami, le Roi eft-il dans fa chambre? Eft-il habillé? *Tauber.* Oui, monfieur. *Schwérin.* Eft-il de bonne humeur? *T.* Non. Je vais lui porter fon café.

Schw. En ce cas-là, ne lui dis pas encore que je ſuis ici.

Tauber porta le café au Roi ; & quand il l'eut pris, il revint dans l'antichambre. *Schw.* Eh bien ! le Roi eſt-il de bonne humeur ? *T.* Oh oui. *Schw.* Eh bien ! annoncez-moi.

Tauber entre dans la chambre du Roi, & annonce le général. Le Roi ne répondit rien, prit ſa flûte, & joua quelques caprices en ſe promenant l'eſpace d'un quart-d'heure en long & en large. Tout-à-coup, il poſa ſa flûte ſur une table avec vivacité, & dit à Tauber : fais entrer le général. Tauber ouvre la porte, & fait ſigne au général Schwérin d'approcher. Dès que le Roi l'apperçoit, il lui crie : Eh ! bon jour, Schwérin, comment cela va-t-il ? Auſſi-tôt il fit ſigne qu'il voulait être ſeul, & Tauber ſe retira dans l'antichambre. Là, il entendit le Roi & le général parler très-haut ; la converſation s'échauffait par degrés, & devint ſi vive, que Tauber craignait qu'elle ne finît mal. Mais bientôt ils s'appaisèrent tous deux ; la porte s'ouvrit, Schwérin ſalua le Roi d'un air ſatisfaiſant, & Frédéric lui dit en le quittant : *Ah ça, votre excellence viendra dîner aujourd'hui avec moi.*

On dit que Frédéric connaiſſait bien les hommes, & ſavait juger de leur mérite; cependant on pourrait nommer un grand nombre de cas où il s'eſt trompé : avant que le général Laudon fut au ſervice de l'Empereur, il ſe préſenta à Frédéric, & lui demanda du ſervice dans ſes troupes. *La phyſionomie de cet homme ne me plaît pas*, dit le Roi en le voyanr, & il le renvoya. Il eut lieu de s'en repentir.

En 1757, étant à Dresde, Frédéric fut en danger d'être empoiſonné. Un de ſes valets de chambre nommé Glaſow, forma ce projet abominable. Ce malheureux porta un matin au Roi ſa taſſe de chocolat comme à l'ordinaire; mais lorſqu'il la lui préſenta, Frédéric remarqua en lui un rrouble extraordinaire. *Qu'as-tu?* lui dit-il, en le regardant fixement, *je crois que tu veux m'empoiſonner.* A ce mot, le trouble de ce ſcélérat augmenre, il ſe jette aux pieds du Monarque, lui avoue ſon crime, & demande ſon pardon. Le Roi lui demande la raiſon & l'auteur de ce deſſein coupable, & après avoir été inſtruit de tout, il le fit mettre aux fers & conduire à

Spandau, où il mourut un an après. Frédéric n'était pas méfiant : il acceptait dans les voyages, comme chez lui, tous les rafraîchissemens qu'on lui présentait, & particulièrement des fruits : il goûtait de tout sans défiance.

Au siège de Schweidnitz, il prit envie au Roi de se faire saigner en pleine campagne. Il demanda un chirurgien ; on lui en amène un ; il descend de cheval, ôte son habit, & le chirurgien fait son opération. Le sang jaillisait déjà, lorsqu'une bombe vint tomber à quelques pas de lui, & le couvrit de terre ainsi que l'opérateur. Ce dernier se sauve de toutes ses forces, & laisse le Roi dans cet état. Frédéric sans s'effrayer, le rappelle, & lui crie : au moins bande-moi le bras. Enfin, après bien des cris & des menaces de la part du Roi, le chirurgien s'approche tout tremblant. *Tu es un vaillant garçon*, lui dit le Roi ; *allons dépêche-toi.* Le chirurgien à demi-mort de peur, obéit ; & Frédéric étant remonté sur son cheval, continua tranquillement son chemin.

Son page ayant eu son cheval tué sous lui

par un boulet de canon, le suivit à pied. Le Roi se retourna quelque tems après & lui demanda : *Où est la selle? Allez-vous-en-bien vîte la chercher.* Le page fut obligé de retourner plus de mille pas pour ôter la selle à son cheval; & il l'apporta avec la bride.

Voici un trait qui peint mieux que tous les autres avec quel sang-froid Frédéric voyait le danger. Ce prince se trouvant un jour dans la nouvelle-Marche en présence d'une armée Russe, dont il n'était séparé que par une petite pièce d'eau, voulut s'assurer par lui-même de la position & du nombre des ennemis. En conséquence, il s'avance jusqu'au bord de l'eau, suivi d'un seul adjudant, d'un valet à cheval, & d'un page qui portait sa lunette d'approche. Là, il descend de cheval, fait placer le page devant lui, pose sa lunette d'approche sur son épaule, & se met à observer l'ennemi. Dès que les Russes l'apperçurent, ils firent sur lui un feu continuel avec une batterie avancée, de manière que les boulets tombaient autour du Roi, & couvraient de terre tout son habit. Pendant ce tems-là le Roi, immobile, l'œil contre la lunette, observait les ennemis avec

la plus grande attention. Enfin, l'adjudant crut qu'il était de son devoir d'avertir le Roi du grand danger où il se trouvait. Il s'approche de lui doucement, le tire par le pan de son habit, & lui dit : Votre Majesté est dans le plus grand danger, voyez comme les boulets tombent autour de vous, & ont couvert de terre votre habit & votre chapeau ! » Le Roi resta quelque tems sans lui répondre. A la fin, il tourna tranquillement la tête & lui dit : *Si vous avez peur, retirez-vous ;* & il se remit à la lunette. Enfin, lorsqu'il eut vu tout ce qu'il voulait voir, il dit au page : voilà qui est bien, fermez la lunette ; & il remonta tranquillement à cheval, & se retira au pas, en causant avec son adjudant de choses indifférentes pendant que les boulets sifflaient autour de lui.

On sait que le Roi aimait & estimait beaucoup le général Winterfeld. Un jour il le détacha pour une expédition, & ne lui donna pour cela qu'un corps de 12,000 hommes, quoiqu'il en eut promis un de 40,000. Winterfeld qui crut qu'on n'avait pas observé les ordres du Roi, lui donna avis de ce qu'il croyait une erreur ; mais Frédéric lui répon-

dit; *Mon ami, il est vrai que je ne vous ai envoyé que 12,000 hommes; mais vous les commandez, n'est-ce pas assez?*

Après cela le Roi monta à cheval, dit adieu à ses généraux, & s'éloigna de quelques pas; mais tout-à-coup il se retourne, descend de cheval, court vers Winterfeld & lui dit: *Mon cher Winterfeld, j'oubliois de vous donner votre instruction. Pour vous elle ne consiste qu'en un seul article, C'EST QUE VOUS VOUS CONSERVIEZ POUR MOI.* Quelques jours après ce général mourut au champ d'honneur, & Frédéric versa des larmes sur cette perte.

PENDANT qu'on faisait la disposition de la bataille de Zorndorf, & que l'armée sortait du camp, le Roi s'entretenait pendant la marche sur divers objets, avec les officiers & les simples soldats des régimens. Dans un bataillon de grenadiers de la garnison de Berlin, il apperçut un bas-officier fort vieux, dont la tête paraissait entièrement chauve autour de son bonnet, & qui portait sa perruque attachée à son havresac. Le Roi s'avança vers ce vieillard, & le considéra quelque tems avec attendrissement, » Mon ami, lui

dit-il enfin, il ferait bien tems de vous donner une retraite, n'est-ce pas? Savez-vous quelque chose? — Non, Sire, répondit le vieillard; je n'ai rien appris, je ne sais ni lire ni écrire. J'ai été soldat tout jeune, & l'on ne m'a appris qu'à tuer. — Depuis quand êtes-vous au service? — Depuis 46 ans; mais je suis encore fort & vigoureux; & si la guerre dure encore long-tems, mon tour viendra, sans doute, de mourir comme les autres. Mais je ne m'en inquiète point, car je suis accoutumé à la vie de soldat, & je ne crains plus la mort. Il n'y a qu'une seule chose qui me fait de la peine. Sans cela, Sire, la mort me serait bien plus indifférente encore, & je la recevrais même avec plaisir. — Qu'est-ce que c'est? lui dit le Roi avec attendrissement. — Sire, je n'ai qu'un garçon qui promet d'être bien bâti un jour. Sa mère lui a appris à lire; mais j'aurais bien voulu qu'il apprît quelque chose de plus, que moi, & qu'il pût aller dans une bonne école. Quand il entrerait dans une compagnie, cela lui serait fort utile; & je ne puis pas le faire instruire avec ma paie. — Où est votre fils? — Le père indiqua la demeure de son fils, & dit son nom au Roi. Quelques

minutes après la bataille commença. Le vieillard en sortit sain & sauf, & lorsque le chasseur qui porta à Berlin la nouvelle de la victoire, revint à l'armée, il lui apporta une lettre de sa femme : où elle lui mandait qu'on lui avait demandé son fils de la part du Roi, & qu'on l'avait mis dans le grand collège, où il était nourri, logé, habillé & instruit aux dépens de Sa Majesté. A cette nouvelle, le bon vieillard versa des larmes de joie, & bénit le Souverain qui avait rempli tous ses vœux.

Après la bataille de Kunersdorf, le Roi se retira dans un village, & y établit son quartier-général. On lui avait destiné la meilleure chambre du lieu, & le Roi en y entrant, trouva par terre deux jeunes lieutenans blessés qu'on se disposait à transporter ailleurs pour lui faire place. Le Roi les voyant baignés dans leur sang, leur dit ; » Ah ! mes amis, vous êtes blessés. — Oui, Sire, répondirent-ils, mais ce n'est rien, pourvu que Votre Majesté ait remporté la victoire. — Vous avez prouvé, dit le Roi, que vous êtes de braves gens, le reste est l'effet du hazard ; ne perdez point courage, tout peut se répa-

rer, & on peut vous guérir. Mais pourquoi ne vous a-t-on pas pansé ? Avez-vous été saigné ? — Aucun chirurgien n'a voulu nous panser. (L'un avait la moitié du bras emporté, & l'autre une partie du visage.) Alors le Roi se mit en colère contre cette barbarie & cette négligence, & fit aussi-tôt appeller un chirurgien. Celui-ci n'eut pas plutôt examiné leurs blessures qu'il secoua la tête, & témoigna que tous les secours étaient inutiles. Alors le Roi prit la main des deux jeunes militaires & les montrant au chirurgien, il lui dit avec vivacité : ils n'ont pas encore la fièvre ; à cet âge la nature fait des miracles sur des tempéramens comme ceux-là. En même-tems il ordonna de les saigner, de panser leurs blessures, & de leur procurer toutes les commodités possibles. Ensuite le Roi se tournant vers ses gens, leur dit d'un air menaçant : *Comment pouvez-vous être assez barbares pour faire enlever ces pauvres malheureux afin de me loger ! Je veux qu'ils restent ici jusqu'à ce qu'ils se soient un peu remis, & qu'on puisse les transporter commodément à l'hôpital de l'armée. Une mauvaise chambre me suffira, à moi.* Il quitta ensuite les deux blessés en leur disant : » Adieu, mes

amis, prenez courage, je m'informerai de votre ſort; & ſi vous ne pouvez plus ſervir, j'aurai ſoin de vous; vous ne manquerez de rien, entendez-vous? je ne vous oublierai pas. Ces deux officiers ont été guéris de ces bleſſures, & après la paix le Roi leur a donné des gratifications & des penſions en qualité d'invalides.

Dans la guerre de ſept ans, un officier s'étant diſtingué par ſa valeur ſous les yeux du Roi; celui-ci lui envoya l'ordre *du Mérite;* mais l'officier ayant appris qu'il était obligé de payer dix ducats pour le brevet, le refuſa, en diſant qu'il était pauvre & hors d'état de payer cette ſomme. Quelque tems après, le Roi le fit venir dans ſa tente; & lui montrant ſur ſa table cent ducats d'un côté, & la croix de l'ordre de l'autre, il lui dit de choiſir. L'officier n'héſita point, & prit les ducats. Vous n'avez point d'honneur, lui dit le Roi, & il le renvoya. Dans la guerre de la ſucceſſion de Bavière, le même officier attira l'attention du Roi, qui lui donna l'ordre *du Mérite* pour la ſeconde fois. Lorſqu'il remercia le Roi, il lui rappella la première aventure, & lui dit; Sire, à préſent je me

ferai un plaisir de le recevoir, un honneur de le porter, & je payerai volontiers les dix ducats; car Votre Majesté m'a donné une compagnie depuis ce tems-là; & cette dépense ne me gênera pas.

Dans la guerre de sept ans, lorsque le feu Landgrave de Hesse-Cassel se trouvait à l'armée, Frédéric défendit un jour de marauder sous peine de la vie. Les soldats du Landgrave ignorant l'ordre, ou croyant peut-être qu'il ne les regardait pas, entrèrent dans un village, & enlevèrent quelques pièces de bétail aux paysans. Afin de les cacher, ils avaient jetté dessus de grandes couvertures de cheval, sur lesquelles étaient peintes les armes du Landgrave avec l'ordre de la jarretière, & la devise : *Honni soit qui mal y pense*. Le Roi les rencontra & dit en souriant à ceux qui menaient les animaux : je n'ai rien à voir là : car il y a *honni soit qui mal y pense*.

Dans la même guerre, le Roi marchant un jour à la hâte à la tête de sa cavalerie, entendit de loin un cavalier qui jurait & faisait beaucoup de tapage. Il s'approche de lui,

& entend ce soldat le maudire & desirer d'être délivré de cette chienne de vie. *Tu as raison, mon ami*, lui cria le Roi, *je voudrais bien en être délivré aussi ; mais comment veux-tu que nous fassions ? il faut bien souffrir jusqu'à la paix.*

Dans une autre occasion, il rencontra un soldat qui venait d'être blessé. Le Roi qui ne s'en apperçut pas d'abord, lui demanda ce qu'il avait : tout va bien, répondit le soldat ; car les ennemis se sauvent & nous sommes vainqueurs. Alors le Roi ayant apperçu sa blessure, lui jetta son mouchoir en disant : *Tu es blessé, mon ami, bandes la plaie avec ce mouchoir.* Czernichef qui était dans ce moment à côté, lui dit : il n'est pas étonnant que les soldats de Votre Majesté vous servent avec tant de zèle, puisque vous les traitez avec tant de douceur.

A la fin d'une bataille sanglante, Frédéric demandait à ses officiers, qui, à leur gré, s'était montré le plus brave dans cette journée. *Votre Majesté, Sire*, répondit-on généralement ; & le Roi s'attendait bien à cette réponse. *Vous vous trompez*, répliqua-t-il,

c'est un fifre auprès duquel j'ai bien passé vingt fois pendant le combat, & qui, depuis la première charge jusqu'à la dernière, n'a cessé de souffler dans son turlututu.

Dans une revue, le Roi ayant apperçu un officier qui avait une balafre, lui dit : *Dans quel cabaret avez-vous attrapé cela ? A Collin*, répondit celui-ci, *où Votre Majesté paya l'écot.*

Un caporal des gardes-du-corps, qui passait pour avoir beaucoup de vanité ; mais qui avait aussi beaucoup de bravoure, portait une chaîne de montre, a laquelle il avait attaché une balle de mousquet faute de pouvoir acheter une montre. Le Roi voulant un jour le plaisanter, lui dit : *A propos, caporal, il faut que tu sois bien économe pour avoir pu acheter une montre : il est six heures à ma montre, dis-moi un peu quelle heure il est à la tienne.* » Le soldat qui avait deviné l'intention du Roi, tire aussi-tôt sa balle de son gousset, en disant : *Sire, ma montre ne marque ni cinq heures, ni six heures ; mais elle m'avertit à chaque instant qu'il faut que je meure pour Votre Majesté. — Tiens, mon*

ami, lui dit le Roi attendri, *prends cette montre, afin que tu puisses voir aussi journellement l'heure où tu mourras pour moi ;* & il lui donna sa montre qui était garnie de brillans.

Un officier réformé qui avait servi en brave homme en qualité de lieutenant-colonel pendant la guerre de sept ans, se rendait tous les jours dans l'antichambre du Roi pour demander une pension. Le Roi lui avait dit souvent : *Ayez de la patience, je ne puis encore rien faire pour vous.* L'officier ne se rebutait point, & par-tout où il pouvait trouver le Roi, il l'assiégeait de ses demandes. Frédéric lassé de ses importunités, défendit qu'on le laissât entrer quand il se présenterait. Sur ces entrefaites, il parut une satyre violente contre le Roi. Frédéric, contre son ordinaire, promit cinquante louis à celui qui indiqueroit l'auteur. Le lendemain le lieutenant-colonel se présente chez le Roi : on lui refuse l'entrée ; il insiste, & dit qu'il a quelque chose d'important à dire à Sa Majesté. On l'annonce, & il entre. *Ne vous ai-je pas déjà dit, lui crie Frédéric en le voyant, que je ne puis encore rien faire pour vous ? Je ne vous*

demande rien, répond l'officier. *Mais Votre Majesté a promis 50 louis à celui qui découvrirait l'auteur de la nouvelle brochure qu'on a faite contre vous ; c'est moi qui suis cet auteur. Punissez le coupable, mais payez cet argent à ma femme, afin qu'elle puisse donner du pain à ses malheureux enfans.* — *Que le diable te confonde*, dit le Roi, *tu iras à Spandau.* — *Sire, je me soumets à tout ce que Votre Majesté voudra ordonner de moi ; mais les cinquante louis ?* — *Dans une heure, votre femme les aura. Attendez un moment.* Le Roi se met à une table, écrit une lettre, la donne à l'officier en disant : *vous donnerez cette lettre au commandant de Spandau, & vous lui direz que je lui défends de l'ouvrir avant le dîner.* Après cela, il fait mener l'officier à Spandau. L'officier arrive, présente sa lettre au commandant, lui dit l'ordre du Roi. On dîne, le pauvre homme était dans des transes mortelles ; enfin, on ouvre la lettre & on lit :

» Le porteur de cette lettre est nommé commandant de la forteresse de Spandau. Sa femme & ses enfans s'y rendront dans quelques heures avec 50 louis. L'ancien commandant de Spandau se rendra à Potzdam, où on lui destine une meilleure place. — Qu'on juge de la surprise de ces deux hommes! «

Plusieurs officiers de Frédéric, qui lui avaient rendu de grands services, restèrent sans récompense ; mais quelques-uns eurent lieu d'être contens de lui.

Après la paix de 1763, Charles, Margrave de Brandebourg-Schwedt, vint à mourir, & laissa des bien considérables à une de ses maîtresses. Frédéric trouva que c'était prodiguer au vice des biens destinés à récompenser la vertu ; il ôta à la dame une partie de ses biens, lui laissa de quoi vivre honnêtement, & distribua le reste aux deux généraux actuels, Lestwitz & Prittwitz. Le premier eut pour 200,000 écus de terres, & le second pour 300,000. Lestwitz avait fait des merveilles dans la guerre, & sur-tout à la bataille de Torgau. Prittwitz, à la bataille de Kunersdorf, avait donné son cheval au Roi qui avait perdu le sien ; & il avait repoussé avec une poignée de gens une troupe de Cosaques qui étaient sur le point de le prendre. Frédéric dit un jour à cette occasion : *Lestwitz a sauvé l'état, & Prittwitz m'a sauvé moi-même.*

En donnant au général Lestwitz les terres dont nous venons de parler, il lui écrivit la lettre suivante :

» Mon cher colonel de Leſtwitz, je n'ai point oublié les ſervices importants que vous m'avez rendus dans la dernière guerre ; & j'ai attendu long-tems l'occaſion de vous en récompenſer. Juſqu'à préſent elle ne s'était point encore préſentée. Prenez poſſeſſion des terres dont vous trouverez ci-joint l'acte de donation, &c.

FRÉDÉRIC.

Un Aide-de-camp qui avait ſervi pendant long-tems le Roi, ſans qu'il lui eut témoigné la moindre marque de ſatisfaction, ne ſe découragea point, & redoubla de zèle & d'activité. Quatre ans après la paix, il reçut du Roi, au moment où il s'y attendait le moins, un préſent de 60,000 écus en or, & une lettre des plus gracieuſes.

Un vieux ſergent auquel on avait promis une place, était toujours rejetté. Laſſé de tant attendre, il s'adreſſa au Roi, & lui demanda une place d'inſpecteur au ſel, qui était vacante. Le Roi envoya ſon placet au miniſtre de Werder avec la lettre ſuivante :

» J'eſpère que vous ne rejetterez pas mes invalides. *Vous avez été ſoldat vous-même,*

Je le ſuis encore, moi; & je ſuis bien-aiſe que l'on prenne ſoin de mes camarades. «

UNE pauvre veuve d'officier, qui était infirme, ayant demandé des ſecours à Frédéric, il lui répondit :

» Je ſuis pénétré de vos infirmités & de votre pauvreté. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adreſſée plutôt à moi ? Il n'y a point actuellement de penſion vacante; mais il faut que je vous ſecoure, car votre mari était un brave homme, dont je regrette beaucoup la perte.

» Je retrancherai tous les jours un plat de ma table, cela épargnera 365 écus; & cette petite ſomme, ſur laquelle vous pouvez compter, vous ſera payée le premier du mois prochain, juſqu'à ce qu'il ſe trouve une penſion; car j'ai donné ordre que la première qui viendra à vaquer vous ſoit donnée. «

Fin du tome ſecond.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

A.

AFFAIRES — tableau des — entre la France & l'Angleterre, en 1762 : page 183, &c.

Apraxin, commande une armée russe contre le Roi de Prusse 20.

Aremberg, le duc d' — commande un corps de troupes autrichiennes 22.

Arenfeld, major suédois — extrait de sa relation de la bataille de Zorndorf 296.

Argenson, Voyer d' — prend Halberstadt, ravages que les Français firent dans cette ville 69, 70.

Auguste, électeur de Saxe, rassemble ses troupes, à l'approche des Prussiens 8. — perd ses états héréditaires 16.

Auguste Guillaume, prince héréditaire & frère de Frédéric II — est envoyé dans la Lusace avec une armée 36. — perte qu'essuya son corps pendant cette marche 37, 38. — manière dont il fut reçu par le Roi 252. — lettre qu'il écrivit au Roi 253, &c. — sa correspondance avec Frédéric II 326.

B.

Bachmann, brigadier russe, sa conduite modérée à Berlin 147.
Bamberg, l'évêque de, exerce une partie de l'armée de l'empire 44. anecdote *ibid.*
Beck, général autrichien, enlève un corps de Prussiens près de Meissen 121. — note *ibid.*
Belling, colonel de houssards, s'oppose aux Suédois avec un seul régiment; plaisanterie de Frédéric à son sujet 165.
Berlin, mise à contribution par Totleben 146, &c.
Bevern, le duc de — conduit un corps de Prussiens dans la Saxe 8. — défait un corps d'Autrichiens 26. — est envoyé par le Roi à la poursuite des Autrichiens 32. — entretient avec son armée une communication avec la Silésie 55. — forme un camp retranché auprès de Breslau 57. — il est attaqué dans son camp 58, &c. & abandonne Breslau à sa propre défense 59. — il est fait prisonnier 60 & note *ibid.*
Breslau — est pris par les Autrichiens 60. — assiégé & repris par les Prussiens 65. —
Broglie, commande une armée française, contre la Hanovre 128.
Broun, général autrichien, commande une armée impériale 12. — fait des mouvemens pour se joindre avec l'armée saxonne 12, 13. — perd la bataille de Lowosiz 14. — fait une nouvelle tentative pour délivrer l'armée saxonne 14. — commande un corps de troupes près de Budin 22, &c. se retire à Prague 25. — meurt des blessures

ſures qu'il avait reçues à la bataille de Prague 31.
Brunswik, *le duc Ferdinand de* — commande l'aîle droite de l'armée pruſſienne qui entre dans la Saxe, & ſe rend à Dreſde 8. — eſt envoyé en Bohême avec un corps de troupes 13. — ſuccès de ſes opérations dans la Bohême *ibid.* — force les Français de repaſſer le Rhin 72.
Brunswik, le prince François de — eſt tué à la bataille de Hochkirchen 91.
Buccow, le général de — commande l'avant-garde autrichienne & a une eſcarmouche avec les Pruſſiens 18, 19.
Butturlin, commande l'armée ruſſe après Soltikow 159.

C.

Catherine Alexiewna, monte ſur le trône 175, &c. — fait la paix avec la Pruſſe 176, 177.
Cercles, armée des — 274.
Charles — le prince — de Lorraine obtient le commandement de la grande armée autrichienne 20. — il va au-devant des Pruſſiens & les attaque à Liſſa, où ſon armée eſt battue 62, 63, &c.
Colberg, aſſiégé par les Ruſſes 96, & priſe 163, 164.
Collin, bataille de — 33, &c.
Convention de Cloſter-Séven 259. — lettre du Roi de Pruſſe au Roi d'Angleterre après cette convention 260. — réponſe du Roi d'Angleterre 261.
Cumberland, le duc de — eſt battu près

d'Hastenbek & obligé de conclure une convention 43.

Custrin, est bombardé par les Russes 79. — & réduit en cendres *ibid.* — ce que le Roi de Prusse dit au commandant de cette place 80.

Czernischef, est chargé d'une exécution conre Berlin 145.

D.

Daun, le général de — commande l'armée Autrichienne après la mort de Broun 32. — il gagne la bataille de Collin 34, &c. — il fait lever aux Prussiens le siège d'Olmuz 76, &c. il gagne la bataille de Hochkirchen 91, &c. est battu & dangereusement blessé à la bataille de Torgau 150, &c.

Diffidation, droit de — 245.

Dohna, général prussien, s'oppose aux Russes 79. — commande un corps de troupes envoyées en Pologne 101, &c. on lui ôte le commandement de l'armée 103, 298.

Draschkowitz, garde Aussig avec un corps d'Autrichiens & est mis en fuite par le Roi de Prusse 24.

Dresde, est prise par les Prussiens 9. — Fréderic y fait ouvrir les archives 9. — reprise par l'armée des cercles 117.

E.

Elisabeth, Impératrice de Russie; sa mort 169. changemens qui arrivèrent à l'égard du Roi de Prusse 170, 171.

Esterhasi, général autrichien, son respect

pour les ouvrages de l'art, discipline qu'il fit garder à Potsdam 310.

Etrées, le maréchal d' — bat l'armée d'observation, commandée par le duc de Cumberland 43.

F.

Fermor, commande les Russes à la bataille de Zorndorf 82. — ce qu'il écrivit à l'Impératrice de Russie après cette bataille 84, 85.

Fevre, (le) dirige le siège de Schweidniz 179, 180.

Fink, général prussien, est fait prisonnier avec un corps de troupes, sous son commandement, & cassé 119, 120.

France, la — conclut un traité avec l'Impératrice-Reine 2.

Français, les — attaquent la Hanovre 42, &c.

Freyberg, bataille de — 181.

Frédéric II, est informé des projets des cours de Vienne, de Pétersbourg & de Dresde 3. — renforce les troupes dans la basse-Poméranie 4. fait demander à l'Impératrice-Reine le sujet de ses préparatifs 4. — fait publier un écrit contre le rescript de la cour impériale 6. — il se résout à la guerre 7. — raisons qu'il donne pour justifier son agression 201. — il pénètre avec son armée dans la Saxe 8, &c. — manifeste qu'il fait publier 203 — il forme le projet de désarmer l'armée saxonne 12, &c. — négociations avec le Roi de Pologne 216, &c. — il fait entrer son armée dans les

129, &c. — Extrait de sa correspondance avec le Roi de Prusse 393, &c.

G.

George III, Roi d'Angleterre, sa déclaration dans une assemblée du parlement au sujet du Roi de Prusse 155.

Gribeauval, dirige le siège de Glaz 130. défend Schweidnitz 179.

H.

Haddik, général hongrois; met Berlin à contribution 46.

Halberstadt — ravages que les Français y firent 69, &c.

Harsch, général autrichien, assiège Neisse 88.

Heyden, — sa défense habile de Colberg 96.

Henri, le prince — frère du Roi de Prusse — fait des prodiges de valeur dans la bataille de Prague 30. — repousse les Français qui s'étaient emparés de la ville d'Halberstadt 72. — se soutient en Saxe contre des forces bien supérieures aux siennes 87. — fait une irruption en Bohême 101. — il entre dans la Lusace 111. — marche savante qu'il fit pour se joindre avec le général Wunsch 117, &c. — fait lever à Laudon le siège de Breslau 132. — sa contenance contre des ennemis supérieurs 133. — gagne la bataille de Freyberg 181.

Hernstadt, est réduite en cendres par les Russes 113.

Herzberg, le comte de — ce qu'il dit dans son mémoire raisonné, au sujet du commencement de la guerre de 7 ans, 205, &c.

Hildbourghausen, le prince de Saxe — commande l'armée de l'empire à Rosbach 49, &c.

Hochkirchen, bataille de — 90.

Hubertsbourg, la paix de — 194, &c. extrait du traité, 283, &c.

I.

Izenblitz, commande un corps de Prussiens en Saxe 94.

K.

Kai, bataille avec les Russes près de ce village 103, &c.

Keith, assiège Prague 33. — est tué à la bataille de Hochkirchen 90. — anecdote sur ce général 91.

Kleist, général, ses opérations dans la Franconie 181, &c.

Kleist, major prussien, & un des meilleurs poëtes allemands, est blessé mortellement à la bataille de Kunersdorf, anecdotes 300.

Kœnigsegg, le comte de — commande un corps d'Autrichiens 22. — qui est défait par les Prussiens 26.

Kunersdorf, bataille de — 105, &c.

L.

Laudon, enlève aux Prussiens 4000 chariots chargés d'argent & de provisions de bouche, &c. 76. — se joint avec les Russes 104. — décide la bataille de Kunersdorf 107. — défait totalement le général Fouqué 129. — conquit le comté de Glaz 130. — veut surprendre Breslau 131. — il somme

cette ville de se rendre *ibid.* — attaque le camp du Roi près de Ligniz & est battu 138, &c. — lettre que lui écrivit Marie-Thérese 138, 139. — il prend Schweidniz l'épée à la main 159, &c. — il abandonne Landshout au pillage 130.
Léwald, le feld-maréchal de — commande un corps de troupes en Prusse 7. — attaque les Russes & est obligé de se retirer 40.
Lissa, bataille de, 63, &c.
Londres, traité de, 2. — extrait de ce traité, 199, &c. — quelques différends qu'on arrangea à l'occasion de ce traité, 2. *en note.*
Lowosiz, bataille de, — 14. & 210.
Lusinsky, colonel autrichien, commande un détachement de houssards, &c. 19.

M.

Maquire, le général de — défend Dresde 135.
Marschal, le général — sa défense vigoureuse de la ville d'Olmuz 75.
Maxen — un corps de Prussiens est fait prisonnier de guerre près de cet endroit 120.
Montalembert, le marquis de, sa lettre à Monf. de Choiseul, 305.
Mustapha III, empereur de Turquie, envoie un ambassadeur à Frédéric II. 196, 324, &c.

N.

Nadasti — assiège Schweidnitz 46.
Négociations de Frédéric II. avec l'Empereur de Turquie & le Chan de Tartarie 166, & 315.

Nivernois, le duc de, vient à Berlin 1. — objet de ſes négociations 2.

O.

d'O, commandant de Glaz, paſſe chez les Autrichiens après la priſe de cette place 131.

Olmuz — eſt aſſiégé par le Roi de Pruſſe 76. qui eſt obligé d'en lever le ſiège *ibid.* — l'Impératrice dédommage les habitans de cette ville, 292.

P.

Piccolomini, le prince de, commande une armée impériale 12. — ſon armée ſe retranche fort avantageuſement 19.

Pierre III, Empereur de Ruſſie, admirateur de Frédéric II. 169, &c. devient un nouvel allié du Roi de Pruſſe, &c. 170. — révolution qui arriva bientôt 174, &c. il renonce à l'empire 175. & meurt 176.

Pirna, l'armée ſaxonne eſt bloquée dans cet endroit 12. — elle y eſt priſe 15. — réponſe — de Frédéric à un article de la capitulation 16. *en note*.

Prague, bataille de — 27, &c. — eſt bloqué par les Pruſſiens 33. — qui ſont obligés de lever le blocus 36.

Putkammer, général-major pruſſien, commande la garniſon de Gabel & eſt obligé de ſe rendre 37.

R.

Ravages, que les Ruſſes exercent dans le Brandebourg & la Siléſie 115, &c. — & 301.

Richelieu, le maréchal de — force les alliés de Frédéric à conclure la convention de Closter-Séven 43. — s'avance vers Magdebourg 44.
Riverson, le colonel de — dirige le siège de Schweidniz 57.
Rosbach, bataille de — 47, &c. anecdote 53. — relation de cette bataille 267, &c. réflexions sur la constitution de l'empire germanique à l'occasion de cette bataille 274, &c.

S.

Saxe, la — est attaquée & soumise par le Roi de Prusse 9, 10. — état dans lequel se trouve alors ce pays 10, & 209. — avantages que la prise de la Saxe procurait au Roi de Prusse 11. — l'armée saxonne se rend prisonnière 15.
Schlabrendorf, ministre d'état du Roi de Prusse — services qu'il rendit à Frédéric II. 98.
Schafgotsch, évêque de Silésie, sa trahison envers Frédéric 61, &c. 276. — lettre qu'il écrivit au Roi 277. — réponse de Frédéric 280, &c. — impression que son ingratitude fait sur l'esprit du Roi 282.
Schmettau, le comte de — sa défense de Dresde 95. — il capitule l'année suivante, & le Roi le déclare incapable de servir davantage 117.
Schweidniz, est assiégé par Nadasti 46. — & pris d'assaut 57. — assiégé & repris par Frédéric 73, &c. — pris par Laudon 159, &c. attaqué & pris par le Roi de Prusse 178, &c.

Schwerin, lettre que lui écrit le Roi de Prusse au sujet de la bataille de Lowosiz 210. — opérations de son armée en Silésie 18, &c. — mène une division de l'armée à Prague 27. — ses actions dans la bataille de Prague 28. — sa mort 29. — anecdote sur ce général 248.

Seidliz, ses opérations dans la bataille de Zorndorf 83.

Serbelloni, le comte de — commande un corps d'Autrichiens dans la Moravie 22.

Sers, le major-général de — commande la forteresse de Schweidnitz 57.

Soltikow, mouvemens des Russes sous son commandement 102, &c.

Soubise, le prince de — commande une armée française qui entra en Saxe 44, &c. — est battu par le Roi de Prusse 48.

Stollberg, le prince de — est battu à Freyberg 181.

Suédois, les, entrent dans la Poméranie prussienne 41. — & se retirent bientôt 42. — ils sont repoussés jusqu'à Stralsund 66. — anecdote 291.

Sulkowsky, magnat polonais, est enlevé par les Prussiens 102.

T.

Tauenzien, commandant de Breslau, ce qu'il répondit à Laudon qui somma la ville de se rendre 132.

Torgau, la bataille de — 149, &c.

Tottleben, général russe, prend Berlin, & exige une forte contribution 146, &c.

V.

Vienne, la cour de — publie un reſcript circulaire au ſujet des armemens du Roi de Pruſſe 6.

W.

Warkotſch, gentilhomme ſiléſien, forme le projet d'enlever le Roi de Pruſſe & de le livrer aux Autrichiens 167, 316, &c.

Wedel, général pruſſien, perd une bataille contre les Ruſſes 103, &c.

Weingarten, ſecrétaire de légation de la cour de Vienne à Berlin, gagné par la cour de Pruſſe, lui donne des copies de toutes les dépêches qu'il reçoit 5, &c.

Werner, général de houſſards pruſſiens, marche au ſecours de la forteresse de Colberg, & fait lever aux Ruſſes le ſiège de cette place 144 & *ibid. en note.* — chaſſe les Suédois juſqu'à Stralſund 153.

Windsheim, ville impériale, priſe par les Pruſſiens 182.

Winterfeld, poſition du corps de troupes qui était ſous ſon commandement 18. — eſt bleſſé à la bataille de Prague 31. *en note.* eſt tué d'un coup de canon dans une action contre les Autrichiens 56.

Wirtemberg, le — envoie des troupes auxiliaires à l'Impératrice-Reine 19.

Wunſch, fait priſonnière la garniſon ruſſe à Frankfort ſur l'Oder 107. — eſt envoyé en Saxe, avec une partie de l'armée pruſſienne 111. — reprend Leipzig, Wittenberg & Torgau 117.

Z.

Zastrow, commandant de Schweidniz 161. perd son régiment 162.
Ziethen, se distingue à la bataille de Prague 30. — attaque le front des Autrichiens à la bataille de Torgau 151.
Zorndorf, la bataille de — 82, &c. — anecdotes 295.

ERRATA,

Ou fautes à corriger pour le tome second.

Pag. Lig.

8. 11. paſſa par Wittenberg, Torgau & Meiſſen, *liſez* paſſa par Torgau & Meiſſen.
8. 15. Franc-Fort, *liſ.* Francfort.
13. 14. la forterefſe, *liſ.* le château.
20. 6. la Hongrie, *liſ.* de la Hongrie.
23. 2. d'Ahal-Deſſau, *liſ.* d'Anhalt-Deſſau.
23. 3. à Lokowitz, *liſ.* à Lokowitz près de Dreſde.
23. 20. & Lokowitz, *liſ.* & Pitna.
24. 14. d'Auſſi, *liſ.* d'Auſſig.
24. 17. d'Eger, *liſ.* d'Egra.
25. 10. Mulde, *liſ.* Moldau.
27. 10. Prage, *liſ.* Prague.
27. 21. Mulde, *liſ.* Moldau.
27. 25. Melnic, *liſ.* Brandeis.
28. 2. par la citadelle de Ziskaberg, *liſ.* par le Ziskaberg.
30. 25. 5,000, *liſ.* 10,000.
33. 10. ſiège, *liſ.* blocus.
33. 11. comte, *liſ.* duc.
33. 25. appuyées contre des petites montagnes, & défendues par du canon, auſſi bien que le front. Le Roi, &c *liſ.* garanties par des ravins ſur des montagnes, & défendues par du canon. Le Roi, &c.
34. 5. d'un, *liſ.* de deux.
35. 7. avec des renforts. Ses deux frères, Henri & Ferdinand, ſe mirent à la tête des grenadiers. Le carnage, &c. *liſ.* avec des renforts. Le carnage, &c.
35. 13. droite, *liſ* gauche.
36. 5. ſiège, *liſ.* blocus.
36. 7. aſſiègée. Si elle ne fut pas priſe alors, cela prouve moins ſa force, que le peu d'expérience des Pruſſiens dans l'art des ſièges. 170,000 bombes, &c. *liſ.* aſſiègée. 170,000 bombes &c.
36. 25. Le premier ſe retira, &c. *liſ.* Le Roi ſe retira, &c.

Pag. Lig.

39. 21. 30,000, *lisez* 22,000.
44. 5. & à Priegnitz, *lis.* & dans la Priegnitz.
45. 4. retirée, *lis.* avancée.
47. 17. 30,000, *lis.* 22,000.
47. 18. 60,000, *lis.* 70,000.
51. 21. L'aîle droite qui, &c. *lis.* L'aîle droite de l'infanterie qui, &c.
52. 16. 1500, *lis.* 500.
52. 19. douze, *lis.* huit.
54. 19. Le Roi ne put, &c. *lis* Le Roi les ayant poursuivi jusqu'à Erfurth, ne put, &c.
55. 19. Keytzen, *lis.* Kreutz.
56. 9. fut blessé mortellement, *lis.* fut tué d'un coup de canon.
61. 26. Berlin, *lis.* Potzdam.
62. 4. il se posta, *lis.* il voulait se poster.
68. 4. sept batailles, *lis.* huit batailles.
75. 25. rigoureuse, *lis.* vigoureuse.
81. 5. 50,000, *lis.* 45,000.
96. 23. Il, *lis.* Ils.
104. 7. se retirèrent, *lis.* s'avancèrent.
106. 7. leurs batteries l'une après l'autre, *lis.* leurs retranchemens & leurs batteries l'un après l'autre.
117. 1. Léipzig, *lis.* Leipzig.
119. 26. le 12, *lis.* le 22.
120. 9. le 20, *lis.* le 22.
129. 9. Fouquet, *lis.* Fouqué.
—— 14. dit. *lis.* dit.
—— 22. dit. *lis.* dit.
—— 24. dit. *lis.* dit. *en note.*
142. 6 ses, *lis.* ces.
314. 21. cha eur. Alors, *lis.* chaleur, &c.
393. 11. Fouquet, *lis.* Fouqué.
394. 7. dit. *lis.* dit.
411. 14. dit. *lis.* dit.



VIE
DE
FRÉDERIC II.

Tome I.

VIE
DE
FRÉDERIC II.

Tome II.

VIE
DE
FRÉDERIC II.

Tome III.

VIE
DE
FRÉDERIC II.

Tome IV.



